- PALLI

P.f. 15 - I. 4

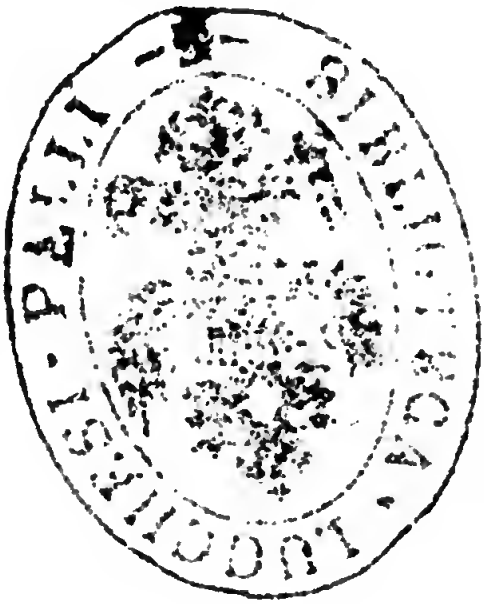
Digitized by Google

· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA

SCAFFALE 15
PLUTEO I
N.° CATENA 4

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.

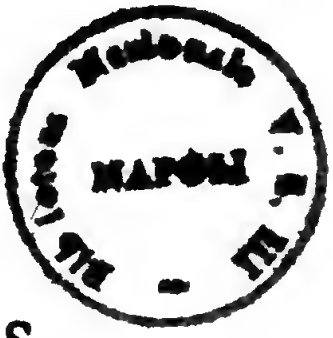


On peut souscrire chez BÉLIN, Libraire, rue S. Jacques ;

Et chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Contenant un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique & Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, juſqu'à nos jours.



A PARIS,

Au Bureau, rue des Moulins, butte Saint-Roch, n°. 11, où l'on souscrit.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le quatrieme Volume d'un Ouvrage intitulé : *Petite Bibliotheque des Théatres*, &c. Ce Recueil, qui comprendra les meilleures Pieces qui aient paru jusqu'à présent sur la scene, &c. doit être d'autant plus agréable au Public, qu'il n'avoit pas encore été exécuté, et que les Auteurs n'ont rien négligé de tout ce qui pouvoit contribuer à l'enrichir et à le rendre intéressant : au reste, je n'ai rien trouvé dans ce Volume qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris le 10 Décembre 1783.

CAUSSIN.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés et féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, et autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien-aimé le Sieur LE PRINCE, Inſpecteur de la Librairie, près la Chambre Royale et Syndicale de Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit

faire imprimer et donner au Public la *Petite Bibliotheque des Théatres*, contenant un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France jusqu'à nos jours, ornée de Gravures et de Musiques à la fin des Pieces Lyriques, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége à ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis et permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, et de le vendre, faire vendre par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilége, pour lui et ses hoirs, à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à personne; et si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la cession; et alors, par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilége sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant décede avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux Articles IV et V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Réglement sur la durée des Priviléges en Librairie. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, et autres personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni con-

trefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse et par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie et de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois, de pareille amende et de déchéance d'état en cas de récidive, et de tous dépens, dommages et intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les Contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs et Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume et non ailleurs, en beau papier et beau caractere, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher et féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMÉNIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque public, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher et féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU, et un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMÉNIL. Le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons et enjoignons de faire jouir ledit Exposant et ses

hoirs, pleinement et paisiblement, sans soufftir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, et qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés et féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier, sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis et nécessaires, sans demander autre permission, et nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, et Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le dixieme jour d'Octobre, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-trois, et de notre Regne le dixieme.

PAR LE ROI, EN SON CONSEIL.

LE BEGUE.

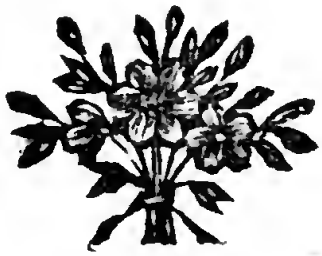
Registré sur le Registre XXI de la Chambre Royale et Syndicale des Libraires et Imprimeurs de Paris, N°. 3031, Folio 949, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilége, et à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires prescrits par l'Article CVIII du Réglement de 1723. A Paris, ce dix-sept Octobre 1783.

LE CLERC, *Syndic.*

CHEF-D'ŒUVRE

DE

ROTROU.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

JEAN DE ROTROU

Né à Dreux en 1609.

Mort âgé de 41 ans.

Gravé d'après le buste de Mr. Caffieri. par C. Duponchel.

VIE
DE ROTROU.

JEAN DE ROTROU naquit à Dreux, le 21 Août 1609. Il eut pour pere, Jean de Rotrou, d'une des plus anciennes familles du lieu, et pour mere, Elisabeth le Facheu, d'une riche famille de Chartres.

On a cru pouvoir faire remonter l'origine des Rotrou jusques aux Souverains du Comté de Dreux, qui ont porté le même nom; mais, ce qui est sans contestation, c'est que, depuis plus de trois siecles, la famille Rotrou a rempli, avec distinction, jusques à la mort de celui dont nous nous occupons, les premieres charges de Magistrature, et Municipales, de la ville de Dreux. Plusieurs Rotrou, placés avantageusement dans les armées, sont morts, en combattant pour le service de Henri IV; et il existe,

encore actuellement, des descendans de cette famille, recommandable à tant d'égards.

Jean de ROTROU fit connoître, dès l'âge de quinze ans, son goût pour la Poésie; et, depuis vingt jusqu'à trente-six, il ne discontinua pas de donner, chaque année, au Théatre, deux ou trois Pieces, tant Tragédies que Comédies.

Le Cardinal de Richelieu l'associa aux Poëtes auxquels il faisoit faire des Pieces, d'après ses plans, et il lui donna une pension de 600 livres. On sait que ces Poëtes étoient, Pierre Corneille, Bois-Robert, Colletet, et l'Etoile. Ils faisoient chacun, séparément, un acte des Pieces imaginées et commandées par le Cardinal, et ces informes bigarrures s'appelloient *les Pieces des cinq Auteurs.* Mais, pour certaines pieces de vers, que le Cardinal vouloit faire croire de lui, il comptoit, plus particulierement, sur la discrétion de ROTROU que sur celle d'aucun autre; et, sachant être promptement servi, il lui envoyoit, le matin, quelques pensées, jetées, en prose, sur le papier, et le même commissionnaire les rapportoit mises en vers.

ROTROU étoit né avec un talent naturel pour l'Art Dramatique. Cependant, les regles du Théatre étant encore presqu'entierement ignorées de son tems, il suivit la route de ses prédécesseurs et de ses contemporains. Alexandre Hardi fut celui chez lequel il puisa les principes; mais, doué d'un plus heureux génie que son modele, ROTROU s'éleva bientôt au-dessus, et il eut la gloire, à son tour, d'en servir au grand Corneille, qui conserva toujours la plus grande vénération pour cet Ecrivain, qu'il appelloit son pere, et dont il préferoit les conseils à ceux de tous les Ecrivains d'alors.

Malgré son mérite réel, ROTROU ne fut point compris dans la formation de l'Académie Françoise, parce que le Cardinal de Richelieu, son fondateur, exigeoit des hommes de Lettres, qu'il choisit, une résidence continuelle dans la Capitale, et que ROTROU, possédant la charge de Lieutenant-Particulier-Civil et Assesseur-Criminel de Dreux, il étoit obligé de faire son séjour ordinaire de cette Ville. Mais il obtint, du Roi, une pension de cent pistoles; et, avec celle que lui faisoit le Cardinal, et le

revenu de sa charge, il auroit pu vivre aisément, sans son penchant au jeu, qui le mettoit souvent à l'étroit. Il jouoit presque toujours malheureusement. Cependant, comme cette passion n'étouffoit pas, en lui, toute raison, ainsi qu'elle fait en la plupart de ceux qu'elle possede, il ne vouloit pas, comme eux, y risquer et y sacrifier tout son avoir à-la-fois. Pour se forcer à une si sage et si utile retenue, il usoit d'un moyen assez singulier. Lorsqu'il avoit reçu quelques quartiers de ses pensions, ou que les Comédiens lui avoient fait quelques présens, pour le remercier d'une de ses Pieces, il jetoit son argent sur un tas de fagots qu'il tenoit renfermés; et, quand il en avoit besoin, il alloit secouer les fagots, ses chers dépositaires, qui, plus fideles, quoiqu'aussi avares que le plus grand nombre des autres auxquels on se confie ordinairement, lui retenoient toujours quelque chose; mais ne le retenoient que pour lui seul. Tant qu'ils lui fournissoient, il ne songeoit guere à travailler; mais si-tôt qu'ils refusoient absolument de quoi subvenir à sa dépense et à son jeu, il se mettoit à faire une Piece, et, en moins de deux mois, elle étoit en état de paroître.

A cette extrême facilité, il savoit joindre beaucoup de modestie. Avant le succès du *Cid*, ROTROU, que l'on regardoit, assez généralement, comme le fondateur du Théatre François, avoit plus de réputation que Pierre Corneille; mais ce chef-d'œuvre assura à Corneille une supériorité décidée et constante. Bien loin d'en être jaloux, comme le furent la plupart des Auteurs de ce tems, ROTROU se montra l'un des plus zélés approbateurs du *Cid*, et eut le courage de ne pas entrer dans la ligue que le Cardinal, son protecteur, avoit excitée contre ce sublime ouvrage. ROTROU profita, au contraire, de l'exemple de son rival, en s'efforçant de mettre plus de régularité dans les Pieces qu'il donna depuis. Il puisoit ses sujets dans les mêmes sources que Corneille; chez les Grecs, les Latins, les Italiens et les Espagnols. Il est vrai qu'il ne sut pas toujours se tenir en garde contre le mauvais goût de son siecle : son style est plus défectueux que celui de Corneille, et porte l'empreinte d'une plus grande vétusté; mais on trouve dans plusieurs de ses Tragédies, de la force, de l'élévation, des idées

neuves et hardies, même après celles de Corneille.

A la mort du Cardinal de Richelieu, dont il avoit toujours conservé l'estime, malgré sa ferme opposition à la persécution que cette Éminence avoit exercée contre Corneille, ROTROU perdit un puissant et utile Protecteur, qu'il ne retrouva pas dans le Cardinal Mazarin : aussi quitta-t-il Paris et la Cour, pour se retirer tout-à-fait à Dreux. Pendant qu'il y exerçoit les fonctions de sa charge, une maladie épidémique vint ravager et désoler la Ville. Le Lieutenant-Général étoit absent. Les Officiers Municipaux avoient déja été emportés par la contagion ; ROTROU se trouvoit le premier Magistrat du lieu. Un de ses freres, et plusieurs de ses amis qui étoient à Paris, lui conseillerent d'échapper, par la fuite, à un danger trop certain pour laisser le moindre espoir de n'y pas succomber : il répondit, qu'il n'abandonneroit point des Citoyens dont le soin et la sûreté lui étoient confiés. « Ce » n'est pas, ajoutoit-il, que le péril où je me » trouve ne soit fort grand, puisqu'au moment » où je vous écris, les cloches sonnent pour la » vingt-deuxieme personne qui est morte aujour-

» d'hui : ce sera pour moi, quand il plaira à » Dieu. » Il ne tarda pas, en effet, à se sentir atteint de cette affreuse et terrible maladie ; et il fut une des plus généreuses victimes du zele des devoirs publics. L'héroïsme des Grecs et des Romains, tant célébré de nos jours, a-t-il rien de plus beau que ce noble dévouement ? ROTROU mourut le 27 Juin 1650, dans sa quarantieme année, et fut généralement regretté de toute la Province, qui le regardoit comme un excellent Juge, un Citoyen vertueux, un homme aimable, et dont le crédit, à la Cour, lui avoit souvent été très-utile.

Nous avons trois épitaphes de lui ; une par Pierre Corneille, et une par Colletet, ses contemporains ; et la troisieme, par M. de la Place. Dans la premiere, il est loué comme Poëte et comme Magistrat ; dans la seconde et dans la troisieme, comme Poëte, seulement ; mais, dans aucune, on ne parle de sa mort héroïque. Nous croyons, cependant, qu'une épitaphe, étant faite pour retracer aux hommes, de tous les rangs et de toutes les conditions, les qualités essentielles de celui de qui elle leur rappelle

le souvenir, la mort courageuse de ROTROU étoit bien digne d'être transmise à la postérité, parmi les louanges que l'on déposoit sur sa tombe.

Voici ce que dit Corneille :

» L'illustre de ROTROU renferme, en ce cercueil,
» Et l'honneur de Thémis et la gloire des Muses,
» Qui versent, à ses pieds, mille larmes confuses,
» Par le ressentiment de leur extrême deuil.
» Ce fut un grand génie, un Juge incorruptible ;
» Mais son corps, comme un autre, et mortel et pas-
» sible,
» Est sorti de la vie, et repose en ce lieu :
» Aussi, son bel esprit, tout rempli de lumiere,
» Aspirant de courir à sa source premiere,
» S'éleve de la terre, et s'en retourne à Dieu. »

Voici ce que dit Colletet :

» Passant ! vois, en ROTROU, l'impuissance du sort :
» Il est mort, et, pourtant, son nom se renouvelle ;
» Car si, de ses beaux vers, la grace est immortelle,
» N'a-t-il pas de quoi vivre, en dépit de la mort ? »

Et voici ce que l'on trouve dans le Recueil de M. de la Place, au mot ROTROU :

» Ci-gît celui dont les accens,
» Dans une carriere pareille,
» Semblerent les moins discordans,
» Auprès de ceux du grand Corneille. »

On trouve encore, sur ROTROU, ces vers, au bas d'un de ses portraits gravé; mais on ignore de qui ils sont.

» Le Théatre lui doit ses premieres merveilles,
» Et les siecles futurs ne seront jamais las,
» En dépit de Racine, et malgré les Corneilles,
» De revoir, sur la scene, admirer *Venceslas*. »

Après tous ces divers Éloges, dans le moment où la sculpture vient de s'empresser de rendre un hommage public à la mémoire de ROTROU, en donnant une nouvelle existence à ses traits, pour en enrichir le Temple consacré à Melpomene, à Thalie, et à leurs plus célebres favoris, nous permettra-t-on d'oser hasarder encore quelques vers, sur cet homme respectable à tant de titres? Ce n'est qu'avec défiance que nous terminons, par ces vers, l'abrégé historique de la vie d'un Écrivain si digne d'être mieux loué.

ROTROU fut grand dans l'art où Corneille excella:
Ils peignirent, tous deux, les passions sublimes,
Et les hautes vertus, et les illustres crimes.
Mais Corneille, qu'aucun, en cet art, n'égala,

Ne sauroit, à ROTROU, disputer l'avantage
D'une gloire plus belle, au-dessus de tout prix!
Dans un malheur public, au milieu de son âge,
ROTROU, se dévouant, mourut pour son pays.

CATALOGUE

CATALOGUE
DES PIECES
DE ROTROU.

L'HYPOCONDRIAQUE, ou le Mort amoureux, Tragi-Comédie, dédiée au Comte de Soissons, avec un Argument; représentée en 1628, et imprimée à Paris en 1631, *in*-8°., chez Toussaint Quinet.

Rotrou dit dans l'Argument qui est à la tête de cette Tragi-Comédie, qu'il n'avoit que vingt ans, lorsqu'il la composa, et qu'il la fit imprimer par ordre du Comte de Soissons, à qui il la dédia.

Un homme qui croit avoir perdu sa maîtresse, en conçoit une tristesse si noire, qu'il s'imagine être mort; et dans cette idée il méconnoît tout le monde, dit mille extravagances, et cherche par-tout l'ombre de sa maîtresse, qu'il croit morte aussi; il se retire ensuite dans une cave, où il ne veut prendre aucune nourriture. Sa maîtresse apprend son malheur, vole chez le pere de cet amant, se montre à lui; et, par le moyen de la

musique, dont elle fait exécuter plusieurs beaux morceaux, elle parvient à le tirer, en partie, de ce fâcheux état; mais la présence de son amante chérie acheve de le rétablir entierement.

Quoique le sujet de cette Piece ne soit pas très-heureux, comme on vient de le voir, et qu'elle soit d'ailleurs foiblement conduite, elle annonce néanmoins le germe du talent et quelques connoissances du Poëme dramatique. C'est la premiere Piece de cet Auteur Les regles de la bienséance n'y sont pas trop bien observées.

La Bague de l'oubli, Comédie en cinq actes, en vers, dédiée au Roi, avec un argument; représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne en 1628, et imprimée à Paris en 1635, *in*-8°., chez François Targa.

Cette Piece est traduite en partie de l'Espagnol, de Véga. Elle est la seconde de Rotrou, et elle a servi de modele à le Grand pour sa Comédie du Roi de Cocagne. Rotrou, dans son Epître dédicatoire au Roi, se vante d'avoir le premier ouvert la carriere à la Comédie raisonnable et décente. Il avoue en même tems, que les vers de cette Piece n'ont pas toute la pureté que, depuis six ans, la lecture, la conversation et l'exercice lui ont acquise. Non-seulement cette Comédie est écrite trop librement; mais encore la plupart de celles du même Auteur qui l'ont suivie. On est peut-être même en droit de reprocher à ce Poëte, d'avoir un peu trop abusé de la

liberté que les Auteurs dramatiques avoient dans ce tems-là d'égayer leurs productions, aux dépens des mœurs.

Cléagénor et Doristée, Tragi-Comédie, avec un Avis du Libraire au Lecteur ; mise au Théatre en 1630, et imprimée à Paris en 1634, *in*-4°., sans nom d'Auteur, chez Antoine de Sommaville.

La même Piece, réimprimée, avec des changemens, l'année suivante, sous le titre de Doristée, avec le nom de l'Auteur, une Épître dédicatoire adressée au Comte de Bélin, et un Avertissement. Paris, chez Toussaint Quinet.

Voici quel est à-peu-près le sujet de cette Piece. Cléagénor, perd Doristée qu'il aime, et dont il est aimé. Cette fille, travestie en Page, se produit dans plusieurs maisons, et, par une suite d'événemens, l'amant et la maîtresse, après avoir pleuré la perte l'un de l'autre, se retrouvent lorsqu'ils s'y attendent le moins, et finissent par s'épouser. Cette Piece, foible, même pour le tems, ne méritoit pas le succès que l'Auteur dit qu'elle a eu.

Le Libraire, dans son Avis au Lecteur, dit que cette Piece lui fut remise par un inconnu qui achetoit des Livres chez lui, et que cet inconnu ne voulut pas lui en nommer l'Auteur.

Rotrou, dans la Dédicace et l'Avertissement placés à la tête de l'édition qu'il a donnée de cette Tragi-Comédie, se plaint amérement du vol qui lui en a été fait ; il avoue même que la crainte que la copie qu'on lui avoit dérobée ne fût infidelle, l'oblige à livrer son propre manuscrit à l'impression. Il paroît que ce Poëte, connoissant toute la foiblesse de sa Piece, ne se soucioit pas de la faire imprimer. Voici comme il en parle lui-même: » Je ne doute point, dit-il, qu'elle ne perde, dans » les cabinets, beaucoup de ces ornemens qui l'ont fait » estimer au Théatre: elle doit les principales parties de » sa beauté à ces incomparables Acteurs qui fardent si » agréablement les plus laides choses, et qui ont mis » la Comédie à un si haut point qu'elle est aujourd'hui » le plus doux divertissement du plus sage Roi du mon- » de, et du plus grand esprit de la terre ; elle est un » peu mieux ajustée depuis sa réconciliation avec son » pere, et cette cadette de trente sœurs, fera envie aux » autres de la suivre, si elle est traitée favorablement.

Il paroît que Rotrou avoit déja disposé les plans de vingt-neuf autres Pieces, avant de donner celle-ci au Théatre, puisqu'elle n'est que la troisieme qu'il ait donnée. Voyez l'histoire du Théatre François, tom. VI. pag. 486.

Les Occasions perdues, Tragi-Comédie, représentée en 1611, dédiée à la Comtesse de Soissons, et imprimée à Paris en 1636, *in*-4°., chez Toussaint Quinet.

Le sujet de cette Piece est très-compliqué ; elle est pleine d'expressions trop libres, même pour le tems.

L'Heureuse constance, Tragi-Comédie, dédiée à la Reine, et jouée en 1632 ; imprimée à Paris en 1636, *in*-4°., chez Toussaint Quinet.

Rosalie, l'héroïne de la Piece, est une beauté parfaite, que trois amans préferent à une couronne. Elle-même sacrifie un trône à la constance d'un Prince qui n'a pour lui que ses vertus. Le Roi de Hongrie entreprend en vain de faire changer Rosalie ; il est forcé de céder à son fier un bien qu'il ne peut obtenir. « Tous les caracteres de ce Poëme, dit l'Auteur du Dictionnaire Dramatique, sont intéressans, quoique peut-être trop multipliés. L'amour, ajoute le même Auteur, y est plus naturel, plus tendre, plus décent que dans bien d'autres Pieces de Rotrou. Quelques changemens, peu considérables, rendroient aujourd'hui à cette Piece le succès qu'elle eut autrefois. »

La regle des vingt-quatre heures, et celle d'unité de lieu ne sont pas observées dans cette Tragi Comédie, et l'Auteur du Théatre François n'en porte pas un jugement aussi favorable.

Les Ménechmes, Comédie en cinq actes, en vers, dédiée au Comte de Bélin ; représentée en 1632, et imprimée à Paris en 1636, *in*-4°., chez Antoine de Sommaville.

Cette Comédie est une imitation assez servile de celle de Plaute, du même titre, à l'exception que les femmes y paroissoient davantage. L'intrigue en est simple; il s'y trouve des situations heureuses et d'un bon comique; c'est une des meilleures Pieces de son tems: elle n'a pas été inutile à Regnard lorsqu'il traita le même sujet. Le seul reproche qu'on puisse faire à Rotrou sur cette Piece, c'est d'en avoir un peu trop brusqué le dénouement.

Hercule mourant, ou Déjanire, Tragédie, dédiée au Cardinal de Richelieu, avec une Ode à sa louange, et représentée en 1632; imprimée à Paris en 1636, *in*-4°., chez Toussaint Quinet.

Tout ce que la Fable nous apprend d'Hercule, se trouve très-naturellement placé, en récit, dans cette Tragédie, d'ailleurs pleine de feu, d'imagination, de grands sentimens et de vers heureux: le caractere de Déjanire est bien soutenu; il y a de grandes beautés dans le rôle d'Hercule.

Célimene, Comédie en cinq actes, en vers, dédiée au Comte de Nançay, Grand-Maître de la Garde-Robe du Roi, avec une Élégie à l'Auteur, et représentée en 1633; imprimée à Paris en 1637, *in*-4°., chez Toussaint Quinet et Antoine de Sommaville.

L'intention de l'Auteur, en dressant le plan de cette Comédie, étoit de composer une Pastorale, qu'il se proposoit de donner au Théatre, sous le nom d'Amarillis; mais ayant fait réflexion que ce genre dramatique n'étoit plus du tems, il résolut, pour ne pas perdre cet ouvrage, d'en faire une Comédie, et n'y changea seulement que les noms des Acteurs, supprima les stances et le rôle des trois Satyres, sans presque toucher aux vers et aux scenes. Après la mort de Rotrou, Tristan, ayant recouvré le premier canevas de cette Comédie, la retoucha et l'augmenta de l'épisode des Satyres; il en supprima environ deux cents vers, en conservant la même marche et le même plan que celui de Célimene. Il donna cette Pastorale, sous le titre d'Amarillis. Elle fut représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, vers la fin de 1651, et eut beaucoup de succès. Voyez Amarillis, de Tristan, au Catalogue des Pieces de cet Auteur.

L'Heureux Naufrage, Tragi-Comédie, représentée en 1634; imprimée à Paris en 1637, *in*-4°., chez de Sommaville.

Cette Piece est assez bien écrite, la conduite en est sage et réguliere; elle n'est point chargée d'événemens gigantesques, comme le sont la plupart des Pieces de ce tems-là.

Célianne, Tragi-Comédie, dédiée à la Marquise de Pezé, et représentée en 1634;

imprimée à Paris en 1637, *in*-4°., chez Toussaint Quinet.

On ne trouve dans cette Tragi-Comédie, ni caractere ni conduite ; l'intrigue est si décousue, et tient à si peu de chose, qu'on a de la peine à l'appercevoir : les Personnages se brouillent et se raccommodent sans beaucoup de raison. Le ton de familiarité qui regne parmi eux dans le courant de la Piece, est porté jusqu'à l'indécence.

La belle Alphrede, Comédie en cinq actes, en vers, dédiée à Sylvie, et représentée en 1634 ; imprimée à Paris en 1639, *in*-4°., chez Antoine de Sommaville.

C'est un Roman peu vraisemblable, (dit l'Auteur du Dictionnaire Dramatique) ; « une Piece contre les » regles du Théatre, un sujet rempli d'intrigue et un » chef-d'œuvre de sentiment. Avant de voir Al» phrede triompher, par ses charmes et par son » adresse, des infidélités du parjure Rodolphe, il faut » la suivre dans trois combats, où elle paroît en Che» valier Romain ; dans sa prison chez les Maures, où » elle retrouve sa famille ; et aux portes de Londres, » où elle fait épouser à Acaste, son frere, Isabelle, » qui lui a ravi le cœur de Rodolphe. Tout le reste, » (ajoute le même Auteur), est un labyrinthe d'in» cidens, mais dans lequel on s'égare quelquefois » avec plaisir. » Il paroît que cette Sylvie, à qui

la belle Alphrede est dédiée, ne menoit pas une vie exemplaire. Voici comment s'exprime M. le Duc de la Valliere, dans son Théatre François : « J'ignore, » dit cet Ecrivain, si c'est pour justifier l'état de sa » chere Sylvie, à qui Rotrou dédie cet Ouvrage, que » l'héroïne de la Piece, ainsi que la précédente, est » grosse à pleine ceinture, &c. » Il ajoute, à l'égard de la Piece, « qu'elle n'est pas sans mérite, quoique » remplie de choses les plus ridicules, tant dans la » diction que dans la conduite, et qu'on pourroit en » tirer parti, en la retouchant et en l'accommodant à » nos usages. »

La Pélerine amoureuse, ou Angélique, Tragi-Comédie, représentée en 1634; imprimée à Paris en 1637, *in*-4°., chez Antoine de Sommaville.

Le Personnage qui donne le titre à cette Piece, est une fille de Lyon, nommée Angélique, qui, déguisée en Pélerine, va à Florence pour y retrouver un Amant qu'elle doit épouser, et dont elle soupçonne la fidélité. L'Amant, trompé par le faux bruit de la mort d'Angélique, tâche de l'oublier, en s'attachant à une fille très-riche, nommée Célie. Cette Célie en aime un autre, connu sous le faux nom de Léandre, qui passe pour Peintre; et, afin d'éviter le mariage, déja arrêté par son pere, elle se fait passer pour folle, exécute tant d'extravagances, et joue tant de ruses, qu'elle vient à bout de faire consentir son pere à la marier à

son cher Léandre. Lucidor, Amant d'Angélique, la reconnoît dans la Pélerine, et finit par l'épouser. Voici le jugement du Duc de la Valliere, sur cette Tragi-Comédie. « Cette Piece est bien écrite, les vers » en sont faciles, l'on en rencontre même d'heureux ; » la conduite en est sage, la fable bien trouvée ; et il » n'y a que les défauts dans lesquels tomboient alors » tous les Auteurs. » Voyez Bibliotheque du Théatre François, art. Rotrou.

Filandre, Comédie en cinq actes, en vers, représentée en 1635 ; imprimée à Paris en 1637, *in*-4°., chez Antoine de Sommaville.

Filandre et Célidor aiment éperdument Théane et Nérée ; mais avec un succès bien différent. Nérée répond aux vœux de Célidor, au lieu que les soupirs et les empressemens de Filandre ne font que fatiguer Théane, dont le cœur est prévenu en faveur de Thimante. Tout le reste de la Piece, dont le sujet est petit et l'intrigue commune, ne roule que sur les ruses que ces Amans emploient pour arriver à leurs fins ; la décence n'y est même pas trop bien observée. L'envie de se tuer prend assez souvent aux Personnages de cette Comédie, seulement parce qu'ils se trouvent contrariés dans leurs amours : elle finit, cependant, par le mariage de Célidor avec Nérée, et celui de Théane avec Thimante ; en général, cette Piece est assez bien écrite.

Agésilan de Colchos, Tragi-Comédie, dédiée à Madame de Combalet, et représentée en 1635 ; imprimée à Paris en 1637, *in*-4°., chez Antoine de Sommaville.

Le sujet de cette Piece est tiré, mot à mot, du Roman d'Amadis de Gaule. Sidonie, Reine de Guindaye, fait répandre par-tout des portraits de Diane sa fille, et la promet en mariage au Cavalier qui apportera la tête de Florisel de Niquée, qui a ravi l'honneur de cette Reine. Ce Prince essuie plusieurs combats à cette occasion, et en sort toujours victorieux. Agésilan de Colchos, devenu amoureux de Diane, s'introduit chez la Reine, sous des habits de fille, et sous le nom de Daraïde ; et sans quitter ce travestissement, il promet de la satisfaire. En effet, Daraïde lui livre Florisel endormi. La Reine n'ose exécuter sa vengeance, et encore moins refuser le pardon que cet amant lui demande. La Piece finit par le double mariage de Sidonie avec Florisel, et de la Princesse avec la prétendue Daraïde, qui se fait connoître pour le Prince de Colchos.

» Cet Ouvrage, dit le Duc de la Valliere, est le » meilleur que Rotrou eut encore composé. La con- » duite en est sage et intéressante, la versification en est » noble et aisée ; et je crois, ajoute le même Auteur, » qu'avec un peu de soin, on la pourroit mettre à por- » tée de paroître avec succès sur notre Théatre. L'exé- » cution d'Agésilan (dit un autre Auteur) l'emporte sur » le dessein. Le caractere de Diane est charmant ; celui

» de la Reine intéresse, et fait oublier ce que son projet » peut avoir de révoltant. Voyez Dict. Dram.

L'Innocente infidélité, Tragi-Comédie, représentée en 1635 ; imprimée à Paris en 1637, *in*-4°., chez Antoine de Sommaville.

Il y a dans cette Tragi-Comédie d'assez bons vers, et quelques scenes assez singulieres ; mais l'intrigue en est mal conçue et mal conduite ; les événemens y sont aussi trop multipliés ; c'étoit le goût du tems : les regles de la bienséance n'y sont pas trop bien observées.

Clorinde, Comédie en cinq actes, en vers, représentée en 1636 ; imprimée à Paris l'année suivante, *in*-4°., chez Antoine de Sommaville.

Cette Comédie est une des plus médiocres de Rotrou ; elle est mal écrite ; l'intrigue en est ridicule, sans vraisemblance, et très-embrouillée.

Amélie, Tragi-Comédie, dédiée à la Princesse Marie, et représentée en 1636 ; imprimée à Paris en 1638, *in*-4°., chez Antoine de Sommaville.

Le sujet de cette Piece est très-foible, on ne conçoit même pas comment Rotrou a pu en tirer cinq actes. Amélie, promise par son pere à Eraste, refuse de l'épouser ; elle ne songe qu'à Dionis, qui, à son tour, est

aimé

aimé de la sœur d'Amélie. Cette derniere se fait enlever par son amant, et rencontre Cloris travestie en homme. Cette Cloris est une ancienne maîtresse d'Eraste; mais, qu'il a qubliée, ne la croyant plus vivante. Il la retrouve lorsqu'il poursuivoit Amélie, et cette vue le fait rentrer dans ses premieres chaînes, ce qui conduit les autres personnages à un favorable dénouement. Amélie, délivrée des importunités d'Eraste, obtient la permission d'épouser Dionis, et sa sœur ne pouvant plus espérer d'être à ce dernier, donne sa main à Lisidan, son ancien amant.

Cette Comédie est passablement écrite, un peu froide, d'ailleurs assez bien conduite : les incidens sont liés au fond du sujet; mais il y a un rôle de Capitan, faux amoureux d'Amélie et faux brave, qui y figure très-mal.

Les Sosies, Comédie en cinq actes, en vers, dédiée à Roger du Plessis, Marquis de Liancourt, et représentée en 1636; imprimée à Paris en 1638, *in*-4°., chez Antoine de Sommaville.

Cette Piece eut beaucoup de succès. Quoique le style en soit bas, et qu'elle ne soit pas sans défauts, elle passe pour une des meilleures Comédies de Rotrou. Le plus grand éloge qu'on puisse en faire, c'est de dire que le célebre Moliere en a tiré un grand parti, par le choix habile qu'il a fait de ce qu'il a trouvé de meilleur dans

l'original et dans la copie. On reconnoît même dans son Amphitrion, quelques plaisanteries et quelques situations tirées de la Piece de Rotrou, presque sans aucun changement.

Les deux Pucelles, Tragi-Comédie, dédiée à Mademoiselle de Longueville, et représentée en 1636; imprimée à Paris en 1639, *in*-12, chez Antoine de Sommaville, Toussaint Quinet, et Augustin Courbé.

Le sujet de cette Piece est tiré d'une Comédie Espagnole. Elle a été imitée et presque copiée par Quinault, dans sa Comédie intitulée les Rivales, titre plus convenable que celui que lui a donné Rotrou. Quoique la Piece de Quinault soit au-dessus de celle de Rotrou, qu'elle soit mieux conduite et qu'il y ait plus de noblesse, il est à présumer que les deux Pucelles ont dû avoir du succès. En voici le sujet.

Deux filles, Théodose et Leucadie, également trompées par les promesses de Dom Antoine, se déguisent en Cavaliers, courent le pays, et cherchent à se venger des perfidies de cet amant, qui les a quittées. Théodose rencontre son frere dans une hôtellerie, et l'engage à prendre sa querelle. Leucadie est trouvée à un arbre, où des voleurs l'ont attachée. Dom Antoine arrive à la même hôtellerie, après avoir échappé aux poursuites d'autres voleurs qui l'ont blessé : on se reconnoît; la jalousie se glisse entre les deux Rivales; les peres de ces héroïnes et celui de Dom Antoine viennent là; ces deux

premiers se battent contre ce dernier, afin de venger l'honneur de leurs filles, dont l'une est prête d'accoucher, et dont l'autre a couru les mêmes risques, et, de plus, celui de la vie. La Piece finit par le mariage de Dom Antoine avec Théodose, et par celui de Leucadie avec Alexandre, frere de Théodose, qui se trouve aussi dans la même hôtellerie.

» Cette Piece, dit le Duc de la Valliere, est bien » écrite, les vers en sont faciles: il y a, il est vrai, un » trop grand nombre d'événemens; mais plusieurs pro- » duisent des scenes heureuses et touchantes. En y cor- » rigeant quelque chose, je crois, ajoute le même Au- » teur, qu'on pourroit la rendre susceptible d'un grand » succès.

Laure persécutée, Tragi-Comédie, dédiée à Mademoiselle de Vertus, et représentée en 1637; imprimée à Paris en 1639; *in*-4°., chez Toussaint Quinet.

La même, chez le même, en 1646, *in*-12.

La même, dédiée à M. de Créqui, premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, 1646, chez le même Libraire, *in*-8°.

Cette Tragi-Comédie est passable pour le tems; les personnages de Laure et d'Orontée sont assez bien peints. Quelques scenes un peu froides en ralentissent l'action, et diminuent un peu le fond d'intérêt qui y

regne. Le sujet de cette Piece a beaucoup de rapport avec celle d'Inès et de Dom Pedre ; les caracteres se ressemblent même un peu. Le Roi de Hongrie a destiné Orontée à l'Infante de Pologne ; mais, comme il n'ignore pas les nœuds secrets qui unissent Laure et son fils, il emploie divers moyens pour brouiller ces amans. Celui de la jalousie fait tout l'effet que le Roi s'en est promis. Orontée, jeune, amoureux, mais violent, passe successivement du courroux le plus marqué, au retour le plus tendre, et de ce retour aux plus grandes fureurs. Enfin, Laure dont on ignoroit la naissance, est reconnue pour l'héritiere de Pologne ; les calomnies qu'on avoit répandues contre elle, se dissipent, et le Roi l'unit à son cher Orontée.

Antigone ; Tragédie, dédiée au Comte de Guébrian, et représentée en 1638 ; imprimée à Paris l'année suivante, *in*-4°., avec fig. chez Toussaint Quinet.

La même, réimprimée la même année, chez le même, *in*-12.

La Tragédie d'Antigone eut un brillant succès ; elle renferme de grandes beautés, et c'est une des meilleures Pieces de Rotrou. On ne peut reprocher à cet Auteur que d'y avoir réuni, dans une seule et même Piece, deux actions principales, dont chacune pourroit servir de sujet à une Piece entiere.

Les Captifs, ou les Esclaves, Comédie tirée

de Plaute, en cinq actes, en vers, représentée en 1638; imprimée à Paris en 1640, *in*-4°., chez Antoine de Sommaville.

La même Piece, réimprimée la même année, chez le même, *in*-12.

La Comédie des Captifs n'est pas sans mérite : elle est assez bien versifiée et il y a d'assez beaux endroits; les femmes y paroissent un peu plus que dans la Comédie de Plaute, dont elle est la traduction. Un pere, affligé de l'esclavage de ses deux fils, achete tous les esclaves que l'on expose en Étolie, espérant de retrouver ses enfans; ce qui arrive en effet. La simplicité de ce sujet est soutenue par l'intérêt d'un mariage conduit fort naturellement; par les plaisanteries d'un Parasite, par divers incidens heureux, et sur-tout par un comique très-agréable. Il y a plusieurs Pieces des Captifs; une de du Ryer, une autre de le Roi, et dont la musique est de Quinault le Comédien.

Crisante, Tragédie, représentée en 1639; imprimée à Paris en 1640, *in*-4°., chez Antoine de Sommaville.

Crisante, Reine de Corinthe et prisonniere des Romains, est confiée aux soins de Cassie qui la déshonore. Elle demande et obtient la tête de ce Romain, la porte au Roi son époux, et se tue à ses yeux. Le Roi qui avoit soupçonné la fidélité de Crisante, se punit aussi lui-

même de ce soupçon injurieux. Toutes ces scenes sanglantes, quoique soutenues par la fierté Romaine, déplaisent et répugnent : malgré cela, cette Tragédie a de grandes beautés, sur-tout dans les détails ; la versification en est noble et facile.

Iphigénie en Aulide, Tragédie, représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne en 1640 ; imprimée à Paris l'année suivante, *in*-4°., chez Toussaint Quinet.

Rotrou, frappé des beautés d'Euripide, s'est contenté de traduire sa Piece, sans rien changer aux mœurs, à la conduite, ni à la catastrophe. Cette Tragédie est bien faite pour le tems, quoique la versification en soit pourtant un peu foible ; néanmoins il s'y trouve de beaux endroits, que Racine seul étoit capable de faire oublier. Le Clerc, dans son Iphigénie, a imité celle de Rotrou ; il en a copié des pensées et même des vers entiers, sans prendre la peine de les déguiser. Voyez le catalogue des Iphigénies, au-devant de celle de Racine.

Clarice, ou l'Amour Constant, Comédie en cinq actes, en vers, avec un Avis au Lecteur, dans lequel Avis l'Auteur avoue que cette Piece est une imitation de celle de Sforza d'Oddi. Celle de Rotrou fut représentée en 1641, et

imprimée à Paris en 1644, *in*-4°., chez Toussaint Quinet.

Un jeune homme de famille, amant de Clarice, ne peut l'épouser, à cause de l'inimitié qui regne entre son pere et celui de Clarice. Pour s'introduire chez elle, il prend le parti de se déguiser en valet. Le pere du jeune homme meurt, et, par son testament, demande que le pere de Clarice donne cette jeune personne à son fils, afin d'assoupir toute inimitié. Le pere de Clarice consent à la volonté du défunt. Le jeune homme se fait connoître, et épouse sa maîtresse. Deux rôles épisodiques, un Docteur et un Capitan, suivis de deux valets aussi originaux que leurs maîtres, ne cessent d'égayer cette intrigue intéressante par elle-même, et qui est dans le vrai ton de la Comédie.

Bélisaire, Tragédie, dédiée à Henri de Lorraine, Duc de Guise, et représentée en 1643; imprimée à Paris en 1644, *in*-4°., chez Toussaint Quinet, Antoine de Sommaville, et Augustin Courbé.

Les beautés et les défauts de cette Tragédie lui ont attiré beaucoup d'admirateurs et de critiques. Rotrou, dans son Epître dédicatoire, semble avouer qu'elle n'a pas eu un grand succès. Le sujet en est trop connu pour le donner ici; nous nous contentons de rapporter le

jugement qu'en a fait l'Auteur du Dictionnaire Dramatique.

« Les infortunes de cet illustre malheureux sont con-» nues. L'Auteur leur a donné cette expression vraie, » naturelle, vive et pathétique, à laquelle rien ne ré-» siste. Tous les effets d'un amour irrité, tout l'arti-» fice d'un esprit violent et dissimulé, tous les excès » d'une haine mortelle, toutes les ressources de la ven-» geance la plus déterminée, forment le caractere de » l'Impératrice. Celui de Bélisaire est de la plus grande » beauté ; on desireroit plus de précision dans les dé-» tails, plus de vérité, plus d'exactitude, plus d'ana-» logie avec le sujet. » Il s'en faut de beaucoup que le Duc de la Valliere porte un jugement aussi favorable de cette Piece ; il la place au-dessous du médiocre, et ajoute que les rôles en sont manqués, ou defigurés. Malgré les défauts dont cette Tragédie abonde, et sa chûte au Théatre, elle a toujours passé pour une de celles qui ont fait honneur à leurs Auteurs.

Célie, ou le Vice-Roi de Naples, ou la belle Célie, Tragi-Comédie, donnée en 1645, et imprimée à Paris l'année suivante, *in*-4°., chez Toussaint Quinet.

Les deux neveux du Vice-Roi de Naples aiment Célie, fille aînée d'un Gentilhomme aussi pauvre que vertueux ; des calomniateurs jettent un soupçon injurieux contre l'honneur de cette vertueuse fille. Le pere ajoute foi à l'imposture, et frappe Célie d'un coup de

poignard. Le Vice-Roi prend connoissance de cette affaire; elle est discutée devant lui, et la calomnie est confondue. Célie, qui n'a été blessée que légérement, épouse, de l'aveu du Roi, l'amant dont son cœur a fait choix, et dont elle est aimée. Cette Comédie, quoiqu'assez réguliere, est foible à tous égards, et n'est nullement comique.

La Sœur, Comédie en cinq actes, en vers, représentée en 1645; imprimée à Paris en 1647, *in*-4°.

La même Piece, sous le titre de la Sœur généreuse; imprimée la même année, *in*-12, chez le même Libraire.

Cette Piece est un tissu d'artifices et d'expédiens employés par un valet souple et adroit, pour affermir un vieillard dans la croyance de toutes les fables que l'on débite au sujet du prétendu retour de sa femme et de sa fille, malgré qu'il ait les plus grandes preuves du contraire, et pour lui cacher le mariage de son fils avec une inconnue, que l'on lui fait croire être sa propre fille et la sœur de celui dont elle est l'épouse

Quoique le sujet de cette Comédie soit très-compliqué et chargé de beaucoup d'incidens, il n'en est pas moins très-heureux; les vers en sont doux et aisés: elle est composée dans le genre que Sforza d'Oddi avoit adopté, et elle pourroit bien être une traduction de ce même Auteur, dont Rotrou avoit déja traduit sa Clarice.

Cette Comédie de la Sœur généreuse tient aussi au genre des Auteurs Latins.

Le véritable S. Genest, Tragédie, représentée en 1646; imprimée à Paris en 1648, *in*-4°., chez Antoine de Sommaville.

L'Empereur Dioclétien, en récompense de la valeur de Maximin, lui accorde sa fille en mariage, aussi-tôt après son retour d'Italie. Pour embellir la fête, et célébrer la pompe de cet hymen, on fait venir des Comédiens, qui représentent le martyre d'Adrien, Officier distingué, que Maximilien avoit condamné au supplice. L'hymen se prépare, toute la Cour se rend au Théatre; les Acteurs se disposent à jouer: Genest remplit avec applaudissement le rôle d'Adrien; mais, frappé par la grace, ce n'est plus Adrien, c'est Genest qui parle pour lui-même; il insulte aux Dieux qu'adore l'Empereur, et il reçoit la couronne du martyre, avec la fermeté, le courage et la piété d'un vrai chrétien.

Cette Tragédie est très-foible; il y a cependant quelques vers heureux; plusieurs scenes comiques suspendent le peu d'intérêt qu'elle pourroit offrir: telles sont les scenes de la répétition des rôles, celle du Décorateur, et la dissertation sur les anciens et modernes.

L'étroite amitié qui régnoit entre Rotrou et Corneille, suggéra au premier l'envie de rendre un hommage public aux talens supérieurs de son ami: ce fut dans sa Tragédie de S. Genest, représentée après Rodogune, qu'il trouva moyen de placer l'éloge de ce grand

homme. « Voici (dit M. de Marmontel, chef-d'œuvres » dramatiques, vie de Rotrou, page 5.) par quel arti- » fice généreux il imagina de célébrer en plein Théatre, » le Poëte qui l'effaçoit.

» L'Empereur Dioclétien fait venir devant lui le Co- » médien Genest, et lui demande un spectacle digne » des fêtes qu'il veut donner pour le mariage de sa fille. » Ce Prince commence par louer les talens du Comé- » dien, et il ajoute :

» Mais passons aux Auteurs, et dis-nous quel ouvrage
» Aujourd'hui, sur la Scene, a le plus haut suffrage ;
» Quelle plume est en regne, et quel fameux esprit
» S'est acquis dans le cirque un plus juste crédit.

GENEST.

» Nos plus nouveaux sujets, les plus dignes de Rome,
» Et les plus grands efforts des veilles d'un grand homme,
» A qui les rares fruits que sa muse a *produit*,
» Ont *acquis* dans la Scene un légitime *bruit*,
» Et de qui, certes, l'art comme l'*estime* est juste,
» Portent les noms fameux de Pompée et d'Auguste,
» Ces poëmes sans prix, où son illustre main
» D'un pinceau sans pareil a peint l'esprit Romain,
» Rendront de leurs beautés votre oreille idolâtre,
» Et sont aujourd'hui l'ame et l'amour du Théatre.

» Ce n'est point là, ajoute M. de Marmontel, un » de ces éloges balbutiés par l'envie, quand elle est » forcée de louer ; c'est l'admiration la plus franche, » la plus noblement exprimée : et quoi de plus rare que

» l'enthousiasme d'un Poëte, pour un Poëte supérieur » à lui? »

Dom Bernard de Cabrere, Tragi-Comédie, dédiée, par une Élégie, au Cardinal Mazarin, et représentée en 1647; imprimée à Paris la même année, *in*-4°., chez Toussaint Quinet.

Dom Bernard n'est point le véritable Héros de cette Tragi-Comédie; c'est Dom Lope de Lune, qui, par les malheurs du hasard, n'obtient que des rebuts pour récompense de ses belles actions, tandis que Dom Bernard, son ami, en reçoit le prix Le Roi, trop occupé de son amour, et, pour ainsi dire, fatigué du récit des victoires de Dom Lope de Lune, ne s'apperçoit pas de l'injustice qu'il a commise: Dom Lope indigné et désespéré de cette injustice, quitte la Cour, et s'éloigne de son ami Dom Bernard; ce dernier, sensible à la perte de cet ami malheureux, tâche de trouver un moment favorable pour en parler au Roi, et lui faire un détail des exploits de ce brave Guerrier, si mal récompensé.

LE ROI *lui répond.*

Quel malheur l'a privé de ma reconnoissance?

DOM BERNARD.

La derniere infortune est encor son absence;
Car, après tous mes soins, en vain officieux,
Vos longs rebuts, Seigneur, l'ont chassé de ces lieux.

LE ROI.

LE ROI.

Moyennez son retour ; ma grace, avec usure,
Du mérite ignoré réparera l'injure,
Puisque j'éprouve en vous, qu'un Roi reconnoissant,
A force de donner, en devient plus puissant.

Le sujet de cette Piece est peu de chose, et les événemens qui la composent, peu vraisemblables : il y a cependant des endroits intéressans, et d'un bon comique ; le rôle de Dom Lope de Lune est très-heureux.

*Venceslas, Tragi-Comédie, dédiée à Monseigneur de Créqui, Prince de Poix, et premier Gentilhomme de la Chambre du Roi ; représentée en 1647, et imprimée à Paris l'année suivante, *in*-4°., chez Antoine de Sommaville.

Il y a eu plusieurs éditions de cette Piece, outre celle que M. de Marmontel a donnée avec ses corrections ; mais elle est cependant très-rare.

* Cosroès, Tragédie, représentée en 1648, sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, et imprimée à Paris en 1649, *in*-4°., chez Antoine de Sommaville.

La même, avec les corrections du Marquis Dussé, et imprimée à Paris en 1705, *in*-12, chez Pierre Ribou. Outre cette édition, il y en a eu plusieurs autres.

Dom Lope de Cardonne, Tragi-Comédie, donnée en 1650; imprimée à Paris en 1652.

L'intrigue de cette Piece est entierement Espagnole, et est traitée avec cette noblesse et cette grandeur qui conviennent à des Rois, à des Princes et à des Héros; elle ne laisse appercevoir que quelques légers défauts de détail et des incidens un peu trop multipliés. Dom Lope de Cardonne, Général des Armées de Dom Philippe, Roi d'Aragon, aime en secret l'Infante, fille de Dom Philippe. Dom Sanche de Moncade devient le rival de Dom Lope. Elise, sœur de ce dernier, est aimée de Dom Pedro, fils du Roi d'Aragon; mais elle le déteste, parce qu'il a tué un Seigneur Aragonnois qu'elle aimoit. Dom Lope obtient pour prix de ses exploits, la main de l'Infante Théodore; mais, pour le punir de la désobéissance qu'il a montrée, en acceptant le défi de Dom Sanche, il est condamné à perdre la tête. L'Infante implore en vain la clémence de son pere en faveur de Dom Lope: elle ne peut obtenir sa grace; mais, dans le même moment, le Prince d'Aragon oubliant la fierté, les dédains et les mépris de sa maîtresse, demande au Roi la grace de Dom Lope pour prix de ses services, et il l'obtient. Touchée de cet acte de générosité, Elise oublie, à son tour, que le Prince d'Aragon est le meurtrier de Dom Louis, son amant; et elle consent à l'épouser. Un double hymen se conclut sur le champ.

» Cette Piece, dit le Duc de la Valliere, n'est pas » sans mérite: elle est assez bien écrite; les rôles des » deux Amis sont singuliers: celui d'Elise est très-beau;

» mais un défaut bien considérable, c'est la double » intrigue, qui, très-souvent, suspend l'intérêt. Cette » Tragi-Comédie a beaucoup de ressemblance avec » Venceslas; elle n'a été imprimée qu'après la mort de » Rotrou.

Florimonde, Comédie en cinq actes, en vers, représentée en 1649, sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, et imprimée à Paris en 1655, *in*-4°., chez Antoine de Sommaville.

Florimonde aime Cléante et ne peut le rendre sensible. Un ami commun de Cléante et de Florimonde, conseille à cette derniere de feindre d'aimer Théaste de qui elle est aimée et qu'elle ne peut souffrir. Ce stratagême réussit, et Cléante, en se rappellant les attraits de Florimonde, se sent enflammé; il veut lui faire l'aveu de son amour; mais elle lui dit qu'elle ne l'aime plus. Vainement il soupire, il pleure, il gémit, et la conjure de lui rendre son cœur qu'il a dédaigné: elle feint quelque tems de n'écouter rien; mais elle ne peut résister au terrible désespoir où son refus jette Cléante: elle consent enfin à l'épouser, et la Piece se termine par leur mariage, et par celui de Théaste avec Félicie, qu'il croyoit morte depuis quelques années, et qu'il retrouve sous les habits d'un homme et le nom de Tircis; déguisement qu'elle avoit pris pour rejoindre Théaste son ancien amant.

Cette Comédie passe pour être la derniere Piece de Rotrou. C'est une des plus foibles de ce Poëte: le rôle

de Théaste est révoltant ; c'est un férailleur qui a continuellement l'épée à la main, et qui, pour de légeres blessures, est pourtant quitte de tous ses combats.

Amarillis, Pastorale, trouvée manuscrite après la mort de Rotrou. Voyez le Catalogue des Pieces de Tristan.

L'on attribue encore plusieurs autres Pieces à Rotrou ; savoir, Dom Alvare de Lune, donnée en 1647 ; Lisimene, la Thébaïde, Florante, ou les Dédains amoureux, et l'illustre Amazone.

Il paroît que ces dernieres Pieces n'ont été ni représentées ni imprimées : on ignore même si elles existent. Voyez Histoire du Théatre François, tome 4, page 412 ; et Recherches sur les Théatres, par Beauchamps, tome second, page 115.

VENCESLAS,

TRAGÉDIE

DE ROTROU,

DÉDIÉE

A MONSEIGNEUR

DE CRÉQUI,

PRINCE DE POIX, DE CANAPLES, DE PONT-D'ORMY, &c. ET PREMIER GENTILHOMME DE LA CHAMBRE DU ROI.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

A MONSEIGNEUR DE CRÉQUI,

PRINCE DE POIX, DE CANAPLES, DE PONT-D'ORMY, &c. ET PREMIER GENTILHOMME DE LA CHAMBRE DU ROI.

MONSEIGNEUR,

VENCESLAS, encore tout glorieux des applaudissemens qu'il a reçus de la plus grande Reine du monde et de la plus belle Cour de l'Europe, ne pouvant restreindre son ambition aux caresses et à l'estime du beau monde, ose aujourd'hui se montrer à toute la France, sous l'honneur de la protection que vous lui avez promise, et ne craint point de s'exposer aux ennemis que sa gloire lui peut susciter, ayant pour asyle l'une des plus anciennes et plus illustres Maisons du Royaume, et pour défenseur l'héritier des vertus, comme du sang des plus fameux appuis de nos Rois, et des plus redoutables bras de

l'État. Personne n'ignore, MONSEIGNEUR, *que les grandes actions de ces Grands Hommes, à qui vous avez succédé, font presque toute la beauté de notre Histoire, et que l'antiquité Grecque et Romaine n'a rien vu de plus mémorable que ce que les derniers siecles ont vu faire au grand Daguerre, pere de l'une de vos ayeules, et au glorieux Connétable de l'Esdiguiere, votre bisayeul, (dont le premier sortit victorieux de ce fameux duel qu'un de nos Rois lui permit, à Sedan, où son ennemi combattoit avec tant davantage); et le second fit sa renommée si célebre, par les batailles de Pontcharra et de Salbertran, et servit la Couronne par de si judicieux conseils et de si prodigieux succès, qu'il en mérita les premieres charges. Il fut suivi de l'indomptable Maréchal de Créqui, votre ayeul, qui signala, par une infinité de preuves, la passion qu'il avoit pour son Prince, et, par un illustre et double combat, que la postérité n'oubliera jamais, celle qu'il avoit pour sa gloire. La volée de canon qui l'emporta dans le glorieux emploi qui l'occu-*

poit en Italie, fait encore aujourd'hui voler son nom aussi loin que le bruit des actions héroïques peut aller ; et sa vertu se continua en celle de Monsieur de Canaples, votre pere, dont la vie et la mort représentent dignement celle de ses devanciers. Il est impossible de comprendre dans la juste étendue d'une lettre, la mémoire de tant de Héros ; et je laisse à l'Histoire les Panégyriques des fameux Pont-Dormys, dont l'un fut frere d'armes de l'incomparable Bayard, et mérita de passer, en sa créance, pour la valeur même. Je dirai seulement, MONSEIGNEUR, *qu'il ne vous suffit pas d'être riche de la gloire d'autrui ; vous ne vous contentez pas des acquisitions qu'on vous a faites, et vous ne vous croiriez pas digne successeur de ces illustres personnes, si vous ne leur ressembliez, et si vous ne vous deviez la plus belle partie de votre estime. L'Italie a retrouvé dans le fils la valeur des peres ; et le sang que vous coûta l'effort qu'elle fit contre votre vie, fut autant une marque de la frayeur que*

vous lui fîtes, que du péril où votre grand cœur vous précipita. Vous avez poussé jusqu'aux bords de la Segre cette ardeur sans mesure, qui vous attache si fortement aux intérêts de votre Maître; et par-tout où votre courage vous a porté, l'on a si clairement reconnu le sang dont vous sortez, que nos ennemis peuvent, avec raison, douter de la perte de ces grands personnages, que vous réparez si dignement. Ces vérités étant très-constantes, VENCESLAS, (MONSEIGNEUR), a-t-il lieu de rien redouter, sous l'autorité d'un si digne Protecteur? Faites-lui la grace de le souffrir, puisque vous l'avez daigné flatter de cette espérance, et qu'il se donne à vous, sans autre considération que l'honneur d'être vôtre, et de m'obtenir de vous la permission de me dire, avec toutes les soumissions que je vous dois,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur,
DE ROTROU.

SUJET
DE VENCESLAS.

LADISLAS, fils aîné de Venceslas, Roi de Pologne, est un jeune Prince ambitieux, jaloux, violent, impérieux, et, cependant, aimable, malgré tous ces défauts. Il aime Cassandre, Duchesse de Kunisberg, et veut l'épouser, après avoir vainement cherché à la séduire. Il ressent une haine implacable pour le Duc de Courlande, qui jouit de la plus grande faveur et du plus grand crédit auprès du Roi; et cette haine est augmentée encore par la fausse prévention de rivalité d'amour. Alexandre, second fils de Venceslas, est le véritable Amant aimé de Cassandre; mais son respect pour son pere, et la crainte d'être reconnu pour le rival de son frere, lui font tenir ses feux cachés, sous le nom du Duc de Courlande, son confident et son ami. Théodore, fille de Venceslas, aime le Duc, et favorise l'amour de Ladislas pour

Cassandre. Celle-ci, excédée par tant de poursuites, s'en plaint à Alexandre, qui ne trouve plus de ressource que dans un hymen secret : il le propose, et est prêt à l'exécuter. Ladislas est informé de ce projet ; et, toujours persuadé que c'est le Duc qui aime Cassandre et en est aimé, il ne prend conseil que de son désespoir, et se rend, à la faveur de la nuit, au Palais de Cassandre. Au nom du Duc, il entend ouvrir la porte ; et, dans l'obscurité, il frappe, de trois coups de poignard, celui qu'il croit être le Duc, et le laisse pour mort. Cassandre apporte au Roi la nouvelle de cet assassinat, et lui apprend, en Amante désespérée, que Ladislas est le meurtrier de son frere. Elle exige vengeance de cet attentat affreux, et Venceslas condamne son fils à la mort. Mais le peuple sollicite la grace du Prince ; et le Duc de Courlande, à qui le Roi a promis de tout accorder, pour récompense du service qu'il vient de rendre à l'État, en repoussant les Moscovites, et en les forçant à demander la paix, ne prétend, pour prix de ses exploits, que la faveur d'obtenir du Roi qu'il pardonne à Ladislas le meurtre involontaire de son frere.

Venceslas croit ne devoir faire grace à son fils, qu'en le couronnant, et en abdiquant lui-même le pouvoir souverain. La Princesse Théodore est donnée au Duc, qui découvre, enfin, son véritable amour, qu'il ne dissimuloit que par la crainte d'être jugé indigne d'elle. Mais il en est aimé autant qu'il est chéri du Roi; et ce dernier trouve, par-là, un moyen de récompenser grandement tous ses travaux. Cassandre persiste à refuser la main de Ladislas, qui espere encore que le tems pourra apporter quelque changement à ses refus.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR VENCESLAS.

ROTROU doit le sujet de cette Tragédie au Poëte Espagnol *Dom Francisco de Roxas*, qui l'a traité, sous le titre d'*On ne peut être Pere et Roi*, et il en a même emprunté une partie des événemens. Cependant, les beautés de détail que Rotrou a répandues dans cette Piece, l'ont fait regarder comme son chef-d'œuvre, et ont obtenu grace pour les défauts essentiels que l'on pourroit lui reprocher. Voici comment Fontenelle a peint le principal Personnage de cette Tragédie. « Ladislas est impétueux, fou-» gueux, violent, téméraire, injuste : cepen-» dant, avec tous ces vices, il est aimable. » Tout ce qui a un air de hardiesse, d'élévation, » d'indépendance, flatte naturellement notre » inclination, qui va toujours à donner plus à » la force qu'à la raison, et au courage qu'à la » prudence. Au contraire, ce qui est régulier et

» sage, a je ne sais quoi de froid, qui quelque-
» fois même peut donner prise au ridicule. Ce
» n'est pas, cependant, qu'il fallût souvent ha-
» sarder sur le Théatre de jeunes fous, comme
» Ladislas. Les caracteres raisonnables et ver-
» tueux sont, sans doute, préférables; mais il
» faut leur donner tout ce qu'ils peuvent rece-
» voir de la vigueur et de la chaleur du caractere
» vicieux de Ladislas. »

M. de Marmontel s'exprime ainsi sur Venceslas. « Le sujet de cette Pieçe est vraiment tra-
» gique : il est terrible, touchant et moral. Les
» trois caracteres sur lesquels l'action roule,
» sont grands et fortement conçus. Les carac-
» teres subordonnés sont en action, et à leur
» place. Le nœud de l'intrigue est une erreur
» très-vraisemblable, et prolongée avec assez
» d'art. Il n'y a guere d'action mieux combinée,
» et de grouppe mieux composé. L'intérêt croît
» d'acte en acte, et tout est bien conduit jusqu'à
» la conclusion, &c. »

Pour satisfaire le goût difficile d'une personne de considération qui l'y avoit engagé, M. de Marmontel a retouché le dénouement de Ven-

ceslas, parce qu'en effet il blesse autant la bienséance que la vérité ; et il parut au Théatre, avec ces changemens, le 30 Avril 1759.

On rapporte qu'au moment où cette Piece venoit d'être finie, Rotrou alloit la lire aux Comédiens, lorsqu'il fut arrêté et conduit en prison, pour une dette qu'il n'avoit pu acquitter. La somme n'étoit pas considérable ; mais, comme il étoit joueur, il se trouvoit souvent sans argent. Il envoya chercher les Comédiens, et leur offrit, pour vingt pistoles, sa nouvelle Tragédie. Le marché fut bientôt conclu, et Rotrou sortit de prison. Venceslas fut joué, et eut un tel succès, que les Comédiens crurent devoir ajouter au prix qu'ils l'avoient payé, un présent honnête. Mais on ignore si Rotrou l'accepta.

Il est à remarquer que ce fut par les deux principaux rôles de cette Piece, que le célebre Baron prit congé du Public. En 1691, il termina par le rôle de Ladislas ; mais étant remonté sur le Théatre, vingt-neuf ans après, il finit sa carriere en 1729, par le rôle de Venceslas : il ne put en déclamer qu'une scene, et se retira après ce vers :

« Si proche du cercueil où je m'en vais descendre, &c. »

CATALOGUE

VENCESLAS,

TRAGÉDIE

DE ROTROU;

Repréſentée en 1647.

PERSONNAGES.

VENCESLAS, Roi de Pologne.

LADISLAS, son Fils.

ALEXANDRE, Infant.

FREDERIC, Duc de Courlande.

OCTAVE, Gouverneur de Varsovie.

CASSANDRE, Duchesse de Kunisberg.

THEODORE, Infante.

LEONOR, Suivante.

GARDES.

LE PEUPLE.

La Scene est à Varsovie.

VENCESLAS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VENCESLAS, LADISLAS, ALEXANDRE, GARDES.

VENCESLAS.

PRENEZ un siege, Prince; et vous, Infant, sortez.

ALEXANDRE.

J'aurai le tort, Seigneur, si vous ne m'écoutez.

VENCESLAS.

Sortez, vous dis-je; et vous, Gardes, qu'on se retire.

LADISLAS.

Que me desirez-vous?

VENCESLAS.

(*Bas.*) J'ai beaucoup à vous dire.
Ciel! prépare son sein, et le touche aujourd'hui.

LADISLAS, *bas.*

Que la vieillesse souffre, et fait souffrir autrui!
Oyons les beaux avis qu'un flatteur lui conseille.

VENCESLAS.

Prêtez-moi, Ladislas, le cœur avec l'oreille.
J'attends toujours du tems, qu'il mûrisse le fruit,
Que, pour me succéder, ma couche m'a produit;
Et je croyois, mon fils, votre mere immortelle,
Par le reste qu'en vous elle me laissa d'elle.
Mais, hélas! ce portrait qu'elle s'étoit tracé,
Perd beaucoup de son lustre, et s'est bien effacé;
Et, vous considérant, moins je la vois paroître,
Plus l'ennui de sa mort commence à me renaître.
Toutes vos actions démentent votre rang;
Je n'y vois rien d'auguste, et digne de mon sang.
J'y cherche Ladislas, et ne le puis connoître.
Vous n'avez rien de roi, que le desir de l'être;
Et ce desir (dit-on) peu discret et trop prompt,
En souffre avec ennui, le bandeau sur mon front.
Vous plaignez le travail où ce fardeau m'engage,
Et n'osant m'attaquer, vous attaquez mon âge.
Je suis vieil; mais un fruit de ma vieille saison,
Est d'en posséder mieux la parfaite raison.
Regner est un secret, dont la haute science
Ne s'acquiert que par l'âge et par l'expérience.
Un Roi vous semble heureux, et sa condition
Est douce, au sentiment de votre ambition:
Il dispose à son gré, des fortunes humaines;
Mais, comme les douceurs, en savez-vous les peines?
A quelque heureuse fin que tendent ses projets,
Jamais il ne fait bien au gré de ses sujets.
Il passe pour cruel, s'il garde la justice;
S'il est doux, pour timide et partisan du vice.

S'il se porte à la guerre, il fait des malheureux ;
S'il entretient la paix, il n'est pas généreux.
S'il pardonne, il est mol ; s'il se venge, barbare.
S'il donne, il est prodigue ; et s'il épargne, avare.
Ses desseins les plus purs et les plus innocens,
Toujours en quelque esprit jettent un mauvais sens ;
Et jamais sa vertu (tant soit-elle connue)
En l'estime des siens ne passe toute nue.
Si donc, pour mériter de régir des États,
La plus pure vertu même ne suffit pas ;
Par quel heur voulez-vous que le regne succede,
A des esprits oisifs, que le vice possede ;
Hors de leurs voluptés, incapables d'agir,
Et qui, serfs de leurs sens, ne se sauroient régir ?
(*Le Prince tourne la tête, et témoigne s'emporter.*)
Ici, mon seul respect contient votre caprice ;
Mais examinez-vous, et rendez-vous justice.
Pouvez-vous attenter sur ceux dont j'ai fait choix,
Pour soutenir mon trône, et dispenser mes loix,
Sans blesser les respects dus à mon diadême,
Et sans, en même tems, attenter sur moi-même ?
Le Duc, par sa faveur, vous a blessé les yeux ;
Et, parce qu'il m'est cher, il vous est odieux.
Mais, voyant d'un côté sa splendeur non commune,
Voyez par quels degrés il monte à sa fortune.
Songez combien son bras a mon trône affermi.
Et mon affection vous fait son ennemi !
Encore est-ce trop peu : votre aveugle colere
Le hait en autrui même, et passe à votre frere !
Votre jalouse humeur ne lui sauroit souffrir

La liberté d'aimer ce qu'il me voit chérir !
Son amour pour le Duc, lui produit votre haine !
Cherchez un digne objet à cette humeur hautaine.
Employez, employez ces bouillans mouvemens,
A combattre l'orgueil des peuples Ottomans ;
Renouvellez contre eux nos haines immortelles,
Et soyez généreux en de justes querelles.
Mais, contre votre frere, et contre un favori,
Nécessaire à son Roi, plus qu'il n'en est chéri,
Et qui, de tant de bras qu'armoit la Moscovie,
Vient de sauver mon sceptre, et peut-être ma vie ;
C'est un emploi célebre, et digne d'un grand cœur !
Votre caprice, enfin, veut régler ma faveur.
Je sais mal appliquer mon amour et ma haine ;
Et c'est de vos leçons, qu'il faut que je l'apprenne.
J'aurois mal profité de l'usage et du tems.

LE PRINCE.

Souffrez...

LE ROI.

Encore un mot, et puis je vous entends.
S'il faut qu'à cent rapports, ma créance réponde,
Rarement le soleil rend la lumiere au monde,
Que le premier rayon qu'il répand ici-bas,
N'y découvre quelqu'un de vos assassinats ;
Ou du moins, on vous tient en si mauvaise estime,
Qu'innocent, ou coupable, on vous charge du crime ;
Et que, vous offensant d'un soupçon éternel,
Aux bras du sommeil même, on vous fait criminel.
Sous ce fatal soupçon, qui défend qu'on me craigne,
On se venge, on s'égorge, et l'impunité regne ;

Et ce juste mépris de mon autorité,
Est la punition de cette impunité.
Votre valeur, enfin, naguere si vantée,
Dans vos folles amours, languit comme enchantée;
Et, par cette langueur, dedans tous les esprits,
Efface son estime, et s'acquiert des mépris.
Et je vois, toutefois, qu'un heur inconcevable,
Malgré tous ces défauts, vous rend encore aimable;
Et que votre bon astre, en ces mêmes esprits,
Souffre ensemble, pour vous, l'amour et le mépris.
Par le secret pouvoir d'un charme que j'ignore,
Quoiqu'on vous mésestime, on vous chérit encore.
Vicieux, on vous craint; mais vous plaisez heureux,
Et pour vous l'on confond le murmure et les vœux.
Ah! méritez, mon fils, que cet amour vous dure.
Pour conserver les vœux, étouffez le murmure;
Et regnez dans les cœurs par un sort dépendant,
Plus de votre vertu, que de votre ascendant.
Par elle, rendez-vous digne d'un diadême.
Né pour donner des loix, commencez par vous-même;
Et que vos passions, ces rebelles sujets,
De cette noble ardeur, soient les premiers objets.
Par ce genre de regne, il faut mériter l'autre;
Par ce degré, mon fils, mon trône sera vôtre.
Mes Etats, mes sujets, tout fléchira sous vous;
Et, sujet de vous seul, vous régnerez sur tous.
Mais si, toujours vous-même, et toujours serf du vice,
Vous ne prenez des loix que de votre caprice;
Et si, pour encourir votre indignation,
Il ne faut qu'avoir part en mon affection;

Si votre humeur hautaine, enfin, ne considere
Ni les profonds respects dont le Duc vous révere,
Ni l'étroite amitié dont l'Infant vous chérit,
Ni la soumission d'un peuple qui vous rit,
Ni d'un pere et d'un Roi le conseil salutaire ;
Lors, pour être tout Roi, je ne serai plus pere ;
Et, vous abandonnant à la rigueur des loix,
Au mépris de mon sang, je maintiendrai mes droits.

LADISLAS.

Encor que de ma part tout vous choque et vous blesse,
En quelque étonnement que ce discours me laisse,
Je tire au moins ce fruit de mon attention,
D'avoir su vous complaire en cette occasion ;
Et, sur chacun des points qui semblent me confondre,
J'ai de quoi me défendre, et de quoi vous répondre,
Si j'obtiens, à mon tour, et l'oreille et le cœur.

LE ROI.

Parlez ; je gagnerai vaincu plus que vainqueur.
Je garde encor pour vous les sentimens d'un pere.
Convainquez-moi d'erreur ; elle me sera chere.

LADISLAS.

Au retour de la chasse, hier, assisté des miens,
Le carnage du cerf se préparant aux chiens,
Tombés sur le discours des intérêts des Princes,
Nous en vînmes sur l'art de régir les Provinces,
Où chacun, à son gré, forgeant des Potentats,
Chacun, selon son sens, gouvernant vos Etats,
Et presque aucun avis ne se trouvant conforme,
L'un prise votre regne, un autre le réforme :
Il trouve ses censeurs comme ses partisans ;

Mais généralement chacun plaint vos vieux ans.
Moi (sans m'imaginer vous faire aucune injure)
Je coulai mes avis dans ce libre murmure;
Et mon sein à ma voix s'osant trop confier,
Ce discours m'échappa, je ne le puis nier.
Comment, dis-je, mon pere, accablé de tant d'âge,
Et sa force à présent servant mal son courage,
Ne se décharge-t-il, avant qu'y succomber,
D'un pénible fardeau qui le fera tomber?
Devroit-il (me pouvant assurer sa couronne)
Hasarder que l'Etat me l'ôte ou me la donne?
Et, s'il veut conserver la qualité de Roi,
La retiendroit-il pas, s'en dépouillant pour moi?
Comme il fait murmurer de l'âge qui l'accable,
Croit-il de ce fardeau ma jeunesse incapable?
Et n'ai-je pas appris, sous son gouvernement,
Assez de politique et de raisonnement,
Pour savoir à quels soins oblige un diadême;
Ce qu'un Roi doit aux siens, à l'Etat, à soi-même,
A ses confédérés, à la foi des traités;
Dedans quels intérêts ses droits sont limités;
Quelle guerre est nuisible, et quelle est d'importance;
A qui, quand et comment il doit son assistance;
Et pour garder enfin ses Etats d'accidens,
Quel ordre il doit tenir et dehors et dedans?
Ne sais-je pas qu'un Roi qui veut qu'on le révere,
Doit mêler à propos l'affable et le sévere;
Et, selon l'exigence et des tems et des lieux,
Savoir faire parler et son front et ses yeux;
Mettre bien la franchise et la feinte en usage;

Porter tantôt un masque, et tantôt un visage ;
Quelque avis qu'on lui donne, être toujours pareil,
Et se croire souvent plus que tout son conseil.
Mais sur-tout (et de-là dépend l'heur des couronnes)
Savoir bien appliquer les emplois aux personnes,
Et faire, par des choix judicieux et sains,
Tomber le ministere en de fideles mains ;
Elever peu de gens si haut qu'ils puissent nuire ;
Etre lent à former, aussi-bien qu'à détruire
Des bonnes actions garder le souvenir ;
Etre prompt à payer, et tardif à punir ?
N'est-ce pas sur cet art (leur dis-je) et ces maximes,
Que se maintient le cours des regnes légitimes ?
Voilà la vérité, touchant le premier point :
J'apprends qu'on vous l'a dite, et ne m'en défends point.

LE ROI.

Poursuivez.

LADISLAS.

A l'égard de l'ardente colere,
Où vous met le parti du Duc et de mon frere,
Dont l'un est votre cœur, si l'autre est votre bras ;
Dont l'un regne en votre ame, et l'autre en vos Etats :
J'en hais l'un, il est vrai ; cet insolent Ministre,
Qui vous est précieux autant qu'il m'est sinistre ;
Vaillant, j'en suis d'accord ; mais vain, fourbe, flatteur,
Et de votre pouvoir secret usurpateur.
Ce Duc, à qui votre ame à tous autres obscure,
Sans crainte s'abandonne, et produit toute pure ;
Et qui sous votre nom, beaucoup plus Roi que vous,
Met à me desservir ses plaisirs les plus doux ;

Vous fait mes actions pleines de tant de vices,
Et me rend près de vous tant de mauvais offices,
Que vos yeux prévenus ne trouvent plus en moi
Rien qui vous représente, et qui promette un Roi.
Je feindrois d'être aveugle, et d'ignorer l'envie
Dont en toute rencontre il vous noircit ma vie,
S'il ne s'en usurpoit, et m'ôtoit les emplois
Qui, si jeune, m'ont fait l'effroi de tant de Rois,
Et dont, ces derniers jours, il a des Moscovites
Arrêté les progrès, et restreint les limites.
Partant, pour cette grande et fameuse action,
Vous en mîtes le prix à sa discrétion;
Mais, s'il n'est trop puissant pour craindre ma colere,
Qu'il pense mûrement au choix de son salaire;
Et que le grand crédit qu'il possede à la cour,
S'il méconnoît mon rang, respecte mon amour,
Où, tout brillant qu'il est, il lui sera frivole.
Je n'ai point, sans sujets, lâché cette parole:
Quelques bruits m'ont appris jusqu'où vont ses desseins,
Et c'est un des sujets, Seigneur, dont je me plains.

LE ROI.

Achevez.

LE PRINCE.

Pour mon frere, après son insolence,
Je ne puis m'emporter à trop de violence;
Et de tous vos tourmens, la plus affreuse horreur
Ne le sauroit soustraire à ma juste fureur.
Quoi! quand, le cœur outré de sensibles atteintes,
Je fais entendre au Duc le sujet de mes plaintes,
Et de ses procedés justement irrité,

Veux mettre quelque frein à sa témérité ;
Etourdi, furieux, et poussé d'un faux zele,
Mon frere, contre moi, veut prendre sa querelle,
Et, bien plus, sur l'épée ose porter la main !
Ah ! j'atteste du ciel le pouvoir souverain,
Qu'avant que le soleil, sorti du sein de l'onde,
Ote et rende le jour aux deux moitiés du monde,
Il m'ôtera le sang qu'il n'a pas respecté,
Ou me fera raison de cette indignité.
Puisque je suis au peuple en si mauvaise estime,
Il la faut mériter, du moins par un grand crime ;
Et de vos châtimens menacé tant de fois,
Me rendre un digne objet de la rigueur des loix.

LE ROI, *bas.*

Que puis-je plus tenter sur cette ame hautaine ?
Essayons l'artifice, où la rigueur est vaine ;
Puisque plainte, froideur, menace, ni prison,
Ne l'ont pu jusqu'ici réduire à la raison.

(*Il dit au Prince.*)

Ma créance, mon fils, sans doute un peu légere,
N'est pas sans quelque erreur, et cette erreur m'est chere.
Etouffons nos discords dans nos embrassemens.

(*Il l'embrasse.*)

Je ne puis de mon sang forcer les mouvemens !
Je lui veux bien céder ; et, malgré ma colere,
Me confesser vaincu, parce que je suis pere.
Prince, il est tems qu'enfin, sur un trône commun,
Nous ne fassions qu'un regne, et ne soyions plus qu'un.
Si proche du cercueil où je me vois descendre,
Je me veux voir en vous renaître de ma cendre,

Et

Et par vous, à couvert des outrages du tems,
Commencer à mon âge un regne de cent ans.

LE PRINCE.

De votre seul repos dépend toute ma joie;
Et si votre faveur jusques-là se déploie,
Je ne l'accepterai que comme un noble emploi,
Qui parmi vos sujets fera compter un Roi.

SCENE II.

ALEXANDRE, LE ROI, LE PRINCE.

ALEXANDRE.

SEIGNEUR...

LE ROI.

Que voulez-vous? sortez.

ALEXANDRE.

Je me retire;
Mais si vous...

LE ROI.

Qu'est-ce encore? que me vouliez-vous dire?
A quel étrange office, amour, me réduis-tu,
De faire accueil au vice, et chasser la vertu!

ALEXANDRE.

Que si vous ne daignez m'admettre en ma défense,
Vous donnerez le tort à qui reçoit l'offense.
Le Prince est mon aîné; je respecte son rang.
Mais nous ne différons ni de cœur, ni de sang;
Et pour un démenti, j'ai trop...

LE ROI.

Vous, téméraire !
Vous, la main sur l'épée, et contre votre frere !
Contre mon successeur en mon autorité !
Implorez, insolent, implorez sa bonté ;
Et par un repentir, digne de votre grace,
Méritez le pardon que je veux qu'il vous fasse.
Allez, demandez-lui. Vous, tendez-lui les bras.

ALEXANDRE.

Considérez, Seigneur.

LE ROI.

Ne me répliquez-pas.

ALEXANDRE, *bas.*

Fléchirons-nous, mon cœur, sous cette humeur hautaine?
Oui, du degré de l'âge il faut porter la peine.
Que j'ai de répugnance à cette lâcheté !
O Ciel !... Pardonnez-donc à ma témérité,
Mon frere. Un pere enjoint que je vous satisfasse ;
J'obéis à son ordre, et vous demande grace.
Mais, par cet ordre, il faut me tendre aussi les bras.

LE ROI, *bas.*

Dieux ! le cruel encor ne le regarde pas !

LE PRINCE.

Sans eux, suffit-il pas que le Roi vous pardonne ?

LE ROI.

Prince, encore une fois, donnez-les ; je l'ordonne.
Laissez à mon respect vaincre votre courroux.

LE PRINCE, *embrassant son frere.*

A quelle lâcheté, Seigneur, m'obligez-vous !

Allez, et n'imputez cet excès d'indulgence,
Qu'au pouvoir absolu qui retient ma vengeance.

ALEXANDRE, *bas.*

O nature! ô respect! que vous m'êtes cruels!

LE ROI.

Changez ces différens en des vœux mutuels;
Et, quand je suis en paix avec toute la terre,
Dans ma maison, mes fils, ne mettez point la guerre.
(*L'Infant sort.*)
Faites venir le Duc, Infant.

SCENE III.

LE ROI, LE PRINCE. (*Il veut sortir.*)

LE ROI.

PRINCE, arrêtez.

LE PRINCE.

Vous voulez m'ordonner encor des lâchetés,
Et pour ce traître encor solliciter ma grace;
Mais pour des ennemis ce cœur n'a plus de place.
Votre sang, qui l'anime, y répugne à vos loix.
Aimez cet insolent, conservez votre choix;
Et du bandeau royal qui vous couvre la tête,
Payez, si vous voulez, sa derniere conquête;
Mais souffrez-m'en, Seigneur, un mépris généreux:
Laissez ma haine libre aussi-bien que vos vœux;

Souffrez ma dureté, gardant votre tendresse ;
Et ne m'ordonnez point un acte de foiblesse.

LE ROI.

Mon fils, si près du trône où vous allez monter,
Prêt d'y remplir ma place et m'y représenter ;
Aussi-bien Souverain sur vous que sur les autres,
Prenez mes sentimens, et dépouillez les vôtres ;
Donnez à mes souhaits (de vous-même vainqueur
Cette noble foiblesse, et digne d'un grand cœur,
Qui vous fera priser de toute la province ;
Et Monarque, oubliez les différens du Prince.

LE PRINCE.

Je préfere ma haine à cette qualité.
Dispensez-moi, Seigneur, de cette indignité.

SCENE IV.

LE DUC DE CURLANDE, LE ROI, ALEXANDRE, LE PRINCE, OCTAVE.

LE ROI.

Etouffez cette haine, ou je prends sa querelle.
Duc, saluez le Prince.

LE PRINCE, *l'embrassant avec peine.*

O contrainte cruelle !

LE ROI.

Et d'une étroite ardeur, unis à l'avenir,
De vos discords passés perdez le souvenir.

LE DUC.

Pour lui prouver à quoi mon zele me convie,
Je voudrois perdre encore et le sang et la vie.

LE ROI.

Assez d'occasions, de sang et de combats,
Ont signalé pour nous et ce cœur et ce bras,
Et vous ont trop acquis, par cet illustre zele,
Tout ce qui d'un mortel rend la gloire immortelle.
Mais vos derniers progrès (qui certes m'ont surpris)
Passent toute créance, et demandent leur prix.
Avec si peu de gens, avoir fait nos frontieres
D'un si puissant parti les sanglans cimetieres,
Et dans si peu de jours, par d'incroyables faits,
Réduit le Moscovite à demander la paix;
Ce sont des actions dont la reconnoissance
Du plus riche Monarque excede la puissance.
N'exceptez rien aussi de ce que je vous dois;
Demandez: j'en ai mis le prix à votre choix.
Envers votre valeur acquittez ma parole.

LE DUC.

Je vous dois tout, grand Roi.

LE ROI.

Ce respect est frivole.
La parole des Rois est un gage important,
Qu'ils doivent (le pouvant) retirer à l'instant.
Il est d'un prix trop cher pour en laisser la garde:
Par le dépôt, la perte, ou l'oubli s'en hasarde.

LE DUC.

Puisque votre bonté me force à recevoir
Le loyer d'un tribut, et le prix d'un devoir;

Un servage, Seigneur, plus doux que votre empire,
Des flammes et des fers sont le prix où j'aspire.
Si d'un cœur consommé d'un amour violent,
La bouche ose exprimer...

LE PRINCE.

Arrêtez, insolent.
Au vol de vos desirs imposez des limites,
Et proportionnez vos vœux à vos mérites;
Autrement, au mépris et du trône et du jour,
Dans votre infame sang j'éteindrai votre amour.
Où mon respect s'oppose, apprenez, téméraire,
A servir sans espoir, et souffrir et vous taire;
Ou...

LE DUC, *sortant.*

Je me tais, Seigneur; et puisque mon espoir
Blesse votre respect, il blesse mon devoir.
(*Il s'en va avec l'Infant.*)

SCENE V.

LE ROI, LE PRINCE, OCTAVE.

LE ROI.

PRINCE, vous emportant à ce caprice extrême,
Vous ménagez fort mal l'espoir d'un Diadême,
Et votre tête encor, qui le prétend porter...

LE PRINCE.

Vous êtes Roi, Seigneur: vous pouvez me l'ôter.

Mais j'ai lieu de me plaindre ; et ma juste colere
Ne peut prendre des loix ni d'un Roi, ni d'un pere.

LE ROI.

Je dois bien moins en prendre, et d'un fol et d'un fils.
Pensez à votre tête, et prenez-en avis.
(*Il s'en va en colere.*)

SCENE VI.

LE PRINCE, OCTAVE.

OCTAVE.

O Dieux ! ne sauriez-vous cacher mieux votre haine ?

LE PRINCE.

Veux-tu, que la cachant, mon attente soit vaine ?
Qu'il vole à mon espoir, ce trésor amoureux,
Et qu'il fasse son prix de l'objet de mes vœux ?
Quoi ! Cassandre sera le prix d'une victoire,
Qu'usurpant mes emplois, il dérobe à ma gloire ;
Et l'Etat qu'il gouverne à ma confusion,
L'épargne qu'il manie avec profusion ;
Les siens qu'il agrandit, les charges qu'il dispense,
Ne lui tiennent pas lieu d'assez de récompense,
S'il ne me prive encor du fruit de mon amour,
Et, si m'ôtant Cassandre, il ne m'ôte le jour !
N'est-ce pas de tes soins et de ta diligence,
Que je tiens le secret de leur intelligence ?

OCTAVE.

Oui, Seigneur. Mais l'hymen qu'on lui va proposer,
Au succès de vos vœux, la pourra disposer.
L'Infante l'a mandée, et, par son entremise,
J'espere à vos souhaits, la voir bientôt soumise.
Cependant, feignez mieux; et d'un pere irrité,
Et d'un Roi méprisé, craignez l'autorité.
Reposez sur nos soins l'ardeur qui vous transporte.

LE PRINCE.

C'est mon Roi, c'est mon pere; il est vrai, je m'emporte;
Mais je trouve en deux yeux, deux rois plus absolus,
Et n'étant plus à moi, ne me possede plus.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

THEODORE, *Infante*, CASSANDRE.

THEODORE.

Enfin, si son respect ni le mien ne vous touche,
Cassandre, tout l'état vous parle par ma bouche.
Le refus de l'hymen qui vous soumet sa foi,
Lui refuse une Reine, et veut ôter un Roi.
L'objet de vos mépris attend une couronne,
Que déja d'une voix tout le peuple lui donne;
Et de plus, ne l'attend qu'afin de vous l'offrir,
Et votre cruauté ne le sauroit souffrir.

CASSANDRE.

Non, je ne puis souffrir, en quelque rang qu'il monte,
L'ennemi de ma gloire, et l'amant de ma honte;
Et ne puis, pour époux, vouloir d'un suborneur,
Qui voit qu'il a, sans fruit, poursuivi mon honneur;
Qui, tant que sa poursuite a cru m'avoir infame,
Ne m'a point souhaitée en qualité de femme;
Et qui, n'ayant pour but que ses sales plaisirs,
En mon seul déshonneur bornoit tous ses desirs.
En quelque objet qu'il soit à toute la province,

Je ne regarde en lui, ni Monarque, ni Prince,
Et ne vois sous l'éclat dont il est revêtu,
Que des traîtres appâts qu'il tend à ma vertu ;
Après ses sentimens, à mon honneur sinistres,
L'essai de ses présens, l'effort de ses Ministres,
Ses plaintes, ses écrits, et la corruption
De ceux qu'il crut pouvoir servir sa passion ;
Ces moyens vicieux, aidant mal sa poursuite,
Aux vertueux enfin, son amour est réduite ;
Et pour venir à bout de mon honnêteté,
Il met tout en usage, et crime et piété :
Mais en vain il consent que l'amour nous unisse.
C'est appeller l'honneur au secours de son vice.
Puis, s'étant satisfait, on sait qu'un Souverain,
D'un hymen qui déplaît, a le remede en main :
Pour en rompre les nœuds, et colorer ses crimes,
L'état ne manque pas de plausibles maximes,
Son infidélité suivroit de près sa foi ;
Seul il se considere, il s'aime, et non pas moi.

THEODORE.

Ses vœux, un peu bouillans, vous font beaucoup d'ombrage.

CASSANDRE.

Il vaut mieux faillir moins, et craindre davantage.

THEODORE.

La fortune vous rit, et ne rit pas toujours.

CASSANDRE.

Je crains son inconstance, et ses courtes amours.
Et puis, qu'est un palais, qu'une prison pompeuse,
Qu'à notre ambition bâtit cette trompeuse,

Où l'ame dans les fers gémit à tout propos,
Et ne rencontre pas le solide repos?

THEODORE.

Je ne vous puis qu'offrir après un diadême.

CASSANDRE.

Vous me donnerez plus, me laissant à moi-même.

THEODORE.

Seriez-vous moins à vous, ayant moins de rigueur?

CASSANDRE.

N'appelleriez-vous rien la perte de mon cœur?

THEODORE.

Vous feriez un échange, et non pas une perte.

CASSANDRE.

Et j'aurois cette injure impunément soufferte!
Et, ce que vous nommez des vœux un peu bouillans,
Ces desseins criminels, ces efforts insolens,
Ces libres entretiens, ces messages infames,
L'espérance du rapt, dont il flattoit ses flammes,
Et tant d'offres enfin, dont il crut me toucher,
Au sang de Cunisberg se pourroient reprocher!

THEODORE.

Ils ont votre vertu vainement combattue.

CASSANDRE.

On en pourroit douter, si je m'en étois tue;
Et si, sous cet hymen, me laissant asservir,
Je lui donnois un bien qu'il m'a voulu ravir.
Excusez ma douleur: je sais, sage Princesse,
Quelles soumissions je dois à votre Altesse:
Mais au choix que mon cœur doit faire d'un époux,
Si j'en crois mon honneur, je lui dois plus qu'à vous.

SCENE II.

LE PRINCE, THEODORE, CASSANDRE.

LE PRINCE, *entrant à grand pas.*

CEDE, cruel tyran d'une amitié si forte,
Respect qui me retient, à l'ardeur qui m'emporte.
Sachons si mon hymen ou mon cercueil est prêt;
Impatient d'attendre, entendons mon arrêt.
Parlez, belle ennemie. Il est tems de résoudre,
Si vous devez lancer ou retenir la foudre.
Il s'agit de me perdre, ou de me secourir;
Qu'en avez-vous conclu, faut-il vivre ou mourir?
Quel des deux voulez-vous, ou mon cœur, ou ma cendre?
Quelle des deux aurai-je, ou la mort, ou Cassandre?
L'hymen à vos beaux jours joindra-t-il mon destin,
Ou si votre refus sera mon assassin?

CASSANDRE.

Me parlez-vous d'hymen? Voudriez-vous pour femme,
L'indigne et vil objet d'une impudique flamme?
Quoi, dieux! Moi, la moitié d'un Roi, d'un Potentat!
Ah! Prince, quel présent feriez-vous à l'Etat,
De lui donner pour Reine une femme suspecte?
Et quelle qualité voulez-vous qu'il respecte,
En un objet infâme, et si peu respecté,
Que vos sales desirs ont tant sollicité?

LE PRINCE.

Il y respectera la vertu la plus digne,

Dont

Dont l'épreuve ait jamais fait une femme insigne,
Et le plus adorable, et plus divin objet,
Qui, de son Souverain, fit jamais son sujet.
Je sais trop (et jamais ce cœur ne vous approche
Que, confus de ce crime, il ne se le reproche).
A quel point d'insolence et d'indiscrétion,
Ma jeunesse d'abord porta ma passion!
Il est vrai, qu'ébloui de ces yeux adorables,
Qui font tant de captifs et tant de misérables,
Forcé par leurs attraits si dignes de mes vœux,
Je les contemplai seuls, et ne recherchai qu'eux.
Mon respect s'oublia dedans cette poursuite;
Mais un amour enfant, peut manquer de conduite:
Il portoit son excuse en son aveuglement;
Et c'est trop le punir, que du bannissement.
Sitôt que le respect m'a dessillé la vue,
Et, qu'outre les attraits dont vous êtes pourvue,
Votre soin, votre rang, vos illustres ayeux,
Et vos rares vertus m'ont arrêté les yeux,
De mes vœux aussitôt, réprimant l'insolence,
J'ai réduit sous vos loix toute leur violence;
Et, restreinte à l'espoir de notre hymen futur,
Ma flamme a consommé ce qu'elle avoit d'impur.
Le flambeau qui me guide, et l'ardeur qui me presse,
Cherche en vous une épouse, et non une maîtresse.
Accordez-la, Madame, au repentir profond,
Qui, détestant mon crime, à vos pieds me confond;
Sous cette qualité, souffrez que je vous aime,
Et privez-moi du jour, plutôt que de vous-même.
Car enfin, si l'on péche, adorant vos appas,

Et si l'on ne vous plaît qu'en ne vous aimant pas,
Cette offense est un mal que je veux toujours faire,
Et je consens plutôt à mourir qu'à vous plaire.

CASSANDRE.

Et mon mérite, Prince, et ma condition,
Sont d'indignes objets de votre passion;
Mais quand j'estimerois vos ardeurs véritables,
Et quand on nous verroit des qualités sortables;
On ne verra jamais l'hymen nous assortir,
Et je perdrai le jour avant qu'y consentir.
D'abord que votre amour fit voir dans sa poursuite,
Et si peu de respect, et si peu de conduite,
Et que le seul objet d'un dessein vicieux,
Sur ma possession vous fit jeter les yeux,
Je ne vous regardai que par l'ardeur infâme,
Qui ne m'appelloit point au rang de votre femme,
Et que par cet effort brutal et suborneur,
Dont votre passion attaquoit mon honneur;
Et ne considerant en vous que votre vice,
Je pris en telle horreur vous et votre service,
Que si je vous offense en ne vous aimant pas,
Et si dans mes vœux seuls vous trouvez des appas,
Cette offense est un mal que je veux toujours faire,
Et je consens plutôt à mourir qu'à vous plaire.

LE PRINCE.

Eh bien! contre un objet qui vous fait tant d'horreur,
Inhumaine, exercez toute votre fureur;
Armez-vous contre moi de glaçons et de flammes,
Inventez des secrets de tourmenter les ames;
Suscitez terre et ciel contre ma passion,

Intéressez l'Etat dans votre aversion ;
Du trône où je prétends, détournez son suffrage,
Et, pour me perdre enfin, mettez tout en usage ;
Avec tous vos efforts et tout votre courroux,
Vous ne m'ôterez pas l'amour que j'ai pous vous ;
Dans vos plus grands mepris, je vous serai fidelle,
Je vous adorerai, furieuse et cruelle ;
Et, pour vous conserver ma flamme et mon amour,
Malgré mon désespoir, conserverai le jour.

THEODORE.

Quoi ! nous n'obtiendrons rien de cette humeur altiere ?

CASSANDRE.

Il m'a dû, m'attaquant, connoître toute entiere,
Et savoir que l'honneur m'étoit sensible au point,
D'en conserver l'injure, et ne pardonner point.

THEODORE.

Mais vous venger ainsi, c'est vous punir vous-même.
Vous perdez, avec lui, l'espoir d'un Diadême.

CASSANDRE.

Pour moi le Diadême auroit de vains appas,
Sur un front que j'ai craint, et que je n'aime pas.

THEODORE.

Régner ne peut déplaire aux ames généreuses.

CASSANDRE.

Les trônes bien souvent portent des malheureuses,
Qui, sous le joug brillant de leur autorité,
Ont beaucoup de sujets, et peu de liberté.

THEODORE.

Redoutez-vous un joug qui vous fait Souveraine ?

CASSANDRE.

Je ne veux point dépendre, et veux être ma Reine :
Ou ma franchise, enfin, si jamais je la perds,
Veut choisir son vainqueur, et connoître ses fers.

THEODORE.

Servir, un sceptre en main, vaut bien votre franchise.

CASSANDRE.

Savez-vous si déja je ne l'ai point soumise ?

LE PRINCE.

Oui, je le sais, cruelle, et connois mon Rival ;
Mais j'ai cru que son sort m'étoit trop inégal,
Pour me persuader qu'on dût mettre en balance
Le choix de mon amour, ou de son insolence.

CASSANDRE.

Votre rang n'entre pas dedans ses qualités ;
Mais son sang ne doit rien au sang dont vous sortez ;
Ni lui, n'a pas grand lieu de vous porter envie.

LE PRINCE.

Insolente ! ce mot lui coûtera la vie ;
Et ce fer, en son sang, si noble et si vanté,
Me va faire raison de votre vanité.
Violons, violons des loix trop respectées.
O sagesse ! ô raison, que j'ai tant consultées,
Ne nous obstinons point à des vœux superflus ;
Laissons mourir l'amour où l'espoir ne vit plus.
Allez, indigne objet de mon inquiétude,
J'ai trop long-tems souffert de votre ingratitude ;
Je vous devois connoître, et ne m'engager pas
Aux trompeuses douceurs de vos cruels appas ;
Où m'étant engagé, n'implorer point votre aide,

Et sans vous demander, vous ravir mon remede ;
Mais contre son pouvoir mon cœur a combattu.
Je ne me repens pas d'un acte de vertu.
De vos superbes loix ma raison dégagée,
A guéri mon amour, et croit l'avoir songée.
De l'indigne brasier qui consumoit mon cœur,
Il ne me reste plus que la seule rougeur,
Que la honte et l'horreur de vous avoir aimée,
Laisseront à jamais sur ce front imprimée.
Oui, je rougis, ingrate ; et mon propre courroux,
Ne me peut pardonner ce que j'ai fait pour vous.
Je veux que la mémoire efface de ma vie,
Le souvenir du tems que je vous ai servie.
J'étois mort pour ma gloire, et je n'ai pas vécu,
Tant que ce lâche cœur s'est dit votre vaincu.
Ce n'est que d'aujourd'hui qu'il vit et qu'il respire,
D'aujourd'hui qu'il renonce au joug de votre empire,
Et qu'avec ma raison, mes yeux et lui d'accord,
Détestent votre vue à l'égal de la mort.

CASSANDRE.

Pour vous en guérir, Prince, et ne leur plus déplaire,
Je m'impose moi-même un exil volontaire ;
Et je mettrai grand soin, sachant ces vérités,
A ne vous plus montrer ce que vous détestez.
Adieu.

(*Elle s'en va.*)

SCENE III.

LE PRINCE, THEODORE.

LE PRINCE *interdit, la regardant sortir.*

QUE faites-vous, ô mes lâches pensées ?
Suivez-vous cette ingrate ? êtes-vous insensées ?
Mais plutôt, qu'as-tu fait, mon aveugle courroux ?
Adorable inhumaine, hélas ! où fuyez-vous ?
Ma sœur, au nom d'amour, et par pitié des larmes
Que ce cœur enchanté donne encore à ses charmes,
Si vous voulez d'un frere empêcher le trépas,
Suivez cette insensible, et retenez ses pas.

THEODORE.

La retenir, mon frere, après l'avoir bannie !

LE PRINCE.

Ah ! contre ma raison servez sa tyrannie.
Je veux désavouer ce cœur séditieux,
La servir, l'adorer, et mourir à ses yeux.
Privé de son amour, je chérirai sa haine ;
J'aimerai ses mépris, je bénirai ma peine.
Se plaindre des ennuis que causent ses appas,
C'est se plaindre d'un mal qu'on ne mérite pas.
Que je la voie au moins, si je ne la possede.
Mon mal chérit sa cause, et croît par son remede.
Quand mon cœur à ma voix a feint de consentir,
Il en étoit charmé ; je l'en veux démentir.

Je mourois, je brûlois, je l'adorois dans l'ame ;
Et le ciel a pour moi fait un sort tout de flamme.
(*Elle va.*)
Allez... Mais, que fais-tu, stupide et lâche amant ?
Quel caprice t'aveugle ? as-tu du sentiment ?
Rentre, Prince sans cœur, un moment en toi-même.
Me laissez-vous, ma sœur, en ce désordre extrême ?

THEODORE.

J'allois la retenir.

LE PRINCE.

Eh ! ne voyez-vous pas
Quel arrogant mépris précipite ses pas ?
Avec combien d'orgueil elle s'est retirée ?
Quelle implacable haine elle m'a déclarée ?
Et que m'exposer plus aux foudres de ses yeux,
C'est, dans sa frénésie, armer un furieux ?
De mon esprit, plutôt, chassez cette cruelle ;
Condamnez les pensers qui me parleront d'elle ;
Peignez-moi ma conquête indigne de mon rang,
Et soutenez en moi l'honneur de votre sang.

THEODORE.

Je ne vous puis céler que le trait qui vous blesse,
Dedans un sang royal trouve trop de foiblesse.
Je vois de quels efforts vos sens sont combattus,
Mais les difficultés sont le champ des vertus.
Avec un peu de peine on achete la gloire.
Qui veut vaincre, est déja bien près de la victoire.
Se faisant violence, on s'est bientôt dompté ;
Et rien n'est tant à nous, que notre volonté.

LE PRINCE.

Hélas ! il est aisé de juger de ma peine,
Par l'effort qui d'un tems m'emporte et me ramene,
Et par ses mouvemens, si prompts et si puissans,
Tantôt sur ma raison, et tantôt sur mes sens.
Mais, quelque trouble enfin qu'ils vous fassent paroître,
Je vous croirai, ma sœur, et je serai mon maître;
Je lui laisserai libre et l'espoir et la foi,
Que son sang lui défend d'élever jusqu'à moi.
Lui souffrant le mépris du rang qu'elle rejette,
Je la perds pour maîtresse, et l'acquiers pour sujette.
Sur qui régnoit sur moi, j'ai des droits absolus,
Et la punis assez par son propre refus.
Ne renaissez donc plus, mes flammes étouffées,
Et du Duc de Curlande augmentez les trophées.
Sa victoire m'honore, et m'ôte seulement
Un caprice obstiné d'aimer trop bassement.

THEODORE.

Quoi ! mon frere, le Duc auroit dessein pour elle ?

LE PRINCE.

Ce mystere, ma sœur, n'est plus une nouvelle,
Et mille observateurs que j'ai commis exprès,
Ont si bien vu leurs feux, qu'ils ne sont plus secrets.

THEODORE.

Ah !

LE PRINCE.

C'est de cet amour que procéde ma haine,
Et non de sa faveur (quoique si souveraine,
Que j'ai sujet de dire avec confusion,
Que presque auprès de lui, le Roi n'a plus de nom.)

Mais, puisque j'ai dessein d'oublier cette ingrate,
Il faut, en le servant, que mon mépris éclate ;
Et pour, avec éclat, en retirer ma foi,
Je vais de leur hymen solliciter le Roi.
Je mettrai de ma main, mon Rival en ma place ;
Et je verrai leur flamme avec autant de glace,
Qu'en ma plus violente et plus sensible ardeur,
Cet insensible objet eut pour moi de froideur.
(*Il s'en va.*)

SCENE IV.

THEODORE, *seule.*

O RAISON égarée ! ô raison suspendue !
Jamais trouble pareil t'avoit-il confondue ?
Sottes présomptions, grandeurs qui nous flattez,
Est-il rien de menteur comme vos vanités ?
Le Duc aime Cassandre, et j'étois assez vaine,
Pour réputer mes yeux, les auteurs de sa peine ;
Et bien plus, pour m'en plaindre et les en accuser,
Estimant sa conquête un heur à mépriser !
Le Duc aime Cassandre ! Eh ! quoi ! tant d'apparences,
Tant de sujétions, d'honneurs, de déférences,
D'ardeurs, d'attachemens, de craintes, de tributs,
N'offroient-ils à mes loix qu'un cœur qu'il n'avoit plus?
Ces soupirs, dont cent fois la douce violence,
Sortant désavouée, a trahi son silence,
Ces regards, par les miens tant de fois rencontrés,

Les devoirs, les respects, les soins qu'il m'a montrés,
Provenoient-ils d'un cœur qu'un autre objet engage ?
Sais-je si mal d'amour expliquer le langage ?
Fais-je d'un simple hommage une inclination ?
Et formé-je un fantôme à ma présomption ?
Mais insensiblement, renonçant à moi-même,
J'avouerai ma défaite, et je croirai que j'aime.
Quand j'en serois capable, aimerois-je où je veux ?
Aux raisons de l'Etat, ne dois-je pas mes vœux ?
Et ne sommes-nous pas d'innocentes victimes,
Que le gouvernement immole à ses maximes ?
Mes vœux en un vassal honteusement bornés,
Laisseroient-ils pour lui des rivaux couronnés ?
Mais, ne me flatte point, orgueilleuse naissance :
L'amour sait bien sans sceptre, établir sa puissance ;
Et, soumettant nos cœurs par de secrets appas,
Fait les égalités, et ne les cherche pas.
Si le Duc n'a le front chargé d'une couronne,
C'est lui qui les protége, et c'est lui qui les donne.
Par quelles actions se peut-on signaler,
Que....

SCENE V.

LEONOR, *suivante*, THEODORE.

LEONOR.

MADAME, le Duc demande à vous parler.

THEODORE.

Qu'il entre.... Mais après ce que je viens d'apprendre,
Souffrir un libre accès à l'amant de Cassandre,
Agréer ses devoirs, et le revoir encor !
Lâche, le dois-je faire ?.... Attendez, Léonor.
Une douleur légere, à l'instant survenue,
Ne me peut aujourd'hui souffrir l'heur de sa vue.
Faites-lui mon excuse.... O ciel ! de quel poison
Sens-je inopinément attaquer ma raison ?
Je voudrois à l'amour paroître inaccessible ;
Et d'un indifférent, la perte m'est sensible !
Je ne puis être sienne ; et, sans dessein pour lui,
Je ne puis consentir ses desseins pour autrui !

SCENE VI.

ALEXANDRE, THEODORE, LEONOR.

ALEXANDRE.

COMMENT ! du Duc, ma sœur, refuser la visite !
D'où vous vient ce chagrin, et quel mal vous l'excite?

THEODORE.

Un léger mal de cœur qui ne durera pas.

ALEXANDRE.

Un avis de ma part portoit ici ses pas.

THEODORE.

Quel ?

ALEXANDRE.

Croyant que Cassandre étoit de la partie....

THEODORE.

A peine deux momens ont suivi sa sortie.

ALEXANDRE.

Et, sachant à quel point ses charmes lui sont doux,
Je l'avois averti de se rendre chez vous,
Pour vous solliciter, vers l'objet qu'il adore,
D'un secours, que je sais que Ladislas implore.
Vous connoissez le Prince, et vous pouvez juger,
Si, sous d'honnêtes loix, amour le peut ranger.
Ses mauvais procédés ont trop dit ses pensées.
On peut voir l'avenir dans les choses passées ;
Et juger aisément, qu'il tend à son honneur,
Sous ces appas d'hymen, un appas suborneur.
Mais, parlant pour le Duc, si je vous sollicite

De

De la protection d'une ardeur illicite,
N'en accusez que moi ; demandez-moi raison,
Ou de son insolence, ou de sa trahison.
C'est moi, ma chere sœur, qui réponds à Cassandre
D'un brasier dont jamais on ne verra la cendre,
Et du plus pur amour, de qui jamais mortel,
Dans le temple d'hymen, ait encensé l'autel.
Servez, contre un impur, une ardeur si parfaite.

THEODORE, *se retirant, appuyée sur Léonor.*

Mon mal s'accroît, mon frere : agréez ma retraite.

(*Elles s'en vont.*)

ALEXANDRE, *seul.*

O sensible contrainte ! ô rigoureux ennui !
D'être obligé d'aimer dessous le nom d'autrui.
Outre que je pratique une ame prévenue,
Quels fruits peut tirer d'elle une flamme inconnue ?
Et que puis-je espérer, sous ce respect fatal,
Qui cache le malade, en découvrant le mal ?
Mais, quoi que sur mes vœux, mon frere ose entreprendre,
J'ai tort de craindre rien sur la foi de Cassandre,
Et certain du secours et d'un cœur et d'un bras,
Qui, pour la conserver, ne l'épargneroient pas.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE DUC, *seul.*

Que m'avez-vous produit, indiscrettes pensées,
Téméraires desirs, passions insensées?
Efforts d'un cœur mortel pour d'immortels appas,
Qu'on a, d'un vol si haut, précipité si bas;
Espoirs, qui jusqu'au ciel souleviez de la terre;
Deviez-vous pas savoir que jamais le tonnerre,
Qui dessus votre orgueil enfin vient d'éclater,
Ne pardonne aux desseins que vous osiez tenter?
Quelque profond respect qu'ait eu votre poursuite,
Vous voyez qu'un refus vous ordonne la fuite.
Evitez les combats que vous vous préparez;
Jugez-en le péril, et vous en retirez.
Qu'ai-je droit d'espérer, si l'ardeur qui me presse,
Irrite également le Prince et la Princesse;
Si, voulant hasarder ou ma bouche ou mes yeux,
Je fais l'une malade, et l'autre furieux?
Apprenons l'art, mon cœur, d'aimer sans espérance,
Et souffrir des mépris avecque revérence.
Résolvons-nous sans honte aux belles lâchetés
Que ne rebutent pas des devoirs rebutés.

Portons sans intérêt un joug si légitime.
N'en osant être amant, soyons-en la victime.
Exposons un esclave à toutes les rigueurs
Que peuvent exercer de superbes vainqueurs.

SCENE II.

ALEXANDRE, LE DUC.

ALEXANDRE.

DUc, un trop long respect me tait votre pensée.
Notre amitié s'en plaint et s'en trouve offensée.
Elle vous est suspecte, ou vous la violez;
Et vous me dérobez ce que vous me célez.
Qui donne toute une ame, en veut aussi d'entieres;
Et quand vos intérêts m'ont fourni des matieres,
Pour les bien embrasser, ce cœur vraiment ami,
Ne s'est point contenté de s'ouvrir à demi;
Et j'ai, d'une chaleur généreuse et sincere,
Fait pour vous tout l'effort que l'amitié peut faire.
Cependant vous semblez, encor mal assuré,
Mettre en doute un serment si saintement juré.
Je lis sur votre front des passions secrettes,
Des sentimens cachés, des atteintes muettes;
Et d'un œil qui vous plaint, et toutefois jaloux,
Vois que vous réservez un secret tout à vous.

LE DUC.

Quand j'ai cru mes ennuis capables de remede,
Je vous en ai fait part, j'ai réclamé votre aide,

Et j'en ai vu l'effet si bouillant et si prompt,
Que le seul souvenir m'en charme, et me confond.
Mais quand je crois mon mal de secours incapable ;
Sans vous le partager, il suffit qu'il m'accable,
Et c'est assez et trop qu'il fasse un malheureux,
Sans passer jusqu'à vous, et sans en faire deux.

ALEXANDRE.

L'ami qui souffre seul fait une injure à l'autre.
Ma part de votre ennui diminuera la vôtre.
Parlez, Duc, et sans peine ouvrez-moi vos secrets.
Hors de votre parti je n'ai plus d'intérêts.
J'ai su que votre grande et derniere journée,
Par la main de l'Amour veut être couronnée.
Et que, voulant au Roi, qui vous en doit le prix,
Déclarer la beauté qui charme vos esprits,
D'un frere impétueux, l'ordinaire insolence,
Vous a fermé la bouche et contraint au silence.
Souffrez, sans expliquer l'intérêt qu'il y prend,
Que j'en aille pour vous vuider le différent ;
Et ne m'en faites point craindre les conséquences.
Il faut qu'enfin quelqu'un réprime ses licences ;
Et le Roi ne pouvant vous en faire raison,
Je me trouve et le cœur et le bras assez bon.
Mais m'offrant à servir les ardeurs qui vous pressent,
Que j'apprenne du moins à qui vos vœux s'adressent.

LE DUC.

J'ai vu de vos bontés des effets assez grands,
Sans vous faire avec lui de nouveaux différens.
Sans irriter sa haine, elle est assez aigrie.
Il est Prince, Seigneur ; respectons sa furie.

A ma mauvaise étoile, imputons mon ennui,
Et croyons-en le sort plus coupable que lui.
Laissez à mon amour taire un nom qui l'offense.
J'ai des respects encor plus forts que sa défense,
Et qui, plus qu'aucun autre, ont droit de me lier;
Tout précieux qu'il m'est, m'ordonnent d'oublier.
Laissez-moi retirer d'un champ, d'où ma retraite
Peut seule à l'ennemi dérober ma défaite.

ALEXANDRE.

Ce silence obstiné m'apprend votre secret;
Mais il tombe en un sein généreux et discret.
Ne me le célez plus: Duc, vous aimez Cassandre.
C'est le plus digne objet où vous puissiez prétendre,
Et celui dont le Prince, adorant son pouvoir,
A le plus d'intérêt d'éloigner votre espoir.
Traitant l'amour pour moi, votre propre franchise
A donné dans ses rets, et s'y trouve surprise;
Et mes desseins pour elle, aux vôtres préférés,
Sont ces puissans respects à qui vous déférez.
Mais vous craignez à tort qu'un ami vous accuse
D'un crime, dont Cassandre est la cause et l'excuse.
Quelque auguste ascendant qu'ayent sur moi ses appas...

LE DUC.

Ne vous étonnez point si je ne réponds pas.
Ce discours me surprend; et cette indigne plainte
Me livre une si rude et si sensible atteinte,
Qu'égaré, je me cherche, et demeure en suspens,
Si c'est vous qui parlez, ou moi qui vous entends.
Moi, vous trahir, Seigneur! moi, sur cette Cassandre,
Près de qui je vous sers, pour moi-même entreprendre

Sur un amour si stable et si bien affermi !
Vous me croyez bien lâche, ou bien peu votre ami.

ALEXANDRE.

Croiriez-vous, l'adorant, m'altérer votre estime ?

LE DUC.

Me pourriez-vous aimer, coupable de ce crime ?

ALEXANDRE.

Confident, ou Rival, je ne vous puis haïr.

LE DUC.

Sincere et généreux, je ne vous puis trahir.

ALEXANDRE.

L'amour surprend les cœurs, et s'en rend bientôt maître.

LE DUC.

La surprise ne peut justifier un traître ;
Et tout homme de cœur, pouvant perdre le jour,
A le remede en main des surprises d'amour.

ALEXANDRE.

Pardonnez un soupçon, non pas une créance,
Qui naissoit du défaut de votre confiance.

LE DUC.

Je veux bien l'oublier, mais à condition
Que ce même défaut soit sa punition ;
Et qu'il me soit permis une fois de me taire,
Sans que votre amitié s'en plaigne, ou s'en altere.
Au reste (et cet avis) s'ils vous étoient suspects,
Vous peut justifier mes soins et mes respects :
Cassandre par le Prince est si persécutée,
Et d'agens si puissans pour lui sollicitée,
Que si vous lui voulez sauver sa liberté,
Il n'est plus tems d'aimer sous un nom emprunté.

Assez et trop long-tems, sous ma feinte poursuite,
J'ai de votre dessein ménagé la conduite ;
Et vos vœux, sous couleur de servir mon amour,
Ont assez ébloui tous les yeux de la Cour.
De l'artifice enfin il faut bannir l'usage ;
Il faut lever le masque et montrer le visage.
Vous devez de Cassandre établir le repos,
Qu'un rival persécute, et trouble à tout propos.
Son amour en sa foi vous a donné des gages.
Il est tems que l'hymen regle vos avantages,
Et, faisant l'un heureux, en laisse un mécontent.
L'avis vient de sa part ; il vous est important.
Je vous tais cent raisons qu'elle m'a fait entendre,
Arrivant chez l'Infante, où je viens de la rendre,
Qui, hautement du Prince embrassant le parti,
La mande (s'il est vrai ce qu'elle a pressenti)
Pour, d'un nouvel effort en faveur de sa peine,
Mettre encore une fois son esprit à la gêne.
Gardez-vous de l'humeur d'un sexe ambitieux :
L'espérance d'un sceptre est brillante à ses yeux ;
Et de ce soin, enfin, un hymen vous libere.

ALEXANDRE.

Mais, me libere-t-il du pouvoir de mon pere ?
Qui peut...

LE DUC.

Si votre amour défere à son pouvoir,
Et si vous vous réglez par la loi du devoir,
Ne précipitez rien, qu'il ne vous soit funeste.
Mais vous souffrez bien peu d'un transport si modeste

Et l'ardent procédé d'un frere impétueux,
Marque bien plus d'amour, qu'un si respectueux.

ALEXANDRE.

Non, non, je laisse à part les droits de la nature,
Et commets à l'amour toute mon aventure.
Puisqu'il fait mon destin, qu'il regle mon devoir.
Je prends loi de Cassandre : épousons dès ce soir.
Mais, Duc, gardons encor d'éventer nos pratiques ;
Trompons, pour quelques jours, jusqu'à ses domestiques;
Et, hors de ses plus chers, dont le zele est pour nous,
Aveuglons leur créance, et passez pour l'époux.
Puis, l'hymen accompli sous un heureux auspice,
Que le tems parle après et fasse son office;
Il n'excitera plus qu'un impuissant courroux,
Ou d'un pere surpris, ou d'un frere jaloux.

LE DUC.

Quoique visiblement mon crédit se hasarde,
Je veux bien l'exposer pour ce qui vous regarde;
Et plus vôtre que mien, ne puis avec raison,
Avoir donné mon cœur, et refuser mon nom.
Le vôtre...

SCENE III.

CASSANDRE, ALEXANDRE, LE DUC.

CASSANDRE, *en colere, sortant de chez l'Infante.*

Eh bien ! Madame, il faudra se résoudre
A voir sur notre sort, tomber ce coup de foudre.
Un fruit de votre avis, s'il nous jette si bas,
Est que la chûte au moins ne nous surprendra pas.
Ah ! Seigneur, mettez fin à ma triste aventure.
Mettra-t-on tous les jours mon ame à la torture ?
Souffrirai-je long-tems un si cruel tourment ?
Et ne vous puis-je, enfin, aimer impunément ?

ALEXANDRE.

Quel outrage, Madame, émeut votre colere ?

CASSANDRE.

La fureur d'une sœur, pour l'intérêt d'un frere.
Son tyrannique effort veut éblouir mes vœux,
Par le lustre d'un joug éclatant et pompeux.
On prétend m'aveugler avec un diadême,
Et l'on veut, malgré moi, que je regne et que j'aime :
C'est l'ordre qu'on m'impose, où le Prince irrité,
Abandonnant sa haine à son autorité,
Doit laisser aux neveux le plus tragique exemple,
Et d'un mépris vengé la marque la plus ample,
Dont le sort ait jamais son pouvoir signalé,
Et dont jusques ici les siécles ayent parlé.

Voilà les complimens que l'amour leur suscite,
Et les tendres motifs dont on me sollicite.

ALEXANDRE.

Rendez, rendez le calme à ses charmans appas.
Laissez gronder le foudre; il ne tombera pas:
Ou l'artisan des maux que le sort vous destine,
Tombera le premier dessous votre ruine.
Fondez votre repos en me faisant heureux;
Coupons, dès cette nuit, tout accès à ses vœux;
Et soyez sans frayeur, quoi qu'il ose entreprendre,
Quand vous m'aurez commis une femme à défendre,
Et quand ouvertement, en qualité d'époux,
Mon devoir m'enjoindra de répondre de vous.

LE DUC.

Prévenez, dès ce soir, l'ardeur qui le transporte.
Aux desseins importans la diligence importe.
L'ordre seule de l'affaire est à considérer;
Mais tirons-nous d'ici, pour en délibérer.

CASSANDRE.

Quel trouble! quelle alarme! et quels soins me possedent!

SCENE IV.

LE PRINCE, ALEXANDRE, CASSANDRE, LE DUC.

LE PRINCE.

MADAME, il ne se peut que mes vœux ne succédent:
J'aurois tort d'en douter, et de redouter rien,
Avec deux confidens qui me servent si bien,
Et dont l'affection part du fond de leur ame.
Ils vous parloient (sans doute) en faveur de ma flamme?

CASSANDRE.

Vous les désavoûriez de m'en entretenir,
Puisque je suis si mal en votre souvenir,
Qu'il veut même effacer du cours de votre vie,
La mémoire du tems que vous m'avez servie;
Et, qu'avec lui, vos yeux et votre cœur d'accord,
Détestent ma présence, à l'égal de la mort.

LE PRINCE.

Vous en faites la vaine, et tenez ces paroles,
Pour des propos en l'air et des contes frivoles.
L'amour me les dictoit, et j'étois transporté,
S'il s'en faut rapporter à votre vanité.
Mais si j'en suis bon juge, et si je m'en dois croire,
Je vois peu de matiere à tant de vaine gloire.
Je ne vois point en vous d'appas si surprenans,
Qu'ils vous doivent donner des titres éminens.
Rien ne releve tant l'éclat de ce visage,

Ou vous n'en mettez pas tous les traits en usage.
Vos yeux, ces beaux charmeurs, avec tous leurs appas,
Ne sont point accusés de tant d'assassinats.
Le joug que vous croyez tomber sur tant de têtes,
Ne porte point si loin, le bruit de vos conquêtes.
Hors un seul, dont le cœur se donne à trop bon prix,
Votre empire s'étend sur peu d'autres esprits.
Pour moi, qui suis facile, et qui bientôt me blesse,
Votre beauté m'a plu, j'avouerai ma foiblesse,
Et m'a coûté des soins, des devoirs et des pas;
Mais du dessein, je crois que vous n'en doutez pas.
Vous avez eu raison de ne vous pas promettre
Un hymen, que mon rang ne me pouvoit permettre.
L'intérêt de l'Etat, qui doit régler mon sort,
Avecque mon amour n'en étoit pas d'accord.
Avec tous mes efforts, j'ai manqué de fortune,
Vous m'avez résisté; la gloire en est commune.
Si, contre vos refus, j'eusse cru mon pouvoir,
Un facile succès eût suivi mon espoir:
Dérobant ma conquête, elle m'étoit certaine;
Mais je n'ai pas trouvé qu'elle en valût la peine,
Et bien moins, de vous mettre au rang où je prétends,
Et de vous partager le sceptre que j'attends.
Voilà toute l'amour que vous m'avez causée.
Si vous en croyez plus, soyez désabusée.
Votre mépris, enfin, m'en produit un commun.
Je n'ai plus résolu de vous être importun.
J'ai perdu le desir avecque l'espérance;
Et, pour vous témoigner de quelle indifférence
J'abandonne un plaisir que j'ai tant poursuivi,

Je

Je veux rendre un service à qui m'a desservi.
Je ne vous retiens plus.... Conduisez-la, mon frere....
Et vous, Duc, demeurez.

CASSANDRE, *donnant la main à Alexandre.*

O la noble colere !
Conservez-moi long-tems ce généreux mépris,
Et que bientôt, Seigneur, un trône en soit le prix !

SCENE V.

LE PRINCE, LE DUC.

LE PRINCE, *bas.*

DIEUX ! avec quel effort et quelle peine extrême,
Je consens ce départ qui m'arrache à moi-même ;
Et qu'un rude combat m'affranchit de sa loi !...
Duc, j'allois pour vous voir, et de la part du Roi.

LE DUC.

Quelque loi qu'il m'impose, elle me sera chere.

LE PRINCE.

Vous savez s'il vous aime, et s'il vous considere ;
Il vous fait droit aussi, quand il vous aggrandit,
Et sur votre vertu fonde votre crédit ;
Cette même vertu, condamnant mon caprice,
Veut, qu'en votre faveur, je souffre sa justice,
Et le laisse acquitter à vos derniers exploits,
Du prix que sa parole a mis à votre choix.
Usez donc, pour ce choix, du pouvoir qu'il vous donne ;
Venez choisir vos fers, qui sont votre couronne ;

Déclarez-lui l'objet que vous considérez.
Je ne vous défends plus l'heur où vous aspirez ;
Et de votre valeur, verrai la récompense,
Comme sans intérêt, aussi sans répugnance.

LE DUC.

Mon espoir, avoué par ma témérité,
Du succès de mes vœux, autrefois m'a flatté.
Mais depuis mon malheur, d'être en votre disgrace,
Un sensible mépris a détruit cette audace ;
Et qui se voit des yeux, le commerce interdit,
Est bien vain, s'il espere et vante son crédit.

LE PRINCE.

Loin de vous desservir et vous être contraire,
Je vais de votre hymen solliciter mon pere :
J'ai déja sa parole ; et, s'il en est besoin,
Près de cette beauté, vous offre encor mon soin.

LE DUC.

En vain je l'obtiendrai de son pouvoir suprême,
Si je ne puis encor l'obtenir d'elle-même.

LE PRINCE.

Je crois que les moyens vous en seront aisés.

LE DUC.

Vos soins en ma faveur les ont mal disposés.

LE PRINCE.

Avec votre vertu, ma faveur étoit vaine.

LE DUC.

Mes efforts étoient vains avecque votre haine.

LE PRINCE.

Mes intérêts cessés relevent votre espoir.

LE DUC.

Mes vœux humiliés réverent mon devoir;
Et l'ame qu'une fois on a persuadée,
A trop d'attachement à sa premiere idée,
Pour reprendre sitôt l'estime ou le mépris,
Et guérir aisément d'un dégoût qu'elle a pris.

SCENE VI.

LE ROI, LE PRINCE, LE DUC, GARDES.

LE ROI, *au Duc.*

VENEZ, heureux appui, que le ciel me suscite,
Dégager ma promesse envers votre mérite.
D'un cœur si généreux ayant servi l'Etat,
Vous desservez son Prince, en le laissant ingrat.
J'engage mon honneur engageant ma parole;
Le prix qu'on vous retient, est un bien qu'on vous vole;
Ne me le laissez plus, puisque je vous le dois,
Et déclarez l'objet dont vous avez fait choix.
En votre récompense éprouvez ma justice.
Du Prince la raison a guéri le caprice:
Il prend vos intérêts, votre heur lui sera doux,
Et qui vous desservoit, parle à présent pour vous.

LE PRINCE, *bas.*

Contre moi, mon Rival obtient mon assistance!
A quelle épreuve, ô ciel! réduis-tu ma constance?

LE DUC.

Le prix est si conjoint à l'heur de vous servir,
Que c'est une faveur qu'on ne me peut ravir.
Ne faites point, Seigneur, par l'offre du salaire,
D'une action de gloire, une œuvre mercenaire.
Pouvoir dire ce bras a servi Venceslas,
N'est-ce pas un loyer digne de cent combats ?

LE ROI.

Non, non, quoique je doive à ce bras indomptable,
C'est trop que votre Roi soit votre redevable :
Ce grand cœur refusant, intéresse le mien,
Et me demande trop, en ne demandant rien.
Faisons, par vos travaux et ma reconnoissance,
Du maître et du sujet discerner la puissance.
Mon renom ne vous peut souffrir, sans se souiller,
La générosité qui m'en veut dépouiller.

LE DUC.

N'attisez point un feu que vous voudrez éteindre.
J'aime en un lieu, Seigneur, où je ne puis atteindre ;
Je m'en connois indigne, et l'objet que je sers,
Dédaignant son tribut, désavoûroit mes fers.

LE ROI.

Les plus puissans Etats n'ont point de souveraines,
Dont ce bras ne mérite, et n'honorât les chaînes ;
Et mon pouvoir enfin, ou sera sans effet,
Ou vous répond du don que je vous aurai fait.

LE PRINCE, *bas.*

Quoi ! l'hymen qu'on dénie à l'ardeur qui me presse,
Au lit de mon Rival va mettre ma Maîtresse !

LE DUC.

Ma défense à vos loix n'ose plus répartir.

LE PRINCE, *bas.*

Non, non, lâche Rival, je n'y puis consentir.

LE DUC.

Et forcé par votre ordre à rompre mon silence,
Je vous obéirai, mais avec violence,
Certain de vous déplaire en vous obéissant,
Plus que n'observant point un ordre si pressant.
J'avouerai donc, grand Roi, que l'objet qui me touche...

LE PRINCE.

Duc, encore une fois, je vous ferme la bouche,
Et ne vous puis souffrir votre présomption.

LE ROI.

Insolent !

LE PRINCE.

J'ai sans fruit vaincu ma passion.
Pour souffrir son orgueil, Seigneur, et vous complaire,
J'ai fait tous les efforts que la raison peut faire ;
Mais en vain mon respect tâche à me contenir :
Ma raison de mes sens ne peut rien obtenir.
Je suis ma passion, suivez votre colere ;
Pour un fils sans respect, perdez l'amour d'un pere ;
Tranchez le cours du tems à mes jours destiné,
Et reprenez le sang que vous m'avez donné ;
Ou si votre justice épargne encor ma tête,
De ce présomptueux rejetez la requête,
Et de son insolence humiliez l'excès,
Ou sa mort à l'instant en suivra le succès.

SCENE VII.

LE ROI, LE DUC, GARDES.

LE ROI.

GARDES, qu'on le saisisse.

LE DUC, *les arrêtant.*

Ah! Seigneur, quel asyle,
A conserver mes jours ne seroit inutile,
Et me garantiroit contre un soulevement?
Accordez-moi sa grace, ou mon éloignement.

LE ROI.

Qu'aucun soin ne vous trouble et ne vous importune.
Duc, je ferai si haut monter votre fortune,
D'un crédit si puissant j'armerai votre bras,
Et ce séditieux vous verra de si bas,
Que jamais, d'aucun trait de haine ni d'envie,
Il ne pourra livrer d'atteinte à votre vie;
Que l'instinct enragé qui meut ses passions,
Ne mettra plus de borne à vos prétentions;
Qu'il ne pourra heurter votre pouvoir suprême,
Et que tous vos souhaits dépendront de vous-même.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THEODORE, LEONOR.

THEODORE.

AH Dieux! que cet effroi me trouble et me confond!
Tu vois que ton rapport à mon songe répond;
Et sur cette frayeur tu condamnes mes larmes!
Je me mets trop en peine, et je prends trop d'alarmes!

LEONOR.

Vous en prenez sans doute un peu légérement,
Pour n'avoir pas couché dans son appartement.
Est-ce un si grand sujet d'en prendre l'épouvante,
Et de souffrir qu'un songe à ce point vous tourmente?
Croyez-vous que le Prince, en cet âge de feu,
Où le corps à l'esprit s'assujettit si peu,
Où l'ame sur les sens n'a point encore d'empire,
Où toujours le plus froid pour quelque objet soupire,
Vive avecque tout l'ordre et toute la pudeur,
D'où dépend notre gloire et notre bonne odeur?
Cherchez-vous des clartés dans les nuits d'un jeune homme,
Que le repos tourmente, et que l'amour consomme?

C'est les examiner d'un soin trop curieux.
Sur leurs déportemens il faut fermer les yeux.
Pour n'en point être en peine, il n'en faut rien apprendre,
Et ne connoître point ce qu'il faudroit reprendre.

THEODORE.

Un songe interrompu, sans suite, obscur, confus,
Qui passe en un instant, et puis ne revient plus,
Fait dessus notre esprit une légere atteinte,
Et nous laisse imprimée, ou point, ou peu de crainte.
Mais les songes suivis, ou dont à tout ptopos,
L'horreur se remontrant interrompt le repos,
Et qui distinctement marquent les aventures,
Sont des avis du ciel pour les choses futures.
Hélas j'ai vu la main qui lui perçoit le flanc;
J'ai vu porter le coup, j'ai vu couler son sang;
Du coup d'une autre main j'ai vu voler sa tête;
Pour recevoir son corps, j'ai vu sa tombe prête;
Et, m'écriant d'un ton qui t'auroit fait horreur,
J'ai dissipé mon songe, et non pas ma terreur.
Cet effroi, de mon lit aussi-tôt m'a tirée;
Et, comme tu m'as vue, interdite, égarée,
Sans toi, je me rendois en son appartement,
D'où j'apprends que ma peur n'est pas sans fondement,
Puisque ses gens t'ont dit... Mais, que vois-je?

SCENE II.

OCTAVE, LE PRINCE, THEODORE, LEONOR.

OCTAVE.

Ah ! Madame !

THEODORE, *à Léonor.*

Eh ! bien ?

OCTAVE.

Sans mon secours, le Prince rendoit l'ame.

THEODORE.

Prenois-je, Leonor, l'alarme sans propos ?

LE PRINCE.

Souffrez-moi, sur ce siege, un moment de repos.
Débile, et mal remis encor de la foiblesse
Où ma perte de sang et ma chûte me laisse,
Je me traîne avec peine, et j'ignore où je suis.

THEODORE.

Ah, mon frere !

LE PRINCE.

Ah, ma sœur ! savez-vous mes ennuis ?

THEODORE.

O songe, avant-coureur d'aventure tragique !
Combien sensiblement cet accident t'explique !
Par quel malheur, mon frere, ou par quel attentat,
Vous vois-je en ce sanglant et déplorable état ?

LE PRINCE.

Vous voyez ce qu'amour et Cassandre me coûte.
Mais, faites observer qu'aucun ne nous écoute.

THEODORE, *faisant signe à Léonor.*

Soignez-y, Léonor.

LE PRINCE.

Vous avez vu, ma sœur,
Mes plus secrets pensers jusqu'au fond de mon cœur;
Vous savez les efforts que j'ai faits sur moi-même,
Pour secouer le joug de cette amour extrême,
Et retirer d'un cœur, indignement blessé,
Le trait empoisonné que ses yeux m'ont lancé:
Mais, quoi que j'entreprenne, à moi-même infidele,
Contre mon jugement mon esprit se rébelle.
Mon cœur de son service à peine est diverti,
Qu'au premier souvenir, il reprend son parti:
Tant a de droit sur nous, malheureux que nous sommes,
Cette amour, non amour, mais ennemi des hommes.
J'ai, pour aucunement couvrir ma lâcheté,
Quand je souffrois le plus, feint le plus de santé.
Rebuté des mépris qu'elle a faits d'un esclave,
J'ai fait du Souverain, et j'ai tranché du brave;
Bien plus, j'ai, furieux, inégal, interdit,
Voulu, pour mon Rival, employer mon crédit.
Mais, au moindre penser, mon ame transportée,
Contre mon propre effort, s'est toujours révoltée;
Et l'ingrate beauté, dont le charme m'a pris,
Peut plus que ma colere, et plus que ses mépris.
Sur ce qu'Octave enfin, hier, me fit entendre
L'hymen qui se traitoit, du Duc et de Cassandre,
Et que ce couple heureux consommoit cette nuit....

OCTAVE.

Pernicieux avis, hélas! qu'as-tu produit?

LE PRINCE.

Succombant tout entier à ce coup qui m'accable,
De tout raisonnement je deviens incapable,
Fais retirer mes gens, m'enferme tout le soir,
Et ne prends plus avis que de mon désespoir.
Par une fausse porte, enfin, la nuit venue,
Je me dérobe aux miens, et je gagne la rue,
D'où, tout soin, tout respect, tout jugement perdu,
Au palais de Cassandre en même-tems rendu,
J'escalade les murs, gagne une galerie,
Et, cherchant un endroit commode à ma furie,
Descends sous l'escalier, et dans l'obscurité,
Prépare à tout succès, mon courage irrité.
Au nom du Duc, enfin, j'entends ouvrir la porte;
Et, suivant à ce nom, la fureur qui m'emporte,
Cours, éteins la lumiere, et d'un aveugle effort,
De trois coups de poignard blesse le Duc à mort.

THEODORE, *s'appuyant sur Léonor.*

Le Duc? qu'entends-je, hélas!

LE PRINCE.

A cette rude atteinte,
Pendant qu'en l'escalier tout le monde est en plainte,
Lui, m'entendant tomber le poignard sous ses pas,
S'en saisit, me poursuit, et m'en atteint au bras.
Son ame, à cet effort, de son corps se sépare:
Il tombe mort.

THEODORE.

O rage inhumaine et barbare!

LE PRINCE.

Et moi, par cent détours que je ne connois pas,

Dans l'horreur de la nuit ayant traîné mes pas,
Par le sang que je perds, mon cœur enfin se glace,
Je tombe, et, hors de moi, demeure sur la place;
Tant qu'Octave passant, s'est donné le souci
De bander ma blessure, et de me rendre ici,
Où (non sans peine encor) je reviens en moi-même.

THEODORE.

Je succombe, mon frere, à ma douleur extrême.
Ma foiblesse me chasse, et peut rendre évident
L'intérêt que je prends dedans votre accident.
(*Bas, en s'en allant.*)
Soutiens-moi, Léonor.... Mon cœur, es-tu si tendre,
Que de donner des pleurs à l'époux de Cassandre,
Et vouloir mal au bras qui t'en a dégagé?
Cet hymen t'offensoit, et sa mort t'a vengé.

SCENE III.

LE PRINCE, OCTAVE.

OCTAVE.

DÉJA du jour, Seigneur, la lumiere naissante,
Fait voir, par son retour, la lune pâlissante.

LE PRINCE.

Et va produire aux yeux, les crimes de la nuit.

OCTAVE.

Même au quartier du Roi, j'entends déja du bruit.
Allons nous rendre au lit, que quelqu'un ne survienne.

LE PRINCE.

LE PRINCE.

Qui souhaite la mort, craint peu, quoi qu'il advienne.
Mais allons, conduis-moi.

SCENE IV.

LE ROI, GARDES, LE PRINCE, OCTAVE.

LE ROI.

Mon fils!

LE PRINCE.

Seigneur?

LE ROI.

Hélas!

OCTAVE.

O fatale rencontre!

LE ROI.

Est-ce vous, Ladislas,
Dont la couleur éteinte, et la voix égarée,
Ne marquent plus qu'un corps dont l'ame est séparée?
En quel lieu, si saisi, si froid et si sanglant,
Adressez-vous ce pas incertain et tremblant?
Qui vous a si matin tiré de votre couche?
Quel trouble vous possede et vous ferme la bouche?

LE PRINCE, *se remettant sur sa chaise.*

Que lui dirai-je, hélas!

LE ROI.

Répondez-moi, mon fils.
Quel fatal accident!...

LE PRINCE.

Seigneur, je vous le dis:
J'allois, j'étois... L'amour a sur moi tant d'empire!...
Je me confonds, Seigneur, et ne puis vous rien dire.

LE ROI.

D'un trouble si confus, un esprit assailli,
Se confesse coupable; et qui craint, a failli.
N'avez-vous point eu prise avecque votre frere?
Votre mauvaise humeur lui fut toujours contraire;
Et si, pour l'en garder, mes soins n'avoient pourvu...

LE PRINCE.

M'at-il pas satisfait? Non, je ne l'ai point vu.

LE ROI.

Qui vous réveille donc, avant que la lumiere
Ait du soleil naissant commencé la carriere?

LE PRINCE.

N'avez-vous pas aussi précédé son reveil?

LE ROI.

Oui; mais j'ai mes raisons qui bornent mon sommeil.
Je me vois, Ladislas, au déclin de ma vie;
Et, sachant que la mort l'aura bientôt ravie,
Je dérobe au sommeil, image de la mort,
Ce que je puis du tems qu'elle laisse à mon sort.
Près du terme fatal prescrit par la nature,
Et qui me fait du pied toucher ma sépulture,
De ces derniers instans, dont il presse le cours,
Ce que j'ôte à mes nuits, je l'ajoute à mes jours.
Sur mon couchant enfin, ma débile paupiere
Me ménage avec soin, ce reste de lumiere.

Mais quel soin peut du lit vous chasser si matin,
Vous, à qui l'âge encor garde un si long destin ?

LE PRINCE.

Si vous en ordonnez avec votre justice,
Mon destin de bien près touche son précipice.
Ce bras (puisqu'il est vain de vous déguiser rien)
A de votre couronne abattu le soutien.
Le Duc est mort, Seigneur, et j'en suis l'homicide ;
Mais j'ai dû l'être.

LE ROI.

O Dieux ! le Duc est mort, perfide !
Le Duc est mort, barbare ! et pour excuse enfin,
Vous avez eu raison d'être son assassin !
A cette épreuve, ô ciel ! mets-tu ma patience ?

SCENE V.

LE DUC, LE ROI, LE PRINCE, OCTAVE, GARDES.

LE DUC.

LA Duchesse, Seigneur, vous demande audience.

LE PRINCE.

Que vois-je ! quel fantôme ! et quelle illusion
De mes sens égarés croît la confusion ?

LE ROI.

Que m'avez-vous dit, Prince ? et par quelle merveille
Mon œil peut-il sitôt démentir mon oreille ?

LE PRINCE.

Ne vous ai-je pas dit, qu'interdit et confus,
Je ne pouvois rien dire, et ne raisonnois plus ?

LE ROI.

Ah, Duc ! il étoit tems de tirer ma pensée
D'une erreur qui l'avoit mortellement blessée.
Différant d'un instant le soin de l'en guérir,
Le bruit de votre mort m'alloit faire mourir.
Jamais cœur ne conçut une douleur si forte.
Mais que me dites-vous ?

LE DUC.

Que Cassandre, à la porte,
Demandoit à vous voir.

LE ROI.

Qu'elle entre.

(*Le Duc sort.*)

LE PRINCE, *bas.*

O justes cieux !
M'as-tu trompé, ma main ? Me trompez-vous, mes yeux ?
Si le Duc est vivant, quelle vie ai-je éteinte ?
Et de quel bras le mien a-t-il reçu l'atteinte ?

SCENE VI.

CASSANDRE, LE ROI, LE PRINCE, LE DUC, OCTAVE, GARDES.

CASSANDRE, *aux pieds du Roi.*

GRAND Roi, de l'innocence auguste protecteur,
Des peines et des prix juste dispensateur,
Exemple de justice inviolable et pure,
Admirable à la race et présente et future,
Prince et pere à-la-fois, vengez-moi, vengez-vous;
Avec votre pitié, mêlez votre courroux;
Et rendez aujourd'hui, d'un juge inexorable,
Une marque, aux neveux, à jamais mémorable.

LE ROI, *la faisant lever.*

Faites trêve, Madame, avecque les douleurs
Qui vous coupent la voix, et font parler vos pleurs.

CASSANDRE.

Votre Majesté, Sire, a connu ma famille.

LE ROI.

Ursin de Cunisberg, de qui vous êtes fille,
Est descendu d'ayeux issus de sang royal,
Et me fut un voisin généreux et loyal.

CASSANDRE.

Vous savez, si prétendre un de vos fils pour gendre,
Eût, au rang qu'il tenoit, été trop entreprendre?

LE ROI.

L'amour n'offense point dedans l'égalité.

CASSANDRE.

Tous deux ont eu dessein dessus ma liberté,
Mais avec différence, et d'objet et d'estime.
L'un, qui me crut honnête, eut un but légitime;
Et l'autre, dont l'amour fol et capricieux
Douta de ma sagesse, en eut un vicieux.
J'eus bientôt d'eux aussi des sentimens contraires;
Et, quoiqu'ils soient vos fils, ne les trouvai point freres.
Je ne les pus aimer, ni haïr à demi;
Je tins l'un pour amant, l'autre pour ennemi.
L'Infant, par sa vertu, s'est soumis ma franchise;
Le Prince, par son vice, en a manqué la prise;
Et par deux différens, mais louables effets,
J'aime en l'un votre sang, en l'autre je le hais.
Alexandre, qui vit son Rival en son frere,
Et qui craignit d'ailleurs l'autorité d'un pere,
Fit, quoiqu'autant ardent que prudent et discret,
De notre passion un commerce secret:
Et sous le nom du Duc, déguisant sa poursuite,
Ménagea notre vue avec tant de conduite,
Que toute Varsovie a cru jusqu'aujourd'hui,
Qu'il parloit pour le Duc, quand il parloit pour lui.
Cette adresse a trompé jusqu'à nos domestiques.
Mais, craignant que le Prince, à bout de ses pratiques,
(Comme il croit tant pouvoir avec impunité,)
Ne suivît la fureur d'un amour irrité,
Et dessus mon honneur osât trop entreprendre,
Nous crûmes que l'hymen pouvoit seul m'en défendre,
Et l'heure prise enfin pour nous donner les mains,
Et, bornant son espoir, détruire ses desseins,

Hier, déja le sommeil semant par-tout ses charmes. ..
(*Pleurant.*)
En cet endroit, Seigneur, laissez couler mes larmes ;
Leur cours vient d'une source à ne tarir jamais.
L'Infant, de cet hymen espérant le succès,
Et de peur de soupçon, arrivant sans escorte,
A peine eut mis le pied sur le seuil de la porte,
Qu'il sent, pour tout accueil, une barbare main,
De trois coups de poignard lui traverser le sein.

LE ROI.

O Dieu ! l'Infant est mort !

LE PRINCE, *bas.*

O mon aveugle rage,
Tu t'es bien satisfaite, et voilà ton ouvrage !
(*Le Roi s'assied, et met son mouchoir sur son visage.*)

CASSANDRE.

Oui, Seigneur, il est mort ; et je suivrai ses pas,
A l'instant que j'aurai vu venger son trépas.
J'en connois le meurtrier, et j'attends son supplice
De vos ressentimens et de votre justice.
C'est votre propre sang, Seigneur, qu'on a versé ;
Votre vivant portrait, qui se trouve effacé.
J'ai besoin d'un vengeur, je n'en puis choisir d'autre :
Le mort est votre fils, et ma cause est la vôtre.
Vengez-moi, vengez-vous, et vengez un époux,
Que, veuve avant l'hymen, je pleure à vos genoux.
Mais apprenant, grand Roi, cet accident sinistre,
Hélas ! en pourriez-vous soupçonner le ministre ?
Oui, votre sang suffit pour vous en faire foi :

(*Montrant le Prince.*)

Il s'émeut, il vous parle et pour et contre soi ;
Et, par un sentiment ensemble horrible et tendre,
Vous dit que Ladislas est meurtrier d'Alexandre.
Ce geste encor, Seigneur, ce maintien interdit,
Ce visage effrayé, ce silence le dit,
Et plus que tout enfin, cette main encor teinte
De ce sang précieux qui fait naître ma plainte.
Quel des deux sur vos sens fera le plus d'effort,
De votre fils meurtrier, ou de votre fils mort ?
Si vous étiez si foible, et votre sang si tendre,
Qu'on l'eût impunément commencé de répandre,
Peut-être verriez-vous la main qui l'a versé,
Attenter sur celui qu'elle vous a laissé.
D'assassin de son frere, il peut être le vôtre ;
Un crime pourroit bien être un essai de l'autre :
Ainsi que les vertus, les crimes enchaînés,
Sont toujours, ou souvent, l'un par l'autre traînés.
Craignez de hasarder, pour être trop auguste,
Et le trône, et la vie, et le titre de juste.
Si mes vives douleurs ne vous peuvent toucher,
Ni la perte d'un fils qui vous étoit si cher,
Ni l'horrible penser du coup qui vous la coûte,
Voyez, voyez le sang dont ce poignard dégoutte ;

(*Elle tire un poignard de sa manche.*)

Et s'il ne vous émeut, sachez où l'on l'a pris :
Votre fils l'a tiré du sein de votre fils.
Oui, de ce coup, Seigneur, un frere fut capable.
Ce fer porte le chiffre et le nom du coupable,
Vous apprend de quel bras il fut l'exécuteur,

Et, complice du meurtre, en déclare l'auteur.
Ce fer, qui chaud encor, par un énorme crime,
A traversé d'amour la plus noble victime,
L'ouvrage le plus pur que vous ayez formé,
Et le plus digne cœur dont vous fussiez aimé ;
Ce cœur enfin, ce sang, ce fils, cette victime,
Demandent, par ma bouche, un arrêt légitime.
Roi, vous vous feriez tort par cette impunité,
Et pere, à votre fils, vous devez l'équité.
J'attends de voir pousser votre main vengeresse,
Ou par votre justice, ou par votre tendresse ;
Ou, si je n'obtiens rien de la part des humains,
La justice du ciel me prêtera les mains.
Ce forfait, contre lui, cherche en vain du refuge :
Il en fut le témoin, il en sera le juge ;
Et, pour punir un bras d'un tel crime noirci,
Le sien saura s'étendre, et n'est pas raccourci,
Si vous lui remettez à venger nos offenses.

LE ROI.

Contre ces charges, Prince, avez-vous des défenses ?

LE PRINCE.

Non, je suis criminel. Abandonnez, grand Roi,
Cette mourante vie aux rigueurs de la loi ;
Que rien ne vous oblige à m'être moins sévere :
Supprimons les doux noms et de fils et de pere,
Et tout ce qui pour moi vous peut solliciter :
Cassandre veut ma mort ; il la faut contenter.
Sa haine me l'ordonne, il faut que je me taise ;
Et j'estimerai plus une mort qui lui plaise,
Qu'un destin qui pourroit m'affranchir du trépas,

Et qu'une éternité qui ne lui plairoit pas.
J'ai beau dissimuler ma passion extrême:
Jusqu'après le trépas mon sort veut que je l'aime,
Et, pour dire à quel point ce cœur est embrasé,
Jusqu'après le trépas qu'elle m'aura causé.
Le coup qui me tuera, pour venger son injure,
Ne sera qu'une heureuse et légere blessure,
Au prix du coup fatal qui me perça le cœur,
Quand de ma liberté, son bel œil fut vainqueur.
J'en fus désespéré, jusqu'à tout entrependre.
Il m'ôta le repos, que l'autre me doit rendre.
Puisqu'être sa victime, est un décret des cieux,
Qu'importe qui me tue, ou sa bouche, ou ses yeux?
Souscrivez à l'arrêt dont elle me menace.
Privé de sa faveur, je ne veux point de grace.
Mettez à bout l'effet qu'amour a commencé;
Achevez un trépas déja bien avancé;
Et, si d'autre intérêt n'émeut votre colere,
Craignez tout d'une main qui peut tuer un frere;

LE ROI.

Madame, modérez vos sensibles regrets,
Et laissez à mes soins nos communs intérêts.
Mes ordres aujourd'hui feront voir une marque,
Et d'un juge équitable, et d'un digne monarque.
Je me dépouillerai de toute passion,
Et je lui ferai droit par sa confession.

CASSANDRE.

Mon attente, grand Roi, n'a point été trompée;
Et....

LE ROI.

Prince, levez-vous; donnez-moi votre épée.

LE PRINCE, *se levant.*

Mon épée! ah! mon crime est-il énorme au point
De me....

LE ROI.

Donnez, vous dis-je, et ne repliquez point.

LE PRINCE.

La voilà.

LE ROI.

Tenez, Duc.

OCTAVE.

O disgrace inhumaine!

LE ROI.

Et faites-le garder en la chambre prochaine.
Allez.

LE PRINCE, *ayant fait la révérence au Roi et à Cassandre.*

Presse la fin où tu m'as destiné,
Sort! voilà de tes jeux, et ta roue a tourné.

(*Il s'en va.*)

LE ROI.

Duc!

LE DUC.

Seigneur?

LE ROI.

De ma part, donnez avis au Prince,
Que sa tête, autrefois si chere à la province,
Doit servir aujourd'hui d'un exemple fameux,
Qui fera détester son crime à nos neveux.

SCENE VII.

LE ROI, CASSANDRE, OCTAVE, GARDES.

LE ROI, *à Octave.*

Vous, conduisez Madame, et la rendez chez elle.

CASSANDRE, *à genoux.*

Grand Roi, des plus grands Rois le plus parfait modele,
Conservez invaincu cet invincible sein;
Poussez jusques au bout ce généreux dessein;
Et constant, écoutez, contre votre indulgence,
Le sang d'un fils, qui crie et demande vengeance.

LE ROI.

Ce coup n'est pas, Madame, un crime à protéger.
J'aurai soin de punir, et non pas de venger.

(*Elle s'en va avec Octave.*)

O ciel! ta providence, apparemment prospere,
Au gré de mes souhaits, de deux fils m'a fait pere;
Et l'un d'eux, qui par l'autre aujourd'hui m'est ôté,
M'oblige à perdre encor celui qui m'est resté!

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THEODORE, LEONOR.

THEODORE.

De quel air, Leonor, a-t-il reçu ma lettre ?

LEONOR.

D'un air et d'un visage à vous en tout promettre.
En vain sa modeſtie a voulu déguiser ;
Venant à votre nom, il l'a fallu baiser,
Comme, à force, imprimant sur ce cher caractere,
Une marque d'un feu qu'il sent, mais qu'il veut taire.

THEODORE.

Que tu prends mal ton tems pour éprouver un cœur,
Que la douleur éprouve avec tant de rigueur !
J'ai plaint la mort du Duc, comme d'une personne
Nécessaire à mon pere, et qui sert sa couronne ;
Et quand on me guérit de ce fâcheux rapport,
Et que j'apprends qu'il vit, j'apprends qu'un frere est mort !
Encor, quoique nos cœurs eussent d'intelligence,
Je ne puis de sa mort souhaiter la vengeance.
J'aimois également le mort et l'assassin ;

Je plains également l'un et l'autre destin.
Pour un frere meurtri ma douleur a des larmes ;
Pour un frere meurtrier ma fureur n'a point d'armes ;
Et si le sang de l'un excite mon courroux,
Celui... Mais le Duc vient. Leonor, laissez-nous.

(*Leonor s'en va.*)

SCENE II.

LE DUC, THEODORE.

LE DUC.

BRULANT de vous servir, adorable Princesse,
Je me rends, par votre ordre, aux pieds de votre Altesse.

THEODORE.

Ne me flattez-vous point, et m'en puis-je vanter ?

LE DUC.

Cette épreuve, Madame, est facile à tenter.
J'ai du sang à répandre, et je porte une épée,
Et ma main, pour vos loix, brûle d'être occupée.

THEODORE.

Je n'exige pas tant de votre affection,
Et je ne veux de vous qu'une confession.

LE DUC.

Quelle ? ordonnez-la moi.

THEODORE.

Savoir de votre bouche,
De quel heureux objet le mérite vous touche,

Et doit être le prix de ces fameux exploits,
Qui, jusqu'en Moscovie, ont étendu nos loix.
J'imputois votre prise aux charmes de Cassandre ;
Mais l'Infant l'adorant, vous n'y pouviez prétendre.

LE DUC.

Mes vœux ont pris, Madame, un vol plus élevé ;
Aussi par ma raison n'est-il pas approuvé.

THEODORE.

Ne cherchez point d'excuse en votre modestie.
Nommez-la, je le veux.

LE DUC.

Je suis sans répartie.
Mais ma voix cédera cet office à vos yeux.
Vous-même, nommez-vous cet objet glorieux ?
(*Lui présentant sa lettre ouverte.*)
Vos doigts ont mis son nom au bas de cette lettre.

THEODORE, *ayant lu son nom.*

Votre mérite, Duc, vous peut beaucoup permettre ;
Mais...

LE DUC.

Osant vous aimer, j'ai condamné mes vœux ;
Je me suis voulu mal du bien que je vous veux ;
Mais, Madame, accusez une étoile fatale,
D'élever un espoir, que la raison ravale ;
De faire à vos Sujets encenser vos autels,
Et de vous procurer des hommages mortels.

THEODORE.

Si j'ai pouvoir sur vous, puis-je de votre zele,
Me promettre à l'instant une épreuve fidele ?

LE DUC.

Le beau feu, dont pour vous ce cœur est embrasé,
Trouvera tout possible, et l'impossible aisé.

THEODORE.

L'effort vous en sera pénible, mais illustre.

LE DUC.

D'une si noble ardeur il accroîtra le lustre.

THEODORE.

Tant s'en faut : cette épreuve est de tenir caché
Un espoir dont l'orgueil vous seroit reproché ;
De vous taire, et n'admettre en votre confidence,
Que votre seul respect avec votre prudence ;
Et, pour le prix enfin, du service important,
Qui rend, sur tant de noms, votre nom éclatant,
Aller, en ma faveur, demander à mon pere,
Au lieu de notre hymen, la grace de mon frere ;
Prévenir son arrêt, et par votre secours,
Faire tomber l'acier, prêt à trancher ses jours.
De cette épreuve, Duc, vos vœux sont-ils capables ?

LE DUC.

Oui, Madame ; et de plus (puisqu'ils sont si coupables)
Ils vous sauront encor venger de leur orgueil,
Et tomber avec moi dans la nuit du cercueil.

THEODORE.

Non, je vous le défends ; laissez-moi mes vengeances ;
Et, si j'ai droit sur vous, observez mes défenses.
(*Elle s'en va.*)
Adieu, Duc.

LE DUC, *seul.*

Quel orage agite mon espoir !

Et quelle loi, mon cœur, viens-tu de recevoir ?
Si j'ose l'adorer, je prends trop de licence ;
Si je m'en veux punir, j'en reçois la défense.
Me défendre la mort, sans me vouloir guérir,
N'est-ce pas m'ordonner de vivre et de mourir ?
Mais...

SCENE III.

LE ROI, LE DUC, GARDES.

LE ROI.

O JOUR à jamais funebre à la province !
Fréderic !

LE DUC.

Quoi ! Seigneur ?

LE ROI.

Faites venir le Prince.

LE DUC, *sortant avec les Gardes.*

Il sera superflu de tenter mon crédit :
Le sang fait son office, et le Roi s'attendrit.

LE ROI, *seul, rêvant & se promenant.*

Treve, treve, nature, aux sanglantes batailles,
Qui si cruellement déchirant mes entrailles,
Et me perçant le cœur, me veulent partager,
Entre mon fils à perdre, et mon fils à venger.
A ma justice en vain ta tendresse est contraire,
Et dans le cœur d'un Roi cherche celui d'un pere.

Je me suis dépouillé de cette qualité,
Et n'entends plus d'avis, que ceux de l'équité.
(*Le Prince paroît.*)
Mais, ô vaine constance! ô force imaginaire!
A cette vue encor, je sens que je suis pere;
Et n'ai pas dépouillé tout humain sentiment.
(*Ils sortent.*)
Sortez, Gardes.... Vous, Duc, laissez-nous un moment.

SCENE IV.

LE ROI, LE PRINCE.

LE PRINCE.

Venez-vous conserver, ou venger votre race?
M'annoncez-vous, mon pere, ou ma mort, ou ma grace?

LE ROI, *pleurant.*

Embrassez-moi, mon fils.

LE PRINCE.

Seigneur, quelle bonté!
Quel effet de tendresse, et quelle nouveauté!
Voulez-vous, ou marquer, ou remettre mes peines?
Et vos bras me sont-ils des faveurs ou des chaînes?

LE ROI, *pleurant.*

Avecque le dernier de leurs embrassemens,
Recevez de mon cœur les derniers sentimens.
Savez-vous de quel sang vous avez pris naissance?

LE PRINCE,

Je l'ai mal témoigné, mais j'en ai connoissance.

LE ROI.

Sentez-vous de ce sang les nobles mouvemens ?

LE PRINCE.

Si je ne les produits, j'en ai les sentimens.

LE ROI.

Enfin, d'un grand effort vous trouvez-vous capable?

LE PRINCE.

Oui, puisque je résiste à l'ennui qui m'accable,
Et qu'un effort mortel ne peut aller plus loin.

LE ROI.

Armez-vous de vertu : vous en avez besoin.

LE PRINCE.

S'il est tems de partir, mon ame est toute prête.

LE ROI.

L'échafaud l'est aussi : portez-y votre tête.
Plus condamné que vous, mon cœur vous y suivra ;
Je mourrai plus que vous, du coup qui vous tuera :
Mes larmes vous en sont une preuve assez ample.
Mais à l'Etat, enfin, je dois ce grand exemple ;
A ma vertu je dois ce généreux effort,
Cette grande victime à votre frere mort.
J'ai craint de prononcer, autant que vous d'entendre
L'arrêt qu'ils demandoient, et que j'ai dû leur rendre ;
Pour ne vous perdre pas, j'ai long-tems combattu ;
Mais où l'art de régner n'est plus une vertu,
Et c'est une chimere aux Rois que la justice,
Où régnant, à l'Etat je dois ce sacrifice.

LE PRINCE.

Eh ! bien, achevez-le, voilà ce col tout prêt.
Le coupable, grand Roi, souscrit à votre arrêt ;

Je ne m'en défends point, et je sais que mes crimes
Vous ont causé souvent des courroux légitimes.
Je pourrois du dernier m'excuser sur l'erreur
D'un bras qui s'est mépris, et crut trop ma fureur.
Ma haine et mon amour, qu'il vouloit satisfaire,
Portoient le coup au Duc, et non pas à mon frere.
J'alléguerois encor, que le coup part d'un bras,
Dont les premiers efforts ont servi vos Etats,
Et m'ont, dans votre Histoire, acquis assez de place,
Pour vous devoir parler en faveur de ma grace;
Mais je n'ai point dessein de prolonger mon sort:
J'ai mon objet à part, à qui je dois ma mort.
Vous la devez au peuple, à mon frere, à vous-même;
Moi je la dois, Seigneur, à l'ingrate que j'aime;
Je la dois à sa haine, et m'en veux acquitter.
C'est un léger tribut qu'une vie à quitter;
C'est peu pour satisfaire, et pour plaire à Cassandre,
Qu'une tête à donner, et du sang à répandre:
Et, forcé de l'aimer jusqu'au dernier soupir,
Sans avoir pu, vivant, répondre à son desir,
Suis ravi de savoir, que ma mort y réponde,
Et que, mourant, je plaise aux plus beaux yeux du monde.

LE ROI.

A quoi que votre cœur destine votre mort,
Allez vous préparer à cet illustre effort;
Et, pour les intérêts d'une mortelle flamme,
Abandonnant le corps, n'abandonnez pas l'ame.
Toute obscure qu'elle est, la nuit a beaucoup d'yeux,
Et n'a pas pu cacher votre forfait aux cieux.

(*L'embrassant.*)

Adieu. Sur l'échafaud portez le cœur d'un Prince,
Et faites-y douter à toute la province,
Si, né pour commander, et destiné si haut,
Vous mourez sur un trône, ou sur un échafaud ....
(*Le Roi frappe du pied ; le Duc entre, avec des Gardes.*)
Duc, remenez le Prince.

LE PRINCE, *s'en allant.*

O vertu trop sévere!
Venceslas vit encore, et je n'ai plus de pere!

SCENE V.

LE ROI, GARDES.

LE ROI.

O JUSTICE inhumaine et devoirs ennemis!
Pour conserver mon sceptre, il faut perdre mon fils.
Mais laisse-les agir, importune tendresse;
Et vous, cachez, mes yeux, vos pleurs et ma foiblesse.
Je ne puis rien pour lui : le sang cede à la loi;
Et je ne lui puis être et bon pere et bon Roi.
Vois, Pologne, en l'horreur que le vice m'imprime,
Si mon élection fut un choix légitime,
Et si je puis donner aux devoirs de mon rang,
Plus que mon propre fils, et que mon propre sang.

SCENE VI.

THEODORE, CASSANDRE, LEONOR, LE ROI, GARDES.

THEODORE.

PAR quelle loi, Seigneur, si barbare et si dure,
Pouviez-vous renverser celles de la Nature?
J'apprends qu'au Prince, hélas! l'arrêt est prononcé;
Que de son châtiment l'appareil est dressé.
Quoi! nous demeurerons, par des loix si séveres,
L'État sans héritier, vous, sans fils, moi, sans freres!
Consultez-vous un peu, contre votre fureur.
C'est trop, qu'en votre fils condamner une erreur.
Du carnage d'un frere, un frere est incapable;
De cet assassinat la nuit seule est coupable.
Il plaint autant que nous le sort qu'il a fini,
Et par son propre crime, il est assez puni.
La pitié, qui fera révoquer son supplice,
N'est pas moins la vertu d'un Roi, que la justice.
Avec moins de fureur vous lui serez plus doux.
La justice est souvent le masque du courroux;
Et l'on imputera cet arrêt si sévere,
Moins au devoir d'un Roi, qu'à la fureur d'un pere.
Un murmure public condamne cet arrêt;
La nature vous parle, et Cassandre se tait.
La rencontre du Prince, en ce lieu, non prévue,
L'intérêt de l'Etat et mes pleurs l'ont vaincue;

Son ennui si profond n'a su nous résister ;
Un fils, enfin, n'a plus qu'un pere à surmonter.

CASSANDRE.

Je revenois, Seigneur, demander son supplice,
Et de ce noble effort presser votre justice ;
Mon cœur, impatient d'attendre son trépas,
Accusoit chaque instant qui ne me vengeoit pas ;
Mais je ne puis juger par quel effet contraire,
Sa rencontre, en ce cœur, a fait taire son frere :
Ses fers ont combattu le vif ressentiment
Que je dois, malheureuse, au sang de mon amant ;
Et quoique, tout meurtri, mon ame encor l'adore,
Les plaintes, les raisons, les pleurs de Théodore,
Le murmure du peuple, et de l'Etat entier,
Qui, contre mon parti, soutient son héritier,
Et condamne l'arrêt dont ma douleur vous presse,
Suspendent en mon sein cette ardeur vengeresse,
Et me la font enfin passer pour attentat,
Contre le bien public, et le chef de l'Etat.
Je me tais donc, Seigneur. Disposez de la vie
Que vous m'avez promise, et que j'ai poursuivie.
Au défaut de celui qu'on te refusera,
J'ai du sang, cher amant, qui te satisfera.

LE ROI.

Vous ne pouvez douter, Duchesse, et vous, Infante,
Que pere, je voudrois répondre à votre attente :
Je suis, par son arrêt, plus condamné que lui,
Et je préférerois sa mort à son ennui ;
Mais, d'autre part, je regne ; et si je lui pardonne,
D'un opprobre éternel je souille ma couronne ;

Au lieu que, résistant à cette dureté,
Ma vie et votre honneur devront leur sûreté.
Ce lion est dompté; mais peut-être, Madame,
Celui qui, si soumis, vous déguise sa flamme,
Plus fier et violent qu'il n'a jamais été,
Demain attenteroit sur votre honnêteté.
Peut-être qu'à mon sang sa main accoutumée,
Contre mon propre sein demain seroit armée.
La pitié qu'il vous cause est digne d'un grand cœur;
Mais, si je veux régner, il l'est de ma rigueur.
Je vous dois, malgré vous, raison de votre offense,
Et, quand vous vous rendez, prendre votre défense.
Mon courroux résistant, et le votre abattu,
Sont d'illustres effets d'une même vertu.

SCENE VII.

LE DUC, LE ROI, THEODORE, CASSANDRE, LEONOR, GARDES.

LE ROI.

QUE fait le Prince, Duc?

LE DUC.

C'est en ce moment, Sire,
Qu'il est Prince en effet, et qu'il peut se le dire.
Il semble aux yeux de tous, d'un héroïque effort,
Se préparer plutôt à l'hymen qu'à la mort;
Et puisque, si remis de tant de violence,

Il

Il n'est plus en état de m'imposer silence,
Et m'envier un bien que ce bras m'a produit :
De mes travaux, grand Roi, je demande le fruit.

LE ROI.

Il est juste, et fût-il de toute ma province...

LE DUC.

Je me restreins, Seigneur, à la grace du Prince.

LE ROI.

Quoi !

LE DUC.

J'ai votre parole ; et ce dépôt sacré,
Contre votre refus, m'est un gage assuré.
J'ai payé de mon sang, l'heur que j'ose prétendre.

LE ROI.

Quoi ! Fréderic aussi conspire à me surprendre !
Quel charme, contre un pere, en faveur de son fils,
Suscite et fait parler ses propres ennemis ?

LE DUC.

C'est peu que, pour un Prince, une faute s'efface :
L'Etat qu'il doit régir, lui doit bien une grace.
Le seul sang de l'Infant par son crime est versé ;
Mais par son châtiment, tout l'Etat est blessé :
Sa cause, quoiqu'injuste, est la cause publique.
Il n'est pas toujours bon d'être trop politique.
Ce que veut tout l'Etat, se peut-il dénier ?
Et pere, devez-vous vous rendre le dernier ?

SCENE VIII.

OCTAVE, LE ROI, LE DUC, THEODORE, CASSANDRE, LEONOR, GARDES.

OCTAVE, *hors d'haleine.*

SEIGNEUR, d'un cri commun, toute la populace
Parle en faveur du Prince, et demande sa grace ;
Et sur-tout, un grand nombre, en la Place amassé,
A, d'un zele indiscret, l'échafaud renversé,
Et les larmes aux yeux, d'une commune envie,
Proteste de périr, ou lui sauver la vie.
D'un même mouvement, et d'une même voix,
Tous le disent exempt de la rigueur des loix ;
Et si cette chaleur n'est bientôt appaisée,
Jamais sédition ne fut plus disposée.
En vain pour y mettre ordre, et pour les contenir,
J'ai voulu....

LE ROI, *à Octave.*

C'est assez. Faites-le moi venir.
(*Octave va quérir le Prince.*)

LEONOR.

Ciel ! seconde nos vœux.

THEODORE.

Voyons cette aventure.

LE ROI, *rêvant, et se promenant à grands pas.*

Oui, ma fille, oui, Cassandre, oui, parole, oui, nature,

Oui, peuple, il faut vouloir ce que vous souhaitez,
Et par vos sentimens, régler mes volontés.

(Octave rentre avec le Prince.)

SCENE DERNIERE.

LE PRINCE, LE ROI, LE DUC, THEODORE, CASSANDRE, LEONOR, GARDES.

LE PRINCE, *aux pieds du Roi.*

PAR quel heur ?...

LE ROI, *le relevant.*

Levez-vous. Une couronne, Prince,
Sous qui j'ai quarante ans régi cette province,
Qui passera sans tache, en un regne futur,
Et dont tous les brillans ont un éclat si pur,
En qui la voix des grands et le commun suffrage
M'ont d'un nombre d'ayeux conservé l'héritage,
Est l'unique moyen que j'ai pu concevoir,
Pour, en votre faveur, désarmer mon pouvoir.
Je ne vous puis sauver, tant qu'elle sera mienne.
Il faut que votre tête, ou tombe, ou la soutienne;
Il vous en faut pourvoir, s'il vous faut pardonner,
Et punir votre crime, ou bien le couronner.
L'Etat vous la souhaite; et le peuple m'enseigne,
Voulant que vous viviez, qu'il est las que je regne.
La justice est aux Rois, la Reine des vertus;
Et me vouloir injuste, est ne me vouloir plus.

(Lui mettant la couronne sur la tête.)

Regnez. Après l'Etat, j'ai droit de vous élire,
Et donner à mon fils un pere à mon Empire.

LE PRINCE.

Que faites-vous, grand Roi ?

LE ROI.

M'appeller de ce nom,
C'est hors de mon pouvoir mettre votre pardon :
Je ne veux plus d'un rang où je vous suis contraire.
Soyez Roi, Ladislas, et moi, je serai pere.
Roi, je n'ai pu des loix souffrir les ennemis;
Pere, je ne pourrai faire périr mon fils.
Une perte est aisée où l'amour nous convie.
Je ne perdrai qu'un nom pour sauver une vie,
Pour contenter Cassandre, et le Duc, et l'Etat,
Qui les premiers font grace à votre assassinat.
Le Duc, pour récompense, a requis cette grace ;
Le peuple mutiné veut que je vous la fasse ;
Cassandre le consent ; je ne m'en défends plus.
Ma seule dignité m'enjoignoit ce refus.
Sans peine je descends de ce degré suprême :
J'aime mieux conserver un fils, qu'un diadême.

LE PRINCE.

Si vous ne pouvez être, et mon pere et mon Roi,
Puis-je être votre fils, et vous donner la loi ?
Sans peine je renonce à ce degré suprême.
Abandonnez plutôt un fils, qu'un diadême.

LE ROI.

Je n'y prétends plus rien ; ne me le rendez pas ;
Qui pardonne à son Roi, puniroit Ladislas,
Et sans cet ornement, feroit tomber sa tête.

LE PRINCE.

A vos ordres, Seigneur, la voilà toute prête ;
Je la conserverai, puisque je vous la dois ;
Mais elle régnera, pour dispenser vos loix ;
Et toujours, quoi qu'elle ose, ou quoi qu'elle projette,
Le diadême au front, sera votre sujette.
(*Il dit au Duc en l'embrassant.*)
Par quel heureux destin, Duc, ai-je mérité,
Et de votre courage, et de votre bonté,
Le soin si généreux qu'ils ont eu pour ma vie?

LE DUC.

Ils ont servi l'Etat, alors qu'ils l'ont servie ;
Mais, et vers la couronne et vers vous acquitté,
J'implore une faveur de votre Majesté.

LE PRINCE.

Quelle ?

LE DUC.

Votre congé, Seigneur, et ma retraite,
Pour ne vous plus nourrir cette haine secrette,
Qui m'expliquant si mal, vous rend toujours suspects
Mes plus ardens devoirs, et mes plus grands respects.

LE PRINCE.

Non, non ; vous devez, Duc, vos soins à ma Province.
Roi, je n'hérite point des différens du Prince ;

Et j'augurerois mal de mon gouvernement,
S'il m'en falloit d'abord ôter le fondement.
Qui trouve où dignement reposer sa couronne,
Qui rencontre à son trône une ferme colonne,
Qui possede un sujet digne de cet emploi,
Peut vanter son bonheur, et peut dire être Roi.
Le ciel nous l'a donné, cet Etat le possede;
Par ses soins, tout nous rit, tout fleurit, tout succéde;
Par son art, nos voisins, nos propres ennemis,
N'aspirent qu'à nous être alliés, ou soumis;
Il fait briller par-tout notre pouvoir suprême;
Par lui toute l'Europe, ou nous craint, ou nous aime;
Il est de tout l'Etat la force et l'ornement;
Et vous me l'ôteriez par votre éloignement?
L'heur le plus précieux que, régnant, je respire,
Est que vous demeuriez l'ame de cet Empire;
Et si vous répondez à mon élection,
(*Montrant Théodore.*)
Ma sœur sera le nœud de votre affection.

LE DUC.

J'y prétendrois en vain, après que sa défense
M'a de sa servitude interdit la licence.

THEODORE.

Je vous avois prescrit de cacher vos liens;
Mais les ordres du Roi sont au-dessus des miens,
Et me donnant à vous, font cesser ma défense.

LE DUC.

O de tous mes travaux, trop digne récompense!

(*Au Prince.*)

C'est à ce prix, Seigneur, qu'aspiroit mon crédit ;
Et vous me le rendez, me l'ayant interdit.

LE PRINCE, *à Cassandre.*

J'ai, pour vous, accepté la vie et la couronne,
Madame : ordonnez-en ; je vous les abandonne :
Pour moi, sans vos faveurs, elles n'ont rien de doux ;
Je les rends, j'y renonce, et n'en veux point, sans vous.
De vous seule dépend et mon sort et ma vie.

CASSANDRE.

Après qu'à mon amant votre main l'a ravie !

LE ROI.

Le Sceptre que j'y mets, a son crime effacé.
Dessous un nouveau regne oublions le passé ;
Qu'avec le nom de Prince il perde votre haine ;
Quand je vous donne un Roi, donnez-nous une Reine.

CASSANDRE.

Puis-je, sans un trop lâche et trop sensible effort,
Epouser le meurtrier, étant veuve du mort ?
Puis-je ?...

LE ROI.

Le tems, ma fille...

CASSANDRE.

Ah ! quel tems le peut faire ?

LE PRINCE.

Si je n'obtiens, au moins, permettez que j'espere.

Tant de soumissions lasseront vos mépris,
Qu'enfin de mon amour vos vœux seront le prix.

LE ROI, *au Prince.*

Allons rendre à l'Infant nos dernieres tendresses,
Et dans sa sépulture enfermer nos tristesses.
Vous, faites-moi, vivant, louer mon successeur,
Et voir de ma couronne un digne possesseur.

FIN.

CHEF-D'ŒUVRE

DE

TRISTAN L'HERMITE.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théâtres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

NAPOLI

FRANÇOIS TRISTAN L'HERMITE.
Né au Château de Soudiers, en 1601.
Mort à Paris le 7 Septembre 1655.

voyez le revers.

VIE
DE TRISTAN L'HERMITE.

FRANÇOIS TRISTAN L'HERMITE naquit, en 1601, au Château de Souliers, dans la Marche. Ses parens n'étoient pas riches; mais il fait remonter leur origine jusqu'à Pierre l'Hermite, Auteur de la premiere Croisade, en 1093; et il compte aussi au nombre de ses ancêtres, Louis Tristan, grand Prévôt, sous Louis XI. Il fut amené fort jeune à la Cour, et placé, en qualité de Gentilhomme d'Honneur, auprès du Marquis de Vernueil, fils naturel de Henri IV; mais, dès l'âge de treize ans, il se battit contre un Garde-du-Corps, qu'il tua, et il fut obligé de se sauver en Angleterre. Il y eut diverses aventures, comme il le raconte lui-même dans son Roman du *Page disgracié*. Voulant ensuite passer à la Cour de Castille, pour s'y présenter au Connétable Jean de Vélasque, son parent,

il traversoit la France *incognito ;* mais lorsqu'il fut en Poitou, se voyant sans argent, et dénué de tout secours, il ne put continuer son voyage. Le hasard lui fit trouver entrée chez Scévole de Sainte-Marthe, qui, alors fort âgé, vivoit à Loudun, sa patrie, dans un doux et tranquille repos. Ce savant vieillard avoit toujours fait son amusement de la poésie : il fut charmé de garder auprès de lui un jeune homme, dont l'esprit vif paroissoit porté aux belles connoissances. TRISTAN y resta quelque tems ; mais, par les bons offices de MM. de Sainte-Marthe, il devint Secrétaire du Marquis de Villars-Montpezat, qui faisoit sa résidence au grand Précigny, en Touraine. Le Marquis ayant été appellé à Bordeaux, par le Duc de Mayenne, il y mena TRISTAN ; et la Cour y passant, en 1620, notre Poëte, qui jusques-là avoit déguisé son nom et sa naissance, fut reconnu par M. d'Humieres, premier Gentilhomme de la Chambre. A la priere de ces Seigneurs, Louis XIII, non-seulement accorda la grace à TRISTAN, mais encore il lui fit un très-favorable accueil. Quelque tems après, il sut s'introduire chez

Gaston de France, Duc d'Orléans, qui lui donna une charge de Gentilhomme de sa Maison. Le jeu étoit la passion dominante de TRISTAN, et il y perdoit tout ce qu'il possédoit. Il reçut, au moins, mille pistoles du Duc de Saint-Agnan, en diverses fois, et ne put jamais trouver, dans cette somme, de quoi s'acheter un habit honnête. Le jeu l'avoit jeté, dès sa plus tendre jeunesse, dans de tels embarras, que, sans la vivacité de son esprit, il ne s'en seroit pas tiré facilement. Un jour que Gaston étoit indisposé, il lui persuada que si la tranquillité qui régnoit dans sa chambre, étoit égayée par le ramage de quelqu'oiseau de prix, sa santé seroit bientôt rétablie; que le remede étoit fort aisé, et qu'il en seroit quitte pour dix pistoles. Gaston les lui donna; mais, comme il étoit sur le point d'exécuter sa commission, il rencontra trois ou quatre Pages qui jouoient au dez, sur les degrés d'une grande porte. Il les considéra long-tems, sans vouloir jouer; cependant la tentation devint trop violente pour qu'il pût y résister. Il se mit en tête qu'il gagneroit, ou que, s'il se retiroit avec perte, il lui resteroit toujours assez de quoi

acheter sa Linotte ; c'étoit-là l'oiseau fameux qu'il avoit proposé à Gaston pour lui rendre la santé, par son doux ramage. TRISTAN joua d'abord avec crainte ; ensuite, après avoir perdu la moitié de son argent, il voulut combattre son malheur avec obstination, et il perdit le reste, à trente sols près, qu'il porta bien vîte chez le premier Oiselier qui se trouva sur son chemin. Il acheta une assez belle Linotte, avec sa cage, et s'en alla, tout fier de son emplette, l'exposer aux yeux de Gaston, qu'il divertit beaucoup par le récit des prétendues difficultés qu'il avoit vaincues pour se procurer cet incomparable oiseau. TRISTAN trouva assez facilement des excuses pour son silence le premier jour ; mais au bout de deux ou trois jours, l'oiseau ne parlant point encore, TRISTAN faisoit des vœux au Ciel, pour qu'il lui déliât la langue. Le Prince, ennuyé de ce silence, s'en plaignit enfin. « Que » veut dire cela, petit Page, votre Linotte ne dit » mot ? Ah ! Monseigneur, si elle ne dit mot, elle » n'en pense pas moins, répondit TRISTAN. »

Peu de tems après, il lui arriva une autre aventure, plus fâcheuse encore, et qu'il dut,

de même, à son goût pour le jeu. Un jeune Page, fort libertin, étant envoyé dans un couvent, pour y recevoir, sans s'y attendre, une sévere et humiliante correction, il passa devant un jeu de paume, et ne put résister au desir d'y entrer. Il y trouva TRISTAN qui jouoit de son reste, ayant déja beaucoup perdu. Comme ils faisoient ensemble bourse commune, il voulut prendre son jeu, afin de tâcher de regagner quelque chose; et comme ils avoient même livrée, il lui dit de porter sa lettre au couvent où elle étoit adressée. TRISTAN s'acquitte de la commission, et, après avoir attendu un moment la réponse, il voit arriver, près de lui, quatre cuistres, armés de verges, qui, tour-à-tour, l'étrillent d'importance, pour les fredaines, et, sur-tout, le penchant de son camarade pour le jeu. Cette leçon que le hasard lui procura, ou, plutôt, la passion qui le dominoit, ne le corrigea cependant point, parce qu'un joueur est incorrigible; et quoiqu'il joignît, dans la suite, à ce malheureux titre, celui de Poëte célebre, pour le tems, et celui de Courtisan du frere du Roi,

il ne s'enrichit à aucun de ces métiers, car on sait que Boileau lui reprochoit,

» D'être l'été sans linge, et l'hiver sans manteau. »

Il n'y eut pas jusqu'au Duc de Montausier qui ne se soit égayé aux dépens de notre pauvre Poëte. A l'occasion de Quinault, élevé par TRISTAN, le Duc dit : « En mourant, TRISTAN a laissé son » esprit à son éleve : il auroit bien voulu lui » laisser son manteau ; mais il n'en avoit point. » Montmort mit en vers cette plaisanterie, dans l'épigramme que voici.

» Elie, ainsi qu'il est écrit,
» De son manteau, joint à son double esprit,
» Récompensa son serviteur fidele.
» Tristan eût suivi ce modele ;
» Mais Tristan qu'on mit au tombeau,
» Plus pauvre que n'est un Prophete,
» En laissant à Quinault son esprit de Poëte,
» Ne put lui laisser de manteau. »

La pauvreté de TRISTAN l'obligea souvent à travailler pour des Protecteurs et pour les Libraires. On a de lui beaucoup de mauvais vers adressés à de prétendus *Mécenes*, qui le cares-

soient le matin, et l'oublioient le soir. Il a fait aussi de mauvais Plaidoyers historiques ; une Carte du Royaume d'*Amour*, à comparer à celle du Royaume de *Tendre ;* trois volumes de Poésies, dont le premier contient ses *Amours*, le second, sa *Lyre*, et le troisieme, ses *Vers héroïques ;* un volume de Lettres, quelques petits Traités, et des *Heures* de la Vierge, en François, contenant diverses Pieces spirituelles, tant en vers qu'en prose. Mais ce qui a davantage distingué TRISTAN, ce sont ses Ouvrages Dramatiques. On ne peut lui refuser la gloire d'avoir contribué à reculer les bornes de l'Art. Il s'étoit pénétré du génie des Anciens ; ses Pieces sont conduites avec sagesse, et il n'a ni violé les regles des unités, ni énervé les grandes passions, par le jargon de la galanterie ; écueil que n'ont pas toujours su éviter les premiers Ecrivains du siecle de Louis XIV. Il fut reçu à l'Académie Françoise en 1648, et mourut, sept ans après, âgé de cinquante-cinq ans. Il eut peu d'amis, parce qu'il étoit pauvre ; et il ne fut regretté que de Quinault, dont il s'étoit plu à cultiver le génie et à former les talens.

Loret, qui mettoit tout en vers dans sa *Muse historique*, a célébré, ou plutôt raconté ainsi la mort de TRISTAN.

» Mardi, cet Auteur de mérite,
» Que l'on nomme Tristan l'Hermite ;
» Qui faisant aux Muses la cour,
» Donnoit aux vers un si bon tour,
» Si vertueux, si gentilhomme,
» Et qui, d'être un fort honnête homme,
» Avoit, en tout lieu, le renom ;
» Décéda du mal de poulmon,
» Dans le très-noble hôtel de Guise,
» Où ce Prince, que chacun prise,
» Par ses admirables bontés,
» Ses soins et générosités ;
» Dès long-tems s'étoit fait paroître
» Son bienfaiteur Mécene et maître.
» On mit dans l'Eglise Saint Jean,
» Le corps dudit Monsieur Tristan. »

Voici l'épitaphe que TRISTAN avoit composée pour lui-même, peu de tems avant sa mort.

» Ebloui de l'éclat de la splendeur mondaine,
» Je me flattai toujours d'une espérance vaine,
» Faisant le chien couchant auprès d'un grand Seigneur,
» Je me vis toujours pauvre et tâchai de paroître :
» Je vécus dans la peine, attendant le bonheur,
» Et mourus sur un coffre, en attendant mon maître. »

CATALOGUE
DES PIECES
DE TRISTAN L'HERMITE.

* MARIAMNE, Tragédie, donnée en 1636, sur le Théatre du Marais, dédiée au Duc d'Orléans, avec une Ode; imprimée à Paris l'année suivante, *in*-4°., avec fig. de Bosse, chez Antoine Courbé.

La même, revue et corrigée; Paris, 1637, 1639 et 1644, quatrieme édition, chez le même, *in*-4°.

La même; Troyes, 1644, *in*-12, chez Jacques Oudot.

La même, augmentée de la Vie de l'Auteur; Paris, 1724, chez François Flahault, *in*-8°.

La même, revue et corrigée par J. B. Rousseau; Paris, Didot, 1731, *in*-12.

La même, dans le second volume du Recueil

des meilleures Pieces du Théatre François ; Paris, 1737, *in*-12.

La même, dans le Recueil des meilleures Pieces Dramatiques faites en France ; Lyon, 1780, *in*-8°.

Il y a encore plusieurs autres éditions de Mariamne, dans le format *in*-8°. et *in*-12, imprimées à Paris, Rouen, Troyes, et ailleurs.

Il existe dans la Bibliotheque du Roi un Manuscrit de la Tragédie de Mariamne. Ce Manuscrit est de format *in*-4°., écrit sur vélin, relié en maroquin avec compartimens, et orné de fleurs-de-lis. L'écriture en est fort belle, et est d'un nommé Petit D. T. Il y a toute apparence que ce Manuscrit a été copié d'après l'original de la main de Tristan, et par ses ordres; et que c'est l'exemplaire qui a été présenté au Duc d'Orléans, à qui cette Tragédie est dédiée. Elle est précédée d'un Avis au Lecteur.

Panthée, Tragédie, avec un Avertissement et des Argumens, dédiée à Henri de Lorraine, Archevêque et Duc de Reims ; représentée en 1637, et imprimée à Paris en 1639, *in*-4°., chez Augustin Courbé.

La

La même, réimprimée dans le troisieme volume du Théatre François, *in*-12.

Quoique cette Tragédie ne soit pas sans mérite et qu'elle ait quelques beaux vers, elle n'eut qu'un médiocre succès. Il est vrai que le fond n'en est pas heureux. Le personnage d'Araspe, qui est le principal de la Piece, est trop subordonné aux autres personnages qui paroissent à côté de lui. Panthée suivit de près Mariamne. Tristan avoue que l'aînée a plus de beautés que la cadette; mais il s'en excuse sur ce qu'il l'avoit composée dans les intervalles d'une maladie, et qu'il n'est pas étrange que l'ouvrage d'un homme languissant ait moins de vigueur que celui d'un homme qui se porte bien: il dit de plus, qu'elle se sentit de la disgrace arrivée à la troupe du Marais, par l'apoplexie dont fut attaqué le célebre Mondory, qui, sans cet accident, auroit fait valoir Araspe dans cette Tragédie, comme il avoit fait valoir Hérode, dans la Tragédie de Mariamne.

Parmi les vers heureux qui se trouvent comme noyés dans cette Piece, nous en avons distingué deux, tirés du récit de la mort d'Abradate :

» Et lorsqu'il est tombé sanglant sur la poussiere,
» Les mains de la victoire ont fermé sa paupiere.

Acte V. Scene I.

Il a paru, au moins, sept à huit Tragédies sous le titre de Panthée. La premiere de Jean Guersens, jouée à Poitiers en 1570; imprimée

en 1571, *in*-4°., chez les Bouchets, dans la même Ville, et produite sous le nom de Magdelaine Neveu et Catherine Neveu, sa fille (1).

---

(1) Quoique cette Piece soit imprimée sous le nom de Magdelaine Neveu et Catherine Neveu sa fille, elle n'est certainement point d'elles, mais bien de Guersens, (*) comme on va le voir par l'extrait de la vie de ce Poëte.

Caye Jules de Guersens naquit à Gizors, ville de la haute Normandie, Diocèse de Rouen, l'an 154; , ou 1545. Il étoit d'une assez bonne famille, et dès ses plus tendres années il vint à Paris, où il fit ses études avec tant de succès, qu'il s'acquit un nom parmi les gens de Lettres. Il avoit une mémoire prodigieuse, ce qui lui facilita l'étude de plusieurs langues. Ces talens lui obtinrent la bienveillance du Duc de Joyeuse, et d'Artus de Cossé, Evêque de Coutance, qui le firent connoître au Roi. Mais la passion qu'il conçut dans la suite pour Catherine Fradonnet, Demoiselle des Roches, (**) lui fit quitter Paris pour aller faire un long

(*) Voici le vrai titre de cette Piece, Panthée, Tragédie prise du Grec de Xénophon, mise en ordre par Caye Jules de Guersens; à Poitiers chez les Bouchets, 1571.

(**) Mademoiselle des Roches étoit fille de Magdelaine Neveu, et d'André Fradonnet, originaire de Montmorillon, Sieur des Roches. La mere et la fille étoient con-

La seconde, représentée à l'Hôtel de Bourgogne en 1604; imprimée à Paris en 1624, *in*-8°., chez Jacques Quenel.

séjour à Poitiers, où, entr'autres preuves d'amour qu'il donna à cette Demoiselle, sachant qu'elle avoit l'ambition de vouloir passer pour bel-esprit, il lui sacrifia la gloire que pouvoit lui procurer sa Tragédie de Panthée, qu'il regardoit comme son chef-d'œuvre, et il la fit imprimer sous le nom de la mere et de la fille. Il se chargea du soin de l'impression, et composa l'Epître dédi-

nues sous le nom des Dames des Roches de Poitiers; elles étoient, dit Pasquier, l'honneur de leur patrie, et même de leur siecle: leur maison étoit une espece d'Académie; on y parloit de poésie, de philosophie, d'histoire et quelquefois de choses badines. Pasquier semble donner à la fille l'avantage sur sa mere «L'une, » dit-il, sait beaucoup, parce qu'elle a beaucoup étu- » dié; l'autre doit plus à son esprit qu'à l'étude, quoi- » qu'elle ait parfaitement répondu aux soins que sa » mere avoit pris de son éducation: son moindre mé- » rite est d'être savante.» Elle eut plusieurs amans, et refusa de très-bons partis, ne voulant point se séparer de sa mere pour laquelle elle avoit une tendresse infinie. Elles moururent toutes deux, le même jour, de la peste, à Poitiers, lieu de leur naissance, en 1587. Voyez Bibliotheque des Théatres, tome 1. pag. 202; Recherches sur les Théatres, tome 1. pag. 445; Histoire du Théatre François, tome 3, pag. 357.

La troisieme, de Billard de Courgenai, avec des chœurs, représentée en 1608 ; imprimée en 1610, *in*-8°.

---

catoire à M. l'Evêque de Coutances, son protecteur, dans laquelle il assure qu'il n'a eu d'autre part à cette Piece, que celle de l'avoir mise en ordre. « Je proteste, » dit-il, devant Dieu, que cette œuvre n'est jamais sor- » tie de la boutique de mon esprit, mais d'un Jupiter, » du cerveau duquel la Pallas de notre France l'a fait » naître. » La Croix du Maine doute de la sincerité de cette protestation, attendu, dit-il, qu'on reconnoît aisément dans cette Tragédie le style et la façon d'écrire de Guersens. Duverdier n'hésite point à la donner entierement à ce Poëte. On ignore les raisons qui empêcherent son mariage avec Mademoiselle des Roches ; tout ce qu'on sait, c'est que Guersens, qui avoit été reçu Avocat au Parlement de Bretagne, vint s'établir à Rennes, dont il obtint la charge de Sénéchal, et où il mourut de la peste, le jeudi cinquieme jour de Mai 1583, âgé de 38 ou 40 ans. Son esprit étoit frivole et superficiel ; ses vers ne plaisoient que par la chaleur et l'enthousiasme avec lesquels il les déclamoit. Il étoit caustique et rien moins que dévot : il étoit peu estimé de ses contemporains qui le regardoient comme un assez mauvais Poëte. Il s'est rendu plus célebre par son amour pour la belle et spirituelle Catherine des Roches, que par ses ouvrages.

Guersens est Auteur de deux autres Pieces, savoir :

La quatrieme, de Dérouviere. Outre le titre de Panthée, elle porte encore celui de l'Amour conjugal : elle fut donnée en 1608, et imprimée la même année.

La cinquieme, de Durval, tirée de Xénophon, représentée en 1636, et imprimée l'année suivante, *in*-4°.

La sixieme, de Tristan.

La septieme, sous le titre de Panthée, Princesse travestie, Tragi-Comédie, par Sainville, représentée en 1673 ; non imprimée, ainsi que les autres Pieces du même Auteur.

Il y a aussi un Opéra sous le titre de Panthée, dont les paroles sont du Marquis de la Farre, et la musique du Duc d'Orléans, Régent.

La Folie du Sage, Tragi-Comédie, dédiée à S. A. R. MADAME, avec des Argumens, donnée

---

Tobie, Tragi-Comédie, imprimée à Paris en 1579, in 4°. et à Rouen en 1604, in-12 ; une Bergerie à six personnages, (imprimée à Poitiers en 1583, in-4°. selon Bauchamps et le Chevalier de Mouhy.) Ces deux derniers ouvrages se trouvent dans un volume intitulé, Œuvres de Mesdames des Roches de Poitiers ; Paris, Abel Langelier, 1579, in-4°.

à l'Hôtel de Bourgogne en 1644 ; imprimée à Paris en 1645, *in*-4°. et *in*-12.

Le sujet de cette Tragi-Comédie est entierement de l'invention de l'Auteur, aussi-bien que les personnages qu'il y introduit. Elle est médiocre, même pour le tems, d'ailleurs trop romanesque et point du tout théatrale.

La mort de Séneque, Tragédie, dédiée au Comte de Saint Aignan, avec des Argumens ; représentée en 1644, et imprimée à Paris l'année suivante, chez Toussaint Quinet, *in*-4°. et *in*-12.

Quoique Séneque soit le Héros de la Tragédie, il n'y joue cependant qu'un rôle épisodique, puisque le sujet n'est autre chose que la conjuration conduite par les soins d'Epicaris contre Néron, et dans laquelle le Philosophe ne se trouve enveloppé que par la malignité de Popée, Sabine. Le caractere de Séneque est néanmoins très-beau et très-soutenu ; les autres sont assez bien peints d'après les Historiens. L'Auteur auroit dû mettre un peu plus de noblesse dans les discours de Néron et dans ceux de sa Maîtresse. On trouve d'ailleurs, dans cette Tragédie, beaucoup de vers très-heureux, dans lesquels les sentimens sont exprimés avec assez de force et de véhémence.

La mort de Crispe, ou les malheurs domestiques du grand Constantin, Tragédie, dédiée

à la Duchesse de Chaulnes, et représentée en 1645 ; imprimée à Paris la même année, *in*-4°., chez Cardin Besogne, avec fig. gravées par Boyer, d'après les dessins de Stella.

La même, imprimée à Troyes, chez Nicolas Oudot, en 1656, *in*-12.

Réimprimée dans le second volume du Recueil des meilleures Pieces du Théatre François. Paris, 1637, *in*-12 ; et dans le huitieme volume d'un autre Recueil, imprimé à Lyon en 1780, *in*-8°.

Cette Tragédie est très-foible, et sans liaison de Scenes. Tristan voulant, en traitant ce sujet, éviter d'y échouer comme Grenailles, (Auteur d'une Tragédie de la mort de Crispe, ou l'Innocent malheureux, tirée du latin de Stephonius; jouée en 1639, imprimée la même année in-4°., à Paris, chez Jean Paslé ;) et ne se sentant pas assez de talens, pour présenter avec décence l'amour d'une belle-mere, pour le fils de son mari, le cacha de façon, que, quoique Crispe soit assez instruit de la passion qui fait agir Fausta, l'on peut cependant s'y tromper, et prendre la jalousie de l'Impératrice, pour un effet de la politique, qui la porte à empêcher l'union de ce Prince avec Constance, fille de Lucinius. Tristan lui sauve encore l'odieuse accusation d'inceste; et à Constantin, l'inhumanité de condamner

à la mort un fils innocent; ce fils succombe sous l'effort du poison prépaté pour Constance. L'Impératrice, apprenant que sa vengeance est plus complette qu'elle ne le souhaitoit, et qu'elle a enveloppé son Amant avec sa Rivale, céde à ses remords, et avoue ses crimes. Constantin, peu maître de ses premiers mouvemens, lui ordonne d'aller les expier. Avant qu'il ait eu le tems de faire ses réflexions, on vient lui annoncer que cette Princesse a perdu la vie au bain. L'Empereur ne peut s'empêcher de la plaindre; et regardant cette suite de malheurs comme un effet de la colere divine, il prend la résolution de ne plus différer sa conversion, et de faire adorer le Dieu des Chrétiens dans toute l'étendue de son empire.

Il est facile de s'appercevoir combien Tristan a altéré un événement si connu, et qu'il ne pouvoit rendre selon la vérité de l'histoire.

Cette Piece est absolument médiocre: les rôles de Crispe et de Constance sont passables; mais ceux de Constantin et de Fausta sont manqués, et n'ont aucune dignité. Il y a cependant quelques vers heureux dans cette Piece: en voici qui nous ont paru assez beaux. C'est Constance qui parle, et veut émouvoir la pitié de Constantin, en faveur de Licine.

CONSTANCE.

« Il est juste, Seigneur, que vous goûtiez la joie
» De rétablir des jours filés d'or et de soie,
» Et qu'oubliant enfin tout ce qui s'est passé,
» Vous redressiez vous-même un trône renversé.

» Changez, par vos bontés, un destin si funeste ;
» Le plaisir de bien faire, est un plaisir céleste :
» Et celui d'excuser, lorsque l'on peut punir ;
» De rendre des états qu'on pouvoit retenir,
» Et libéralement remettre une couronne,
» C'est de ces grands effets, dont l'univers s'étonne ;
» Et la félicité d'un spectacle si doux,
» Ne peut jamais venir que des Dieux, et de vous. »

Amarillis, Pastorale, ou la Célimene de Rotrou, accommodée au Théatre, et augmentée de l'Épisode des Satyres, en cinq actes, en vers, représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, vers la fin de 1651, et en 1652 ; imprimée à Paris en 1653, *in*-4°., chez Antoine de Sommaville et Augustin Courbé.

Sous des habits d'hommes, et sous le nom de Cloridan, une Amante, dans le dessein de retenir un volage, se propose de se faire aimer de sa Rivale, et de la rendre infidelle. A peine elle paroît en cavalier, qu'elle fait la conquête de toutes les femmes, et rend tous leurs Amans jaloux. Elle se fait connoître ensuite aux Belles qu'elle a trompées, les unit à des Amans plus fideles que le sien, rallume les feux de son volage, et se réserve le droit de l'éprouver.

En comparant Célimene avec Amarillis, on trouve même sujet et mêmes scenes. Tristan (comme nous l'avons déja dit à l'article de Célimene) en a seule-

ment supprimé environ deux cents vers, mis en stances les monologues, et ajouté trois scenes de Satyres, qui ne tiennent en aucune façon à l'intrigue de la Pastorale. Ces scenes de Satyres furent en partie la cause du succès de cette Piece, et le jeu des Acteurs ne contribua pas peu à son entiere réussite; il paroît aussi que l'on comptoit beaucoup sur son succès, puisqu'avant la premiere représentation, de Villiers, Comédien de l'Hôtel de Bourgogne, fit les vers suivans, en forme d'affiche.

» C'est à ce coup qu'Amarillis,
» Avec les roses et les lis
» Que la nature a mis sur son charmant visage,
» Dans notre hôtel va faire rage.

. . . . . .

» Enfin, Messieurs, c'est à ce coup,
» Que vous allez rire beaucoup.

. . . . . .

» Car nos Satyres amoureux,
» Dans l'espérance d'être heureux,
» Et de jouir de leurs Bergeres,
» Vous diront mille mots nouveaux,
» Et puis, de leurs jambes légeres,
» Vous danseront ensuite un ballet des plus beaux.... »

Le succès d'Amarillis fut au-delà de l'espérance des Acteurs; le même de Villiers fit à ce sujet les vers suivans.

« Ne vous a-t-elle pas charmés,
» Notre Amarillis adorable ?

» N'est-il pas vrai que vous l'aimez,
» Autant presque qu'elle est aimable ?

. . . . . .

» Venez donc, tous les curieux,
» Venez, apportez votre trogne,
» Dedans notre hôtel de Bourgogne ;
» Venez en foule, apportez-nous,
» Dans le Parterre quinze sols,
» Cent dix dans les Galeries.

. . . . . .

» Et, pour ajouter à la chose,
» Puisqu'il nous faut prendre congé,
» Nous vous dirons : Bon soir, la Rose, (1)
» Par l'admirable *Sot vengé*. » (2)

Enfin, la Pastorale d'Amarillis eut une réputation si marquée, que le Président de Tubeuf, Intendant des Finances, la fit représenter, de préférence à toute autre Piece, dans une fête qu'il donna à Louis XIV. et à toute sa Cour, le lundi 25 Juin 1653, en sa maison à Ruel, près Paris. La célèbre Mlle. Baron y joua, et on y exécuta le Ballet composé exprès pour cette Piece(3). Loret, dans

(1) Il paroît que cette représentation se donna pour la clôture du Théatre ; c'est-à-dire, peu avant Pâques.

(2) Comédie en un Acte, de Raymond Poisson.

(3) Thomas Corneille, dans sa Comédie du Triomphe des Dames, et qui fut représentée le 7 Août 1676, employa ce même Ballet (connu sous la dénomination du Ballet des Cartes.) Depuis, Pannard donna un

sa Muse historique du 30 Juin suivant, fit la description de cette superbe fête. Voici les vers dans lesquels il est fait mention de la Pastorale d'Amarillis.

« Ensuite la Troupe Royale,
» Représenta la Pastorale,
» Que l'on nomme l'Amarillis,
» Dont les *intrigues sont jolis*,
» Et dans laquelle la Baronne,
» Une assez aimable personne,
» Au cinq ou sixieme feuillet,
» Joue un assez plaisant Rollet. » (1)

Voyez Hist. du Theatre François, tome 7 page 328, et suivantes.

Le Parasite, Comédie en cinq actes, en vers, dédiée au Duc de Chaulnes, avec un Avis au Lecteur; représentée au Louvre devant le Roi, et à l'Hôtel de Bourgogne en 1654; imprimée à Paris la même année, *in*-4°., chez Augustin Courbé.

---

pareil divertissement, à l'Opéra-Comique, sous le titre de Dom Quichotte chez la Duchesse, ou le Royaume de Cartenie, et qui fut exécuté le 9 Juillet 1734. Voyez Hist. du Théatre François, tome 7, page 328 et suivantes.

(1) Mlle. Baron jouoit le Rôle de Bélise, qui s'habille en homme.

Cette

Cette Piece eut le plus grand succès, et est restée long-tems au Théatre ; elle est assez divertissante, il s'y trouve de fort bonnes plaisanteries : il est même étonnant, dit l'Auteur du Dictionnaire des Théatres, que personne n'ait depuis traité ce sujet, ou retouché la Piece de Tristan ; il est à présumer qu'elle auroit eu le plus grand succès, parce que ce sujet est très-propre au Théatre.

Manille, femme d'Alcidor, a perdu, depuis vingt ans, son mari, et Sillare son jeune fils, qui ont été enlevés par des Corsaires. Elle reste avec sa fille Lucinde, qu'elle destine au Capitan Matamore ; mais la fille a donné secrettement son cœur à Lisandre. Ce jeune homme, par le moyen du Parasite Fripe-Sauces, s'introduit dans la maison de Manille, sous le nom de Sillare, et goûte ainsi le plaisir d'entretenir sa Maîtresse en liberté. Le Capitan apprend cette intrigue par l'indiscrétion du Parasite ; et veut, pour donner la chasse au faux Sillare, produire un prétendu Alcidor. Il propose la chose à un inconnu qu'il rencontre : cet inconnu n'a pas beaucoup de peine à jouer le personnage, puisque c'est Alcidor même, qui parvient enfin à se faire reconnoître. Cette reconnoissance est fatale à Lisandre ; sa fourbe est découverte. Alcidor certifie la mort de Sillare, et fait mettre cet imposteur en prison. D'un autre côté, Lucile, Prévôt de la Maréchaussée, et Pere de Lisandre, mécontent de la conduite de son fils, vient, avec une bande d'Archers, pour l'enlever de la maison de Manille. On lui dit que ce jeune homme a voulu suborner la fille d'Alcidor, et qu'il est à la Conciergerie. Lucile

craignant pour son fils, consent à son mariage avec Lucinde; et Alcidor, pere de cette derniere, ne s'y oppose plus, dès qu'il connoît la naissance et le bien de Lisandre. La Piece est terminée par ce mariage; le Capitan est chassé; et l'on promet à Fripe-Sauces, qu'il sera nourri et entretenu grassement, le reste de sa vie, aux dépens des nouveaux Epoux.

Osman, Tragédie, dédiée par Quinault, après la mort de Tristan, au Comte de Bussy, Mestre-de-Camp Général de la Cavalerie Françoise et Etrangere, représentée en 1656; imprimée à Paris la même année, *in*-12, chez Guillaume de Luynes.

Quinault, éleve de Tristan, se chargea par reconoissance, à la mort de son bienfaiteur, du soin de faire représenter sa Piece. Il fit de son mieux pour tâcher de la faire réussir; mais elle n'eut qu'un très-foible succès. Cependant on y remarque d'assez beaux vers, d'une expression tendre et naturelle.

Osman, Empereur des Turcs, ayant échoué dans son entreprise contre la Pologne, crut que les Janissaires avoient contribué à ce fâcheux événement, et il résolut de les casser, pour leur substituer une Milice d'Arabes, et de transférer le siege de l'Empire au Caire. Les Janissaires, instruits de son dessein, se révolterent contre ce malheureux Prince, qui fut étranglé le 20 Mai 1622, par l'ordre de Mustapha son oncle, et frere de

son pere, que les Janissaires venoient de mettre, pour la seconde fois, sur le trône.

L'Auteur a ajouté à ce fait historique, l'Épisode de la fille du Mufti, qui joue, à-peu-près, le même rôle que Roxane dans Bajazet de Racine : elle emploie la ruse pour se faire aimer du Sultan. Son amour rebuté se change en fureur. Elle fomente la sédition qu'elle tâche ensuite d'apaiser, lorsqu'elle s'imagine pouvoir toucher le cœur de son amant. Mais ses derniers refus la déterminent à l'abandonner à son triste sort; et, enfin, apprennant sa mort, elle succombe à son désespoir.

Les rôles de la fille du Mufti et d'Osman sont très-intéressans; tous les autres sont foibles et ne produisent aucun intérêt. Dans le rôle de la fille du Mufti, on trouve d'assez beaux vers, tels que ceux-ci : elle parle à Osman détrôné, et près d'être livré à la rage des soldats.

» Mais sur ces sentimens, ne t'imagine pas
» Que ta grandeur passée eût pour moi des appas.
» Je trouvois ta personne encor plus précieuse,
» Et je ne t'aimois point comme une ambitieuse.
» De peur que ton esprit ne soit en quelque erreur,
» J'aimois Osman lui-même, et non pas l'Empereur;
» Et je considérois en ta noble personne,
» Des brillans d'autre prix, que ceux de la couronne.
» Si les décrets du Ciel, si l'ordre du destin,
» Avoient mis sous mes loix les climats du matin;
» Et si, par des progrès où ta valeur aspire,
» Le Danube et le Rhin couloient sous mon Empire,
» Osman dans mes États seroit maître aujourd'hui :

» Il n'auroit qu'à m'aimer, et tout seroit à lui.
» Ne fût-il qu'un soldat vêtu d'une cuirasse,
» N'eût-il rien que son cœur, son esprit et sa grace;
» Et mon ame seroit encore au désespoir,
» De n'avoir rien de plus pour mettre en son pouvoir.»

Acte V, Scene II.

On attribue encore à Tristan les Tragédies de Bazaze et de Sélim. Cette derniere fut représentée en 1645.

Nota. Nous trouvons au bas d'un portrait de Tristan, gravé, les vers suivans, qui, sans doute, furent composés par lui-même.

« Élevé dans la Cour, dès ma tendre jeunesse,
» J'abordai la fortune et n'en eus jamais rien;
» Car j'aime la Vertu, cette ingrate maîtresse,
» Qui fait chercher la gloire et mépriser le bien. »

4

MARIAMNE,

TRAGÉDIE

DE

TRISTAN L'HERMITE,

DÉDIÉE

A MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLÉANS.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

A MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS.

MONSEIGNEUR,

APRÈS l'estime que vous avez faite de cette peinture parlante de Mariamne, je croirois diminuer beaucoup de son prix, si je n'avois l'honneur de la présenter à VOTRE ALTESSE. *Vous avez payé trop prodigalement une si petite rareté, l'ayant appellée*

merveilleuse ; et certes , cette louange de la bouche d'un si grand Prince , mérite bien de plus dignes reconnoissances que celles-ci. Je ne prétends pas aussi , MONSEIGNEUR , m'acquitter par un si petit hommage , des honneurs que je dois à VOTRE ALTESSE : ce seroit user d'actions de graces trop communes vers une Divinité si propice. J'espere bien de présenter quelque jour à vos autels des offrandes plus recevables. Les Muses , dispensatrices de la gloire , n'auront qu'à me fournir assez d'industrie pour ce beau dessein , je m'assure que vos illustres actions m'en donneront assez de matiere. L'Ange qui veille pour le salut de la France , et qui travaille si glorieusement pour sa prospérité , ne l'a pas encore conduite jusqu'à la grandeur où elle doit arriver. Si la Justice et la Piété , accompagnées de la Valeur , ne promettent aux nobles projets du Roi , que des succès bien favorables , les limites de cet Etat s'étendront , au moins , aussi loin sous le Regne du vic-

torieux LOUIS, *que sous celui de* CHARLEMAGNE; *et* VOTRE ALTESSE *servira sans doute beaucoup à ce digne etablissement. Soit que vous commandiez une armée au-delà des Alpes, pour aller rechercher dans l'Italie les droits de vos Prédécesseurs; soit qu'avec de plus grandes forces vous alliez ôter le joug à la Grece, pour le donner à toute l'Asie, selon la voix des Oracles,* MONSEIGNEUR, *vous ferez des choses plus qu'humaines, et qui feront entreprendre de beaux efforts aux excellens Esprits de ce Siecle, afin de les immortaliser. Il ne faudra guere d'invention pour donner, après ces emplois, beaucoup de splendeur à l'image de votre vie; il suffira, si l'on peut, représenter naïvement les lauriers dont vous serez couronné. Je n'ai pas tellement vieilli au service de* VOTRE ALTESSE, *que je ne puisse encore espérer de voir ces progrès, et de produire même alors quelqu'Œuvre qui rende témoignage de votre gloire et de mon très-humble zele à votre Service,*

vous faisant avouer qu'après le plaisir qu'on sent à faire de belles actions, il n'y en a point d'égal à celui de s'entendre louer de bonne grace.

Je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble et très-obéissant
Serviteur, TRISTAN
L'HERMITE.

AVERTISSEMENT.

Le sujet de cette Tragédie est si connu, qu'il n'avoit pas besoin d'Argumens. Quiconque a lu Josephe, Zonare, Égésipe, et nouvellement le Politique malheureux, exprimé d'un style magnifique, par le Révérend Pere Caussin, sait assez quelles ont été les violences d'Hérode, qui furent fatales aux innocens, et particuliérement à cette illustre Mariamne, dont il avoit usurpé le lit et la liberté, avec la couronne de Judée. Je me suis efforcé de dépeindre au vif l'humeur de ce Prince sanguinaire, à qui la Nature avoit fait assez de graces pour le rendre un des plus grands hommes de son siecle, s'il n'eût employé ces merveilleux avantages contre sa propre réputation, en corrompant des biens si purs, par le débordement d'une cruauté sans exemple, et des autres vices qu'on a remarqués en sa vie. Vois cette peinture en son jour, et n'y cherche pas des finissemens qui pourroient

affoiblir, en quelque sorte, la hardiesse du dessin! Je ne me suis pas proposé de remplir cet Ouvrage d'imitations italiennes et de pointes recherchées; j'ai seulement voulu décrire, avec un peu de bienséance, les divers sentimens d'un Tyran courageux et spirituel, les artifices d'une femme envieuse et vindicative, et la constance d'une Reine dont la vertu méritoit un plus favorable destin; et j'ai dépeint tout cela de la maniere que j'ai cru pouvoir mieux réussir dans la perspective du Théatre, sans m'attacher mal-à-propos à des finesses trop étudiées, et qui font paroître une trop grande affectation, en un tems où l'on fait plus d'état des beautés qui sont naturelles, que de celles qui sont fardées.

NOTE

NOTE DES RÉDACTEURS.

Nous ne donnerons point ici le Sujet de Mariamne. Outre qu'il est connu de tout le monde, l'Auteur a placé, au-devan de chaque Acte, un Argument détaillé, qui l'explique suffisamment.

Nous avons eu grand soin, pour cette Piece, comme nous l'avons pour toutes celles de notre Collection, de comparer toutes les Éditions que nous avons pu nous en procurer ; mais c'est surtout au Manuscrit indiqué dans notre Catalogue des Pieces de Tristan, que nous devons les variantes importantes de notre Édition. M. Bignon, qui veille avec tant de zele à l'accroissement et l'utilité de l'immense et magnifique dépôt des Livres du Roi, et qui s'empresse toujours, en Protecteur éclairé, à concourir à la perfection et au succès des Ouvrages utiles, a bien voulu nous permettre de prendre connoissance de ce précieux Manuscrit, qui nous a été d'un si grand secours. Tous les vers *guillemettés* que

l'on trouvera, soit dans le corps de la Piece, ou renvoyés au bas des pages, n'existoient que dans ce Manuscrit : pas un ne se trouve dans aucune des Éditions connues jusqu'à présent.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR MARIAMNE.

CETTE Tragédie fut accueillie d'une maniere si brillante, quoiqu'elle fût, en ce genre, le premier ouvrage de son Auteur, que son succès surpassa celui de *Médée* de P. Corneille, et balança celui du *Cid*, avec lequel elle parut en concurrence.

Voici comment Fontenelle s'exprime à ce sujet : « Le même hiver qui vit paroître le *Cid*, » vit paroître aussi la *Mariamne* de Tristan, » autre ouvrage célebre, et qui s'est maintenu » au Théatre presque jusqu'au tems présent. Je » parle de cent ans qui se sont écoulés depuis » ce tems-là, à-peu-près comme je parlerois de » deux mille ans qui nous séparent des Grecs. » En effet, si l'on considere quel nombre pro- » digieux de Tragédies sont oubliées pour ja-

» mais, et combien le goût a changé, il est pres-
» qu'aussi glorieux à une Piece de s'être conser-
» vée sur le Théatre pendant ces cent ans, ou
» environ, qu'il l'est à celles des Grecs de s'être
» conservées deux mille ans dans les Bibliothe-
» ques : car un Livre subsiste plus facilement
» dans une Bibliotheque, qu'une Piece sur le
» Théatre. »

Cependant cette Piece a de grands défauts dans la conduite, et la versification en est pleine d'expressions indignes du style de la Tragédie ; mais le sujet est si intéressant, la mort de Mariamne touche si vivement, le caractere d'Hérode est si bien dessiné et si soutenu, les passions y sont si véhémentes, et les idées si fortes et si belles, que l'on oublie la foiblesse et l'incorrection des vers. On ne peut, sur-tout, refuser de justes applaudissemens au cinquieme acte, d'après P. Corneille lui-même. « Plus on
» differe la catastrophe, dit-il, plus les esprits de-
» meurent suspendus ; et l'impatience qu'ils ont
» de savoir de quel côté elle tournera, est cause
» qu'ils la reçoivent avec plus de plaisir ; ce qui
» n'arrive pas quand elle commence avec le cin-

» quieme acte. L'Auditeur qui le sait trop tôt, » n'a plus de curiosité, et son attention languit » durant tout le reste, qui ne lui apprend rien » de nouveau. Le contraire s'est vu dans la » *Mariamne*, dont la mort, bien qu'arrivée dans » l'intervalle qui sépare le quatrieme acte du cin- » quieme, n'a pas empêché que les déplaisirs » d'Hérode, qui occupent tout ce dernier acte, » n'ayent plu extraordinairement. Mais je ne » conseillerois à personne de s'assurer sur cet » exemple : il ne se fait pas des miracles tous les » jours ; et, quoique son Auteur eût bien mé- » rité ce beau succès, par le grand effort d'es- » prit qu'il avoit fait à peindre les désespoirs de » ce Monarque, peut-être que l'excellence de » l'Acteur, qui en soutenoit le personnage, y » contribuoit beaucoup. » (Discours de P. Corneille, sur le Poëme Dramatique.

Le Pere Rapin assure que l'on ne sortoit de la représentation de Mariamne, qu'en éprouvant les mêmes effets que produisoient les anciennes Tragédies des Grecs. Mais il ajoute, comme P. Corneille, que le fameux Mondory, qui y jouoit le rôle d'Hérode, avoit beaucoup de part

à l'impression extraordinaire que causoit cette Piece.

Mondory fut un des plus grands Comédiens de son tems ; mais il acquit sur-tout une telle réputation dans le rôle d'Hérode, que le Cardinal de Richelieu, qui en entendoit parler comme d'un prodige, voulut en juger par lui-même. Mondory joua devant le Ministre, qui ne put s'empêcher de verser des larmes. Mais Bois-Robert, qui étoit présent, dit au Cardinal qu'il feroit encore mieux, et même devant Mondory. Le jour fut pris, et l'Abbé de Bois-Robert déclama avec tant de force, et se passionna tellement, que Mondory, lui-même, ne put lui refuser des pleurs : ce qui acquit à Bois-Robert le nom d'Abbé Mondory.

Mondory tomba en apoplexie, en jouant le rôle d'Hérode. Plusieurs Auteurs ont même dit qu'il étoit mort subitement au Théatre. La vérité est qu'il resta long-tems paralytique d'une partie du corps, et que sa langue se trouva tellement embarrassée, qu'il ne put reparoître. Il se retira dans une maison qu'il avoit auprès d'Orléans, d'où il étoit. Mais le Cardinal le fit

revenir pour jouer dans l'*Aveugle de Smyrne*, Tragi-Comédie, à laquelle l'Éminence n'avoit pas dédaigné de travailler, et qui, pourtant, n'étoit pas fort bonne, et n'eut point de succès. Mondory n'en put jouer que deux actes : il retourna dans sa retraite, où le Cardinal lui fit une pension de 2000 livres, pour le récompenser de son zele. Plusieurs autres Seigneurs se signalerent aussi en générosités envers ce célebre Acteur ; et diverses pensions réunies, lui firent environ huit à dix mille livres de rente, dont il jouit jusqu'à sa mort. Le Prince de Guémené disoit de Mondory : *Homo non periit, sed periit artifex* ; ce que l'on a depuis appliqué à l'ancien Scaramouche de l'Hôtel de Bourgogne.

Tristan rendit aussi à Mondory un hommage bien flatteur, dans la Préface de la Tragédie de Penthée. Après avoir déploré le peu de succès de cette Piece, qu'il attribue, en partie, à la privation où elle a été de cet Acteur, il ajoute : « Sans mentir, on peut dire que ce n'est » pas un homme vulgaire ; et, sans offenser » beaucoup d'excellens Comédiens, qui sont » maintenant en réputation, je puis lui donner

» de grandes louanges. Cet illustre Acteur ne » tient point sa gloire du hasard, ou de l'aveu- » glement des hommes ; c'est par de merveil- » leuses qualités qu'il a forcé toute la France de » rendre justice à son mérite, qui auroit obtenu » de l'antiquité des couronnes et des statues. Ja- » mais homme ne parut avec plus d'honneur sur » la scene : il s'y fit voir tout plein de la gran- » deur des passions qu'il représentoit ; et, comme » il étoit préoccupé lui-même, il imprimoit for- » tement dans les esprits tous les sentimens qu'il » exprimoit. Les changemens de son visage sem- » bloient venir des mouvemens de son cœur, et » les justes nuances de sa parole, et les bien- » séances de ses actions, formoient un concert » admirable, qui ravissoit tous ses spectateurs. » C'est de ce miraculeux imitateur que j'atten- » dois le coloris de cette peinture (la Tragédie » de Penthée); c'est celui qui lui devoit donner, » tout ensemble, de la grace et de la vigueur, » sans cette espece d'apoplexie, dont il n'est pas » encore parfaitement guéri. »

Scudéri voulant prouver que son siecle a produit des Acteurs que l'on peut comparer aux

plus célebres de l'antiquité, s'exprime ainsi : « Je dois ce témoignage, à la vérité, qu'il y a » sur l'un et l'autre de nos Théatres des Acteurs » qui ne sont pas loin de la perfection des an- » ciens ; mais comme, en les nommant, je » ferois connoître tacitement ceux qui n'en ap- » prochent point, je ne publierai pas clairement » la gloire des uns, de peur de publier la honte » des autres. Toutefois, comme on peut parler » plus librement des choses passées que des pré- » sentes, je dirai que le fameux Mondory a cer- » tainement eu peu d'égaux, dans les siecles » passés et dans le nôtre, et qu'il mériteroit » que la face du Théatre fût toujours tendue de » noir, s'il ne nous restoit quelqu'espérance de » le revoir sur la scene. »

Mondory fut très-regretté, et tous ceux qui l'avoient vu, dans son éclat, eurent beaucoup de peine à l'oublier.

L'Abbé de Marolles dit, en parlant des Pieces Dramatiques de son tems : « Je me suis abstenu » de voir toutes ces choses, depuis que Mon- » dory finit ses actions, qui charmerent tout le » monde.... Cet excellent homme, ajoute-t-il,

» a récité sur la scene deux discours que je lui » avois donnés, ou, plutôt, qu'il me pria de lui » donner, bien que, de lui-même, il en eût » pu faire de meilleurs. »

En effet, Mondory étoit l'Orateur de sa Troupe : il faisoit les Annonces, et les petits Discours dont on les accompagnoit alors. Il joignit même au talent de la parole, celui de faire des vers : on en peut juger par ces deux Pieces qu'il fit sur la Tragi-Comédie du *Trompeur puni*, de Scudéry.

AU TROMPEUR PUNI,

ÉPIGRAMME.

« Tu trompes, ô subtil Cléonte,
» Avecque des traits si charmans,
» Que le plus sage des Amans
» Pourroit ainsi tromper, sans honte.
» Continue : il n'est point de tour,
» Qui ne soit permis en amour,
» Pour tromper d'un Rival la fâcheuse entreprise ;
» Et jamais, parmi nous, on n'a rien vu de tel :
» Toujours, par la vertu, l'homme s'immortalise,
» Et le vice, aujourd'hui, te va rendre immortel. »

AUTRE,

A M. DE SCUDÉRY.

« Toi, que toute la France estime,
» Et qu'elle prend pour le Démon
» Qui montre à bien polir la rime ;
» Et, pour tout dire, enfin, pere de *Ligdamon* : (1)
» Quoique ce Héros, dans sa vie,
» Donne aux plus sages de l'envie ;
» Ne le fais plus passer pour tien,
» Et regarde où le sort le range ;
» Puisqu'on donne plus de louange
» Au trompeur qu'à l'homme de bien. »

---

(1) Ligdamon et Lidias, ou la Ressemblance, Tragi-Comédie, tirée de l'Astrée, et jouée en 1629. C'est le premier ouvrage dramatique de Scudéry, qui, dans une préface, en demandant grace pour cet essai, se donne pour ce qu'on appelle un homme au poil et à la plume.

« J'ai passé, dit-il, plus d'années parmi les armes, » que d'heures dans mon cabinet, et beaucoup plus » usé de meches en arquebuse qu'en chandelle ; de » sorte que je sais mieux ranger les soldats, que les » paroles, et mieux quarrer les bataillons, que les » périodes. »

Sans cette préface, a dit un Auteur, auroit-on cru que Scudéry eût été un si brave Capitaine, dès sa jeunesse ?

CATALOGUE
DES TRAGÉDIES
QUI ONT PARU SOUS LE TITRE
DE MARIAMNE.

Il a paru six Tragédies sous le titre de Mariamne.

La premiere est d'Alexandre Hardy, représentée en 1610, à l'Hôtel de Bourgogne ; imprimée à Paris en 1635, *in*-8°., chez Jacques Quesnel.

Cette Tragédie fait partie du second volume des Œuvres de Hardy.

Malgré la foiblesse de cette Piece, elle n'a pas été inutile à Tristan, pour sa Mariamne, puisqu'on apperçoit à peu près la même conduite dans les deux. Celle de Hardy a été aussi d'un grand secours à bien d'autres Auteurs Dramatiques. Les fureurs où se porte Hérode,

Hérode, après qu'on lui a fait le récit de la mort de Mariamne, prouvent que Hardy n'étoit pas sans génie.

HERODE.

» Hélas ! tu n'as que trop mes cruautés dépeintes,
» Que trop ouvert la bonde à mes pleurs, à mes plaintes;
» Trop en mon ame mis de vautours, de bourreaux.
» O terre ! engloutis-moi dans tes caves boyaux !
» Ouvre le plus profond de tes gouffreux abymes,
» Et plonges-y ce corps chargé de tant de crimes.
» Mariamne défaite ! *O Astres* inclémens ?
» O Ciel ! injuste Ciel ! perfides élémens !
» Et ne pouviez-vous pas résister à ma haine ?
» Et ne deviez-vous pas me répandre sa peine ?
» Mariamne défaite ! Ah ! je ne le crois pas !
» L'Univers, tout en deuil, pleureroit son trépas.
» Phœbus, à qui ses yeux fournissoient de lumiere,
» Dormiroit, pour jamais, sous l'onde mariniere. »

La seconde Mariamne est de Tristan, et fut représentée en 1636; imprimée à Paris en 1637, *in*-4°., avec fig. chez Antoine Courbé. Voyez le Catalogue des Pieces de Tristan.

La troisieme est de la Calprenede : elle est intitulée : La Mort des enfans d'Hérode, ou la suite de Mariamne, Tragédie, représentée en 1639, dédiée au Cardinal de Richelieu ; im-

primée à Paris la même année, *in*-4°., chez Augustin Courbé.

Cette Tragédie eut quelque succès, mais beaucoup plus de critiques, et elle les méritoit à tous égards. Elle est très-médiocre, même pour le tems; la versification est pleine de mauvaises pointes, et dénuée de pensées.

Alexandre et Aristobule, fils de Mariamne et d'Hérode, perdent la tête sur un échaffaud: ils sont condamnés à ce supplice, sur de fausses lettres qu'Antipater, fils naturel d'Hérode, fait fabriquer au nom des Princes, par Diophante, Secrétaire d'Hérode. Les Princes accusés ne se défendent point de la fausseté des témoignages sur lesquels on les accuse. Alexandre croit que sa femme Glaphyra est aimée de son pere; mais ce sentiment n'est fondé sur aucune apparence. Tel est à peu près le sujet de cette Piece, dont nous ne ferions aucune mention, si elle n'avoit pas pour titre: *Suite de Mariamne*.

La quatrieme est sans nom d'Auteur, et n'a pas été représentée.

*La cinquieme est de Voltaire, et donnée d'abord une seule fois, le Lundi 6 Mars 1724, sous le titre de Mariamne; remise ensuite le 10 Avril 1725, avec des changemens, et sous le titre d'Hérode et Mariamne; imprimée à Paris avec une Préface, en 1730, *in*-8°., chez la veuve Ribou.

Il y a eu beaucoup d'Éditions de cette Piece.

La sixieme et derniere est de l'Abbé Nadal : elle n'eut que quatre représentations, dont la premiere fut donnée le 15 Février 1725. Elle est dédiée au Prince de Vendôme, et fut imprimée la même année, *in*-12, chez la veuve Ribou.

Dans la Préface déclamatoire et très-satyrique que l'Auteur a placée au-devant de sa premiere Edition, il lance les traits les plus piquans contre les personnes qui s'étoient concertées, dit-il, pour faire tomber sa Piece. Mais ces imputations ont été retranchées de la seconde Edition.

» Le grand nombre de Tragédies de *Mariamne*, dit » Léris, (Dict. des Théatres, page 281) donna lieu à » un Opéra comique de la composition de Fuzelier, et » intitulé : *Les quatre Mariamnes*, donné au Théatre » Italien, le 7 Mars 1725. Cet Opéra-comique occa- » sionna, à son tour, une petite Comédie de Piron, en » un acte, en vers, donnée au même Théatre, le 27 » Avril de la même année, (non imprimée) et qu'il in- » titula : *Les huit Mariamnes* ; entendant parler de » celles de Tristan, Voltaire, Nadal et de l'Anonyme, » et y ajoutant les quatre de l'Opera-comique ci- » dessus, lequel étoit la critique de ces quatre *Ma-* » *riamnes*. Comme c'étoit un double emploi, le public » ne trouva pas bon que ces quatre prétendues *Ma-* » *riamnes* en vinssent grossir le nombre, et la Piece de » Piron fut mal reçue.

» Si Piron eût été bien instruit, dit un Auteur, il au-
» roit pu faire entrer en danse, au moins une demi-
» douzaine de *Mariamnes*, et il n'auroit pas multiplié
» les êtres, sans nécessité. »

MARIAMNE,

TRAGÉDIE

DE

TRISTAN L'HERMITE.

Repréſentée en 1636.

PERSONNAGES.

HERODE, Roi de Judée.
THARÉ, Gentilhomme de la Chambre d'Hérode.
PHERORE, frere d'Hérode.
SALOME, sœur d'Hérode.
MARIAMNE, femme d'Hérode.
DINA, confidente de Mariamne.
L'ECHANSON.
L'HUISSIER du Cabinet.
PHALEG, premier Juge.
SADOC, second Juge.
PHARÈS, Capitaine des Gardes.
ACHAM, Grand Prévôt.
SOESME, confident d'Hérode.
L'EUNUQUE.
LE GEOLIER.
ISBOCETH, Seigneur de la Cour d'Hérode.
ALEXANDRA, mere de Mariamne.
OZIAS, Chevalier d'honneur d'Alexandra.
NARBAL, Gentilhomme de la Cour d'Hérode.
Les Gardes d'Hérode.

La Scene est à Jérusalem.

ARGUMENT
DU PREMIER ACTE.

1. Hérode s'éveille en sursaut, troublé d'une vision épouvantable. 2. Son frere et sa sœur essayent de remettre son esprit de cette frayeur, lui représentant la vanité des songes. 3. Hérode se recueille en soi-même, s'assure sur l'amitié des Romains et sur sa valeur. 4. Puis, cette crainte étant dissipée, il se plaint de l'amour qu'il a pour Mariamne, dont il souhaiteroit d'être plus aimé. 5. Phérore et Salome s'efforcent en vain de rendre de mauvais offices à cette Princesse. 6. Hérode l'envoie querir par Soesme, avec dessein de l'obliger à prendre plus d'affection pour lui.

MARIAMNE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HERODE, *s'éveillant en sursaut.*

Fantôme injurieux, qui troubles mon repos,
Ne renouvelle plus tes insolens propos;
Va dans l'ombre éternelle, ombre pleine d'envie,
Et ne te mêle pas de censurer ma vie:
Je suis assez savant en l'art de bien regner,
Sans que ton vain courroux me le vienne enseigner;
Et j'ai trop sûrement affermi mon Empire,
Pour craindre les malheurs que tu me viens prédire;
Je donnerai bon ordre à tous les accidens,
Qui, n'étant point prévus, perdent les imprudens....
Mais, quoi! le front me sue, et je suis hors d'haleine.
Mon ame en ce repos a trouvé tant de peine
A se désabuser d'une fâcheuse erreur,
Que j'en suis tout ému de colere et d'horreur!
Holà!...

(*Phérore paroît avec le Capitaine des Gardes.*)

SCENE II.

THARÉ, HERODE, ET PHERORE.

THARÉ.

QUE vous plaît-il, Sire ?

HERODE.

Ah ! voici Pherore.

PHERORE.

On me disoit ici que vous dormiez encore.

HERODE.

Tu m'as bien entendu quand j'ai parlé tout haut ;
Je me suis éveillé tout-à-l'heure en sursaut,
Après la vision la plus mélancolique,
Qui puisse devancer un accident tragique.

PHERORE.

Les songes les plus noirs que l'on puisse inventer,
Seroient-ils suffisans pour vous épouvanter,
Vous qui savez braver les forces indomptables,
Et qui craignez si peu les périls véritables ?
Ce sont des visions qui n'ont jamais d'effet.

HERODE.

Mon esprit est troublé du songe que j'ai fait :
Il m'en revient sans cesse une idée importune,
Qui ne doit m'avertir que de quelque infortune :
C'est un avant-coureur de quelque adversité.

PHERORE.

On ne doit pas en faire une nécessité :
Ces apparitions sont comme les images
Qu'un mélange confus forme dans les nuages ;
C'est un sombre tableau d'hommes et d'animaux,
Qui ne fait arriver ni des biens, ni des maux.

HERODE, *à part.*

Quand tu nous fus ravi par un destin contraire,
Mon généreux aîné, brave et fidele frere,
J'appris ton accident par un même rapport ;
Je fus par même voie averti de ta mort :
J'eus au bord du Jourdain des visions cruelles,
Qui prévinrent le bruit de ces tristes nouvelles.

PHERORE.

Pour moi, j'ai mille fois des songes observé,
Sans que de leur présage il soit rien arrivé ;
Et, selon qu'un Rabin me fit un jour entendre,
C'est les prendre fort bien, que de n'en rien attendre.

HERODE.

Quelles fortes raisons apportoit ce Docteur,
Qui soutient que le songe est toujours un menteur ?

PHERORE.

Il disoit que l'humeur qui dans nos corps domine,
A voir certains objets, en dormant, nous encline :
Le flegme humide et froid, s'élevant au cerveau,
Y vient représenter des brouillards et de l'eau :
La bile ardente et jaune, aux qualités subtiles,
N'y dépeint que combats, qu'embrâsemens de villes :

Le sang qui tient de l'air et répond au printems,
Rend les moins fortunés en leurs songes contens:
Sa douce exhalaison ne forme que des roses,
Des objets égayés, et d'agréables choses:
Et la mélancolie à la noire vapeur,
Où se logent toujours la tristesse et la peur,
Ne pouvant figurer que des images sombres,
Nous fait voir des tombeaux, des spectres et des ombres.
C'est ainsi que chacun apperçoit, en dormant,
Les indices secrets de son tempérament.

HERODE.

Ainsi l'on songeroit toujours les mêmes choses?

PHERORE.

Les songes, quelquefois, viennent par d'autres causes;
De même que les uns expriment nos humeurs,
Les autres, bien souvent, représentent nos mœurs.
L'ame d'un homme noble, encore qu'il repose,
Méprise la fortune, et l'honneur se propose;
Et celle du voleur, prévenant son destin,
Rencontre des Prévôts, ou fait quelque butin.
De même l'usurier, en sommeillant, repasse,
Et les yeux et les mains sur l'argent qu'il amasse;
Et l'amant prévenu de crainte ou de desirs,
Eprouve des rigueurs, ou goûte des plaisirs.

HERODE.

Ces expositions ne me contentent gueres,
Ces principes communs ont des effets vulgaires,
Et tu sais qu'autrefois l'Egypte remarquoit
Aux songes importans que Joseph expliquoit;

Qu'il en est, dont l'image est heureuse ou funeste,
Nous annonçant la grace, ou le courroux céleste :
Quoi qu'il en soit, Pherore, écoute un peu le mien,
N'importe qu'il promette, ou du mal ou du bien.

SCENE III.

SALOME, HERODE, PHERORE, SOESME.

SALOME.

Vous plaît-il que j'entende aussi cette aventure,
Qui n'est, à bien parler, qu'une vaine peinture,
Qu'un énigme *confus* sur le sable tracé ?

HERODE.

Ne m'interromps donc pas quand j'aurai commencé.
La lumiere et le bruit s'épandoient par le monde ;
Et lorsque le soleil, qui se leve de l'onde,
Elevant au cerveau de légeres vapeurs,
Rend les songes qu'on fait plus clairs et moins trompeurs ;
Après mille embarras d'especes incertaines,
De rencontres sans suite, et de chimeres vaines,
Je me suis trouvé seul dans un bois écarté,
Où l'horreur habitoit avec l'obscurité,
Lorsqu'une voix plaintive a percé les ténebres,
Appellant Mariamne, avec des tons funebres.
J'ai couru vers le lieu d'où le bruit s'épandoit,

Suivant, dans ce transport, l'amour qui me guidoit,
Et qui sembloit encor m'avoir prêté ses ailes,
Pour atteindre plutôt ce miracle des belles :
Mes pas m'ont amené sur le bord d'un étang,
Dont j'ai trouvé les eaux toutes rouges de sang ;
Il est tombé dessus un éclat de tonnerre ;
J'ai senti sous mes pieds un tremblement de terre ;
Et dessus ce rivage, environné d'effroi,
Le jeune Aristobule a paru devant moi.

SALOME.

O Dieux ! je serois morte, étant en votre place :
Le sang, à ce récit, dans mes vaines se glace.

PHERORE.

Je sens la même horreur dans mes os se couler.

HERODE.

Ecoutez donc le reste, et me laissez parler.
Il n'avoit point ici la tiare à la tête,
Comme aux jours solemnels de notre grande fête,
Où tirant trop d'éclat d'un riche vêtement,
Il obligeoit les Juifs à dire hautement,
Qu'une si glorieuse et si noble personne
Méritoit de porter la mitre et la couronne.
Je ne l'ai reconnu qu'à la voix seulement ;
Il sembloit retiré de l'onde fraîchement ;
Son corps étoit enflé de l'eau qu'il avoit bue,
Ses cheveux tout mouillés, lui tomboient sur la vue ;
Les flots avoient éteint la clarté de ses yeux,
Qui s'étoient, en mourant, tourné devers les cieux :
Il sembloit que l'effort d'une cruelle rage,
Avoit laissé l'horreur peinte sur son visage ;

Et que de sang meurtri, tout son teint se couvrît,
Et sa bouche étoit morte encor qu'elle s'ouvrît.
Ses propos, dès l'abord, ont été des injures,
Des reproches sanglans, mais tous pleins d'impostures.
Il a fait contre moi mille imprécations;
Il m'est venu charger de malédictions,
M'a parlé de rigueurs sur son pere exercées,
M'imputant tous les maux de nos guerres passées:
Bref, il m'en a tant dit, osant s'émanciper,
Qu'à la fin j'ai levé le bras pour le frapper:
Mais, pensant de la main repousser cet outrage,
Je n'ai trouvé que l'air au lieu de son visage:
Ainsi, de violence et d'horreur travaillé,
Avec un cris fort haut je me suis éveillé.
Voilà quel est mon songe: eh bien, que vous en semble,
Salome, qu'en dis-tu?

SALOME.

Moi? je dis que j'en tremble!

PHERORE.

Je ne célerai pas que j'en suis effrayé.

SALOME.

C'est quelque avis du ciel qui vous est envoyé.

HERODE.

L'avis à déchiffrer est si fort difficile,
Qu'il n'eût pu m'obliger d'un soin plus inutile.

SALOME.

L'Etat d'un changement peut être menacé.

HERODE.

Ce qu'écrit le destin, ne peut être effacé:
Il faut bon-gré, mal-gré, que l'ame résolue,

Suive ce qu'a marqué sa puissance absolue :
De ses pieges secrets on ne peut s'affranchir ;
Nous y courons plus droit, en pensant les gauchir.
L'homme, à qui la fortune a fait des avantages,
Est comme le vaisseau sauvé de cent orages ;
Qui, sujet toutefois aux caprices du sort,
Peut se perdre à la rade, ou périr dans le port.
Mais qui me peut choquer, et qu'ai-je plus à craindre,
Au faîte du bonheur où l'on me voit atteindre ?
Rien n'est assez puissant, pour me perdre aujourd'hui,
Si le ciel, en tombant, ne m'accable sous lui :
Je ne puis succomber que par une aventure,
Dont le coup soit fatal à toute la nature.
Tous les Asmonéens sont dedans le tombeau ;
On voit sur leur vieux trône, un Monarque nouveau,
Qui tient sous les lauriers, sa couronne et sa tête,
Pour jamais à l'abri des coups de la tempête.
Je sais bien quel support Auguste m'a promis,
Me voulant recevoir au rang de ses amis ;
Et j'ai tant de faveur auprès de son génie,
Que j'y suis assuré contre la calomnie.
Ceux qu'il aime le mieux d'entre ses courtisans,
Font cas de ma vertu, comme de mes présens ;
Et j'ai mille secrets, par où le Jourdain libre,
N'a point à redouter la colere du Tybre.
De tout autre côté, pour braver le malheur,
Je suis assez muni de force et de valeur.
Que trente légions d'Arabes et de Parthes,
Tournent vers mes Etats, pour y brouiller les cartes,
Avec un camp volant, j'irai les affronter,

Et ferai leurs desseins à leur honte avorter.
J'irai les repousser au fond de leurs Provinces,
Et par tant de progrès, humilier leurs Princes,
Qu'ils viendront confesser, en recevant ma loi,
Qu'on ne profite guere à s'attaquer à moi.

SALOME.

Les Princes vos voisins savent votre courage;
Ils en ont fait l'essai, dès votre plus bas âge:
Ils prêteront l'oreille à des conseils meilleurs,
Et leur ambition prendra son cours ailleurs.

HERODE.

Je n'avois pas quinze ans, lorsque je pris les armes,
Lorsque j'allai chercher la mort dans les alarmes;
Et si, dès ce tems-là, mon bras, par mille exploits,
Domptoit les nations, et soumettoit les Rois;
Que j'ai fait de combats, et gagné de batailles!
Que j'ai surpris de forts, et forcé de murailles!
Dans un champ spacieux, quand le fruit de Cerès,
De ses tuyaux dorés enrichit les gucrets;
On ne voit gueres plus de javelles pressées,
Que j'ai vu contre moi de piques hérissées,
Qui voloient en éclats, par-tout où je donnois,
Dans la brûlante ardeur dont je les moissonnois.

PHERORE.

Vos belles actions se trouvent sans pareilles,
Jules, quoique l'on die, avec plus de merveilles,
Et par moins de combats et de travaux divers,
S'étoit fait appeller Maître de l'univers.
Vous avez surmonté mille fâcheux obstacles,
Et toute votre vie est pleine de miracles.

HERODE.

Dans ma condition, je serois trop heureux,
Si je n'étois pressé d'un tourment amoureux ;
D'un feu continuel, d'une ardeur sans mesure,
Qui tient incessamment mon ame à la torture ;
Ou si je pouvois vaincre une sévérité,
Qui s'oppose au courant de ma prospérité.
O bonheur imparfait ! ô rigueur importune !
J'ai pour mes compagnons l'Amour et la Fortune ;
Ils ne me quittent point, ils suivent tous mes pas :
Mais l'un m'est favorable, et l'autre ne l'est pas.
L'un fait qu'à tout un peuple aujourd'hui je commande,
Et l'autre me refuse un cœur que je demande ;
Un cœur que je ne puis ranger sous mon pouvoir,
En possédant le corps où je le sens mouvoir.
Aveugles Déités, égalez mieux les choses,
Mêlez moins de lauriers avecque plus de roses,
Faites qu'avec plus d'heur, je sois moins renommé ;
Et n'étant point si craint, que je sois plus aimé.
C'est avecque raison que mon humeur est sombre ;
Ma gloire n'est qu'un songe, et ma grandeur qu'une ombre,
Si lorsque tout le monde en redoute l'effet,
Je brûle d'un desir qui n'est point satisfait.

SALOME.

Depuis qu'en votre lit Mariamne est entrée,
Et que par tant de soins elle est idolâtrée,
Votre maison, sans cesse, est ouverte aux douleurs ;
On n'observe en vous deux que plaintes et que pleurs.

HERODE.

Mes plaintes sont toujours plus justes que ses larmes.
Pourquoi me parut-elle avecque tant de charmes,
Tant de rares vertus, et de divins appas,
Pour entrer dans ma couche, et pour ne m'aimer pas ?
Faut-il que deux moitiés soient si mal assorties ?
Qu'un tout soit composé de contraires parties ?
Que je sois si sensible, elle l'étant si peu ?
Que son cœur soit de glace, et le mien soit de feu ?

PHERORE.

Après avoir acquis des honneurs à la guerre,
Qui vous font envier aux deux bouts de la terre,
Succombant dans la paix à d'invisibles coups,
Vous voulez que par-tout on ait pitié de vous (*) !

(*) Nous trouvons dans le Manuscrit de la Bibliotheque du Roi, cité dans notre Catalogue des éditions de cette Piece, les vers suivans, à cet endroit.

HERODE.

» Phérore, mon mérite a le foible d'Alcide,
» Ce héros qui dompta d'une masse homicide,
» Les tyrans orgueilleux et les monstres divers,
» Qui, dépitans le ciel, désoloient l'univers.
» Après qu'il eût défait tant de cruelles bêtes,
» Des géans à trois corps, des serpens à sept têtes;
» Qu'il eût forcé l'enfer, et les cieux soutenu,
» Fut-il pas désarmé par un enfant tout nu ?
» Amour, qui le blessa d'un petit trait de flamme,
» Le fit-il pas filer sous des robes de femmes ?

HERODE.

L'erreur dont on m'accuse a troublé de grands hommes,
Soit aux siecles passés, soit au tems où nous sommes,
L'amour est tellement fatal à la valeur,
Qu'il n'est point de Héros exempts de ce malheur.
Celui qui de son poil tenoit toute sa force,
Ne sut se détourner de cette douce amorce;
Et ce petit Berger qui devint un grand Roi,
Fut en ses derniers jours plus insensé que moi.
Antoine, sous ce joug abaissant son courage,
A de moindres clartés s'éblouit davantage;
Pour suivre Cléopatre, il quitta son bonheur,
Et s'embarquant ainsi, fit naufrage d'honneur.
Mais moi, tous mes desseins sont sans honte et sans crime:
Le feu qui me consume, est un feu légitime:
Je n'ai pas des desirs que l'on puisse blâmer;
Car j'aime seulement ce que je dois aimer.

PHERORE.

Si dans la passion d'une amour conjugale,

PHERORE.

» Alcide, comme vous, ne fut jamais charmé;
» Car, s'il aimoit Omphale, il en étoit aimé.
» Cette belle Princesse, admirant sa vaillance,
» Avoit conçu, pour lui, beaucoup de bienveillance,
» Où le sujet ingrat de votre affection,
» Voudroit vous immoler à son aversion.

SALOME.

» Cette erreur est cent fois plus digne de reproche, &c.

De la Reine et de vous, l'ardeur étoit égale,
Qui pourroit condamner votre ressentiment,
Ou voudroit s'opposer à cet embrâsement ?
Mais quoi ! votre raison est vraiment endormie ;
Vous faites vanité d'aimer une ennemie,
Qui, pour récompenser un traitement si doux,
N'applique son esprit qu'à médire de vous.

SALOME.

Sans mentir, cette erreur est digne de reproche :
Quel plaisir prenez-vous de chérir une roche,
Dont les sources de pleurs coulent incessamment,
Et qui, pour votre amour, n'a point de sentiment ?

HERODE.

Si le divin objet dont je suis idolâtre,
Passe pour un rocher, c'est un rocher d'albâtre,
Un écueil agréable, où l'on voit éclater
Tout ce que la Nature a fait pour me tenter.
Il n'est point de rubis vermeils comme sa bouche,
Qui mêle un esprit d'ambre à tout ce qu'elle touche,
Et l'éclat de ses yeux veut que mes sentimens
Les mettent, pour le moins, au rang des diamans.

PHERORE.

La beauté, toutefois, doit être dédaignée,
Qui de bon naturel n'est point accompagnée.

HERODE.

Toute cette rigueur vient de sa chasteté ;
Mais son humeur hautaine est pleine de bonté.
Quand le Parthe inhumain prit Hyrcane et Phaselle,
Je dus ma délivrance à son conseil fidele,
Sans cet insigne effet de sa secrette amour,

Je perdois, à-la-fois, et le sceptre et le jour;
C'étoit fait de ma vie, et le traître Antigone,
En me foulant aux pieds, remontoit sur le trône.
Cette obligation me touche tendrement,
Et me fait excuser ses dédains aisément:
Je vois beaucoup d'orgueil en ses beautés divines;
Mais on voit rarement des roses sans épines;
Et puis il est bien juste, à dire vérité,
Qu'elle garde entre vous un peu de majesté.
Mille Rois glorieux sont ses dignes Ancêtres,
Et l'on peut la nommer la fille de nos Maîtres.

SALOME.

Elle en use donc bien; car on sait au palais,
Qu'elle parle de nous comme de ses valets;
Et c'est de quoi pourtant nous ne ferions que rire,
N'étoit mille discours que l'on nous vient redire,
Par où son cœur ingrat, avec émotion,
Témoigne contre vous sa noire intention.

HERODE.

Nous ne pouvons jamais, avecque bienséance,
Aux rapports des valets donner tant de créance:
Ainsi que l'intérêt les a rendus flatteurs,
Notre facilité les peut rendre menteurs;
Et même, le mensonge est assez ordinaire
A ces petites gens dont l'ame est mercenaire.

SALOME.

Les miens n'ont pas le cœur ni l'esprit d'inventer
Tout ce que de la Reine ils me viennent conter.

HERODE.

Apprends-nous quelque trait de cette violence.

SALOME.

Elle parle de vous avec une insolence,
Que sans beaucoup d'horreur on ne peut révéler,
Et que sans crime aussi l'on ne sauroit celer
Vous nomme à tous propos l'auteur de ses miseres;
Le tyran de l'Etat, l'assassin de ses peres;
Et de mille raisons anime son courroux,
Pour faire soulever les peuples contre vous.

HERODE.

La Judée aujourd'hui, soumise à ma puissance,
Ne trouve son bonheur qu'en son obéissance.
On ne peut l'émouvoir ainsi facilement,
Et je ne crois pas tout aussi légérement.
Je connois Mariamne, et sais qu'elle est trop sage,
Pour s'être abandonnée à tenir ce langage.
Si les Grands s'arrêtoient à tout ce qu'on leur dit,
L'imposture auprès d'eux auroit trop de crédit;
On verroit dans les Cours une guerre éternelle;
Il faudroit chaque jour faire maison nouvelle.

PHERORE.

En cas de ces avis, pour se gouverner bien,
Il ne faut pas tout croire, et ne négliger rien.

HERODE.

Je la verrai bientôt, cette belle indiscrette;
Je lui reprocherai cette injure secrette;
Et sa bouche, pourtant, avec un seul baiser,
Quand elle auroit tout dit, pourra tout appaiser.
(Il appelle Soesme, et lui parle à l'oreille.)
Viens-çà.

SALOME, *à Phérore.*

Voyez comment son ame est obsédée
Par les charmes trompeurs de cette autre Médée.
Mais il faut s'employer à faire adroitement
Dissiper la vertu de cet enchantement.

PHERORE.

Madame, cette amour est une maladie,
A laquelle il faudra que le tems remédie.
Nos avis aujourd'hui ne sont pas de saison.
Ce mal envenimé résiste à la raison.

HERODE, *à Soesme.*

Observe bien sur-tout, en faisant ce message,
Et le ton de sa voix, et l'air de son visage :
Si son teint devient pâle, ou s'il devient vermeil,
J'en saurai la réponse en sortant du Conseil.

Fin du premier Acte.

ARGUMENT DU SECOND ACTE.

1. Mariamne se plaint des cruautés d'Hérode, et découvre à sa confidente l'ordre qu'il avoit donné à Soesme pour s'en défaire, en cas qu'il ne retournât pas de Rhodes. 2. Salome l'écoute, et fait un dialogue avec elle : puis elle acheve d'encourager et d'instruire l'Echanson qui doit l'accuser. 3. Hérode chasse Mariamne de sa chambre, donne audience à l'Echanson, qui vient lui parler de cette imposture, et se prépare à faire son procès.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARIAMNE, DINA.

MARIAMNE.

Je croirois ton conseil, s'il étoit raisonnable :
Mais quoi ! veux-tu que j'aime un monstre abominable,
Qui, du trépas des miens me paroît tout sanglant ?

DINA.

Si vous ne l'aimez pas, faites-en le semblant :
En cette occasion vous devez vous contraindre ;
C'est un art excellent que de savoir bien feindre :
Lorsque l'on est réduit à cette extrémité,
De ne pouvoir agir avecque liberté.

MARIAMNE.

Moi, que je me contraigne ! étant d'une naissance,
Qui peut impunément prendre toute licence ;
Et, qui sans abuser de cette autorité,
Ne regle mes desirs que par l'honnêteté.
Que mon cœur se démente, et trouve du mérite
A plaire au sentiment d'un barbare, d'un Scythe,
Meurtrier de mes parens ?

DINA.

Madame, parlez bas.

MARIAMNE.

Si mon corps est captif, mon ame ne l'est pas:
Je laisse la contrainte aux serviles personnes;
Je sors de trop d'Ayeux qui portoient des Couronnes,
Pour avoir la pensée, et le front différent,
Et devenir Esclave en faveur des Tyrans.
Qu'Hérode m'importune, ou d'amour ou de haine,
On me verra toujours vivre et mourir en Reine.

DINA.

Madame, le palais est tout plein d'espions,
Qui veillent jour et nuit dessus vos actions:
Depuis un certain tems, Salome tient à gages,
Pour cet office seul, des filles et des Pages;
Sans cesse à cette porte ils viennent écouter,
Quels sont tous vos propos, qu'ils lui vont rapporter.

MARIAMNE.

N'importe, laissons-les écouter à leur aise;
Ils n'auront pas le bien d'ouïr rien qui lui plaise.

DINA.

Le Roi vous a-t-il fait quelque nouvel ennui,
Pour causer ces dédains que vous avez pour lui?

MARIAMNE.

Quoi! t'imagines-tu que la tragique histoire
De mes plus chers parens, sorte de ma mémoire?
Toujours le vieux Hircan, et mon frere meurtris,
Me viennent affliger de pitoyables cris;
Soit lorsque je repose, ou soit lorsque je veille,
Leur plainte à tous momens vient frapper mon oreille;

Ils s'offrent à toute heure à mes yeux éplorés,
Je les vois tous sanglans et tous défigurés ;
Ils me viennent conter leurs tristes aventures,
Ils me viennent montrer leurs mortelles blessures,
Et me vont reprochant, pour me combler d'ennuis,
Qu'avecque leur bourreau je dors toutes les nuits.
Il faut que le perfide acheve ma disgrace ;
Il en veut à mon sang, il en veut à ma race ;
Il n'est pas satisfait pour avoir massacré
Un vieillard vénérable, un Pontife sacré,
Qui le mit dans ses droits et dans son alliance,
Logeant en son appui toute sa confiance :
Ni pour avoir éteint d'une étrange façon,
Un innocent beau-frere, un céleste garçon,
Le jeune Aristobule, hélas ! lorsque j'y pense,
Le cours de ma douleur emporte ma constance ;
J'ai le cœur si serré, que je ne puis parler,
Et mon ame affligée est prête à s'envoler.
A peine il arrivoit en son quatrieme lustre,
Et l'on voyoit en lui je ne sais quoi d'illustre ;
Sa grace, sa beauté, sa parole et son port,
Ravissoient les esprits dès le premier abord.
Il étoit de mon poil, il avoit mon visage,
Il étoit ma peinture, ou j'étois son image.
Puis, les cieux en son ame avoient mis des trésors,
Qui répondoient encore à ceux d'un si beau corps ;
Et leurs graces sur lui sembloient être tombées,
Pour relever l'honneur des braves Macabées.
Celui qui vers le Nil en porta les portraits,
Confessoit, tout ravi de ses charmans attraits,

Que

Que dans la Palestine on élevoit un homme,
Qui valoit bien les Dieux qu'on adoroit à Rome.
Le peuple, que sa vue au Temple ravissoit,
Admirant ses appas, tout haut le bénissoit;
Et ce Tyran cruel en conçut tant d'envie,
Qu'il fit soudain trancher le beau fil de sa vie:
Ce clair soleil levant, adoré de la cour,
Se plongea dans les eaux comme l'astre du jour,
Et n'en ressortit pas en sa beauté premiere,
Car il en fut tiré sans force et sans lumiere.
Et puis, qu'après cela je flatte l'inhumain,
Qui ne vient que d'ôter la vie à mon germain?
Plutôt, le feu me brûle, ou l'onde son contraire,
Rende mon sort pareil à celui de mon frere.

DINA.

Tous ces traits de malheur depuis long-tems passés,
De votre souvenir doivent être effacés.
Faut-il qu'à tous propos cette triste peinture,
Renouvelle vos pleurs sur une vieille injure?
Que toujours votre esprit en vos ans les plus beaux,
Erre si tristement à l'entour des tombeaux?
Madame, faites treve avecque ces pensées,
Vos célestes beautés y sont intéressées;
Votre teint composé des plus aimables fleurs,
Sert trop long-tems de lit à des ruisseaux de pleurs.
Le tems et la raison sans doute vous invitent
A bannir ces ennuis qui vos jours précipitent:
On vous a fait des maux; mais pour ne rien celer,
On prend beaucoup de soin pour vous en consoler.

MARIAMNE.

Comment?

DINA.

Le Roi vous aime.

MARIAMNE.

Il m'aime! ô l'innocente!

DINA.

Il soupire toujours quand vous êtes absente;
Il vous nomme à toute heure, il compte tous vos pas;
N'est-ce pas vous aimer?

MARIAMNE.

Eh! quoi! ne sais-tu pas
Que cette ame infidelle est pleine d'artifices;
Que ma perte dépend de ses premiers caprices?
Et qu'au moindre hasard qu'il s'attend de courir,
Il ordonne aussi-tôt qu'on me fasse mourir?
C'est le soin principal de cette amour extrême,
Et c'est à quoi naguere il obligeoit Soesme,
Lorsque, tout effrayé, pour Rhodes il partoit,
Redoutant d'y trouver la mort qu'il méritoit.

DINA.

Ce trait est, sans mentir, cruel et tyrannique;
Je ne demande plus quelle chose vous pique:
Les ordres inhumains de cet esprit jaloux,
Font voir en cet endroit qu'il s'aime mieux que vous.
Mais quoi! vous trouvant hors de ce péril extrême,
Vous aimant mieux que lui, dissimulez de même;
Vous verrez quelque jour vos aimables enfans,
Les tiares au front, heureux et triomphans;
Au moins, si par un trait de mauvaise conduite,

Votre mépris ne rend leur fortune détruite,
Ne perdez pas le soin qui les doit conserver :
Si le Roi vous attend il faut l'aller trouver.

(*Salome se montre à l'entrée de la chambre.*)

MARIAMNE.

J'irai, mais ce sera pour lui faire paroître
Qu'il est un parricide, un scélérat, un traître,
Et que je ne sais point de loi, ni de devoir,
Qui me puisse obliger désormais à le voir :
Le conseil en est pris.

DINA.

O Dieux ! je tremble toute !

MARIAMNE.

Pourquoi ?

DINA.

Tout est perdu, Salome nous écoute :
Que je hais ces esprits méchans et curieux !

SCENE II.

MARIAMNE, SALOME, DINA.

MARIAMNE.

Approchez-vous plus près; vous nous entendrez mieux.

SALOME.

Je m'allois retirer, vous croyant empêchée,
Et l'on diroit aussi que vous êtes fâchée.

MARIAMNE.

Une juste colere animoit mon discours.

SALOME.

C'est une passion qui vous émeut toujours.

MARIAMNE.

Je souffre aussi toujours une rigueur insigne.

SALOME.

Vous avez des malheurs dont vous n'êtes pas digne.

MARIAMNE.

Je crois qu'on ne voit rien dans mes déportemens,
Qui puisse mériter ces mauvais traitemens.

SALOME.

Vous êtes fort à plaindre en l'état où vous êtes ;
Mais toutes les beautés ne sont pas satisfaites.

MARIAMNE.

Pour vous, en vos destins, vous n'avez que du bien.

SALOME.

Vous sentez votre mal, et moi, je sens le mien.

MARIAMNE.

Votre cœur relevé se plaint de la fortune ?

SALOME.

J'ai bien d'autres ennuis, dont le cours m'importune.
Mais ainsi que j'entrois, que disiez-vous du Roi ?

MARIAMNE.

Je me plaignois de lui, comme il se plaint de moi.

SALOME.

Je ne puis deviner ces grands sujets de plainte.

MARIAMNE.

C'est que ses espions me tiennent en contrainte.

SALOME.

L'innocence par-tout peut avoir des témoins.

MARIAMNE.

J'aurois plus de repos, s'ils m'importunoient moins.

SALOME.

Vous devriez dire au Roi, combien cela vous blesse.

MARIAMNE.

Vous devriez l'avertir aussi de sa foiblesse.

SALOME.

S'il a de la foiblesse à votre jugement,
On ne l'apperçoit guere à son gouvernement.

MARIAMNE.

Le déplorable état où l'on me voit réduite,
Est le plus rare effet de sa grande conduite.

SALOME.

Vous y remarqueriez moins d'imperfection,
Si vous n'aviez pour lui beaucoup d'aversion.

MARIAMNE.

Je n'ai d'aversion que pour l'horreur du crime;
Mais tous les gens de bien l'ont en la même estime.

SALOME.

S'ils ont ces sentimens, ils en parlent bien bas.

MARIAMNE.

C'est qu'ils craignent la mort, et je ne la crains pas.

SALOME.

Ah! c'est en dire trop; vous devez, ce me semble,
Porter plus de respect au nœud qui vous assemble.

MARIAMNE.

Les respects qu'on lui doit me sont assez connus,
Car je n'ignore pas d'où vous êtes venus.

SALOME.

Moi, j'ignore d'où vient cette haine apparente.

MARIAMNE.

Cette mauvaise humeur vous est indifférente.

SALOME.

Si vous aviez pourtant quelque division,
Je m'offrirois à vous en cette occasion,
Et vous présenterois mes très-humbles services.

MARIAMNE.

Vous me rendez toujours assez de bons offices.

SALOME.

Je vous en rends bien moins que vous n'en méritez.

MARIAMNE.

Le ciel reconnoîtra toutes ces charités.

SALOME.

L'honneur de vous servir m'est trop de récompense.

MARIAMNE *se leve.*

Chacune de nous deux sait bien ce qu'elle en pense.

SALOME.

Vous allez voir le Roi?

MARIAMNE.

Oui; j'y vais de ce pas
Lui tenir un discours qui ne lui plaira pas.

SALOME.

Vous ne lui direz rien qui lui puisse déplaire;
Il aime tout de vous, jusqu'à votre colere.

MARIAMNE.

Et moi, qu'il a rendue un objet de pitié,
J'abhorre tout de lui, jusqu'à son amitié,

(*Elle sort.*)

SALOME, *seule.*

Superbe! dédaigneuse, au courage invincible,

Ne t'imagines pas que je sois insensible :
Non, non, je ne suis pas de ces lâches esprits,
Qui peuvent aisément supporter un mépris.
Souviens-toi que le mien ne reçoit point d'injure,
Qu'il ne rende aussi-tôt avec beaucoup d'usure :
Salome sait fort bien comme il faut obliger,
Et n'est pas ignorante en l'art de se venger.
Nous n'aurons pas long-tems à souffrir ses caprices ;
Mon intrigue est fatale à tous ses artifices :
J'ai gagné, depuis peu, le premier Echanson,
Qui doit lancer contre elle, un trait de ma façon ;
Un trait noir, qui, portant la tristesse et la crainte,
Donne à l'ame crédule, une mortelle atteinte,
Trouble les sentimens, et fait qu'en un instant,
L'ardente amour se change en courroux éclatant.
Cet homme en est capable, il est ma créature,
Et veut mettre, pour moi, sa vie à l'aventure :
Il faut hâter l'effet de ce juste dessein,
De peur que ce secret lui pese sur le sein ;
Qu'il n'en aille avertir un tiers qui nous trahisse,
Ou, qu'en raisonnant trop, il ne se refroidisse....
Mais, ne le vois-je pas, qui s'en vient droit à moi ?
Déja, sur ce projet, la peur lui fait la loi :
Il porte sur le front une morne tristesse.

SCENE III.

L'ECHANSON, SALOME.

L'ECHANSON.

POURRAI-JE dire encore un mot à votre Altesse,
Sur l'exécution de son commandement?

SALOME.

Oui, je l'écouterai; parle donc hardiment.

L'ECHANSON.

Madame, en vous servant, j'affronte des supplices,
Je m'en vais me conduire entre des précipices,
Dans un sentier glissant, où faisant un faux pas,
Je suis tout assuré d'arriver au trépas.
Il ne faudroit au Roi qu'une seule pensée,
Pour rallumer le feu de son amour passée,
Un doux ressouvenir de sa tendre amitié,
Un regard tout chargé des traits de la pitié;
La moindre émotion qui vienne à la traverse,
Une larme, un soupir me choque et me renverse;
J'y vois mille périls, mais je les brave tous,
Car mon obéissance est aveugle pour vous:
Et puis, vous m'assurez que par cette industrie,
Je m'expose à la mort, pour sauver ma patrie.

SALOME.

Si tu fermes les yeux, pour m'exprimer ta foi,
Je le veux reconnoître, ouvrant la main pour toi:
Mais tu fais ta fortune, et t'acquiers une gloire,

Qui pourroit égaler l'honneur d'une victoire ;
Tu préserves ton Roi d'un funeste accident,
Tu nous retires tous d'un naufrage évident ;
Et, dans cette entreprise, où je te sers de guide,
Le labeur est léger, et le prix est solide.
Tu vas en cet exploit par ma commission,
Tu n'avances du tien que sous ma caution :
C'est moi qui te présente, et c'est moi qui t'avoue,
Qui vais donner le branle, et pousser à la roue.
Tu sais bien que le Roi croit assez de léger,
Et que c'est un esprit que je sais ménager.
Ton rapport va surprendre une ame défiante,
Crédule, furieuse, et fort impatiente :
Dans ce trouble excité, si tu fais ton devoir,
Il mordra l'hameçon, sans s'en appercevoir ;
C'est un appât subtil que je lui ferai prendre,
Sans qu'il ait le moyen de s'en pouvoir défendre.
Puis, pour ta sûreté, tu seras averti,
Que Mariamne même est de notre parti.
Son cœur, envenimé d'une rage nouvelle,
S'entend avecque nous pour conspirer contre elle.
Tout-à-l'heure, en deux mots, elle m'a fait juger,
Qu'elle va voir le Roi, pour le désobliger.
Tu sais de quelle sorte il supporte une injure ?
Sers-toi donc à propos de cette conjoncture.
Tout rit à nos desseins, tout répond à nos vœux :
L'occasion paroît ; prends-la par les cheveux.

L'ECHANSON.

Ces puissantes raisons mettroient en assurance
L'ame la plus timide et la plus en balance ;

*

Mais, puisque votre Altesse et les cieux l'ont voulu,
Mon cœur, sur ce sujet, est assez résolu :
Tout ce qui me retient, c'est que je vais paroître,
Et devant un grand Prince, et devant un grand Maître,
Qui sait ce qu'on veut dire, avant qu'on ait parlé,
Et qui peut découvrir un cœur dissimulé.
Madame, en peu de mots, vous plaît-il de m'apprendre,
La meilleure façon dont je puis le surprendre ?
Ajoutez à mon ordre un peu d'enseignement,
Afin que mon effort succéde heureusement.

SALOME.

Il faut, dans ce rapport, par une adresse extrême,
Que, pour le mieux tromper, tu te trompes toi-même.
Figure-toi le fait d'un penser ingénu,
Comme si, sans mensonge, il étoit avenu ;
Puis, ayant en ton ame imprimé cette image,
Laisse agir là-dessus ta langue et ton visage.
Je ne puis te donner de meilleure leçon ;
Mais dis toujours le fait de la même façon :
Crois toi-même l'horreur que tu veux faire croire,
Et prends garde, en parlant, de manquer de mémoire.
Dis ces mots à-peu-près : Sire, de jour en jour,
La Reine m'entretient sur un philtre d'amour,
Qu'elle voudroit mêler parmi votre breuvage,
Afin de vous porter à l'aimer davantage ;
Mais, connoissant assez l'excès de votre ardeur,
Je trouve que ce philtre est de mauvaise odeur ;
Vu même que, tandis qu'elle m'en sollicite,
Elle est mal assurée et paroît interdite.
Là-dessus, mu de zele et de fidélité,

J'en viens donner avis à votre Majesté,
De peur que par l'emploi de quelqu'autre Ministre,
Vous soyiez prévenu d'un accident sinistre.

L'ECHANSON.

Je trouve ce discours fort propre à l'émouvoir,
Et j'espere, Madame, y faire mon devoir.

SALOME.

La Reine en son quartier se sera retirée;
Porte donc ce propos d'une voix assurée.
Je m'y rencontrerai, feras-tu cet effort?

L'ECHANSON.

Oui, Madame, dussai-je y rencontrer la mort.

SCENE IV.

HERODE, MARIAMNE.

HERODE, *chassant Mariamne de sa chambre.*

VA, va! je te tiendrai ce que je te promets,
Sors vîte de ma chambre, et n'y rentre jamais.
Te rendre inexorable alors que je te prie!
Ingrate! mon amour se transforme en furie;
Et déja tous ses traits qui sortent de mon cœur,
Se changent en serpens pour punir ta rigueur.
Ce mépris me découvre un desir de vengeance,
Que je veux observer avecque diligence.
Désormais de ta part, tout me sera suspect;
Je n'aurai plus pour toi, ni bonté ni respect.

S'il arrive jamais que dans cette humeur noire,
Tu lances quelque trait qui ternisse ma gloire,
Je le repousserai d'un air qui fera foi,
Qu'on ne doit pas manquer de respect à son Roi.

(*Mariamne se retire.*)

SCENE V.

SALOME, HERODE.

SALOME.

QUEL est donc le sujet qui vous met en colere ?

HERODE.

Celui qui tous les jours ne fait que me déplaire.

SALOME.

C'est possible, la Reine avec sa cruauté,
Car ses traits de rigueur n'ont point de nouveauté.

HERODE.

Tu l'as bien deviné ; *oui*, c'est cette cruelle,
Et le dernier affront que je recevrai d'elle.

SALOME.

Vous en direz de même encore au premier jour.

HERODE.

Nullement. Son mépris a détruit mon amour ;
Je la hais maintenant à l'égal de la peste,
Et trouve que pour moi, c'est un fléau céleste.

SALOME.

Puis-je savoir quel est ce mécontentement ?

HERODE.

HERODE.

Je m'en vais te l'apprendre, assieds-toi seulement.
Desirant de la voir, non sans impatience,
Je l'avois demandée avec beaucoup d'instance,
Quand cet esprit ingrat, qui s'est senti presser,
M'a rendu ce devoir, afin de m'offenser :
En vain je l'ai traitée avec toute l'adresse,
Dont un parfait amant oblige une maîtresse :
Car, travaillant sans fruit dans le soin que j'ai pris,
Mes faveurs ont toujours irrité ses mépris.
Toutes mes passions n'ont fait que lui déplaire ;
Ses yeux étinceloient d'une injuste colere ;
Et dans ces mouvemens cruels et furieux,
Elle m'a dit des mots si fort injurieux,
Que, ne pouvant souffrir une telle insolence,
Enfin je l'ai chassée avecque violence.
Voilà ce qui me pique, et me trouble si fort :
Vois quelle est sa manie, et me dis si j'ai tort.

SALOME.

Oui, vous avez grand tort, et son ingratitude
Devoit vous affliger d'un traitement plus rude,
Puisque, sans redouter ses dangereux effets,
Vous l'irritez sans cesse à force de bienfaits.
C'est un monstre d'orgueil et de méconnoissance,
A qui votre bonté donne trop de licence,
Si la faveur du ciel ne détourne ses coups,
Sa malice, à la fin, se défera de vous.

HERODE.

Etant assez instruit de sa mauvaise envie,
Je l'empêcherai bien d'attenter sur ma vie.

SALOME.

J'en doute ; notre sexe est fort vindicatif,
Et dans ses trahisons se rend bien inventif :
La tigresse qui voit enlever sa portée,
Est moins à redouter qu'une femme irritée.
Veuillez considérer que dans un juste effroi,
Pour votre sûreté, je parle contre moi.

HERODE.

Je mettrai tant de gens à veiller autour d'elle,
Que son ame offensée, après cette querelle,
N'aura pas le moyen de prendre aucun parti,
Sans que tout à l'instant on m'en tienne averti :
Son meilleur est d'avoir toujours la bouche close,
(L'Huissier s'avance vers le Roi.)
Autrement.... Qu'est-ce ?

SALOME.

On vient vous dire quelque chose.

SCENE VI.

L'HUISSIER, HERODE, SALOME, L'ECHANSON, LE CAPITAINE DES GARDES.

L'HUISSIER.

UN de vos Echansons, à la porte arrêté,
Desire de parler à votre Majesté ;
Et proteste que c'est un avis d'importance,
Dont il doit, tout soudain, vous donner connoissance.

HERODE.

Un avis d'importance ? eh bien, fais-le avancer :
Quel seroit cet avis ?

SALOME.

Je n'en sais que penser.

HERODE.

Il est tout interdit.... Qu'as-tu donc à me dire ?

L'ECHANSON.

Un complot, qui regarde et vous, et votre Empire.

HERODE.

Viens me conter ici le tout distinctement.

(*L'Echanson parle bas à Hérode.*)

SALOME, *à part.*

Si la fin se rapporte à son commencement,
La victoire est à nous, et pour cette orgueilleuse,
Cette nouvelle ruse est assez périlleuse.
Nous courons dans la lice, et nos fronts à peu près,
Ont, le mien du laurier, et le sien du cyprès.

HERODE.

O noire perfidie ! ô trahison damnable !
O femme dangereuse ! ô peste abominable !....
Elle t'a pratiqué pour me faire périr,
Moi, qui voulois tout perdre afin de l'acquérir.
Il t'en faut assurer, ou bien tu te hasardes.
Hola ! qu'on vienne à moi, Capitaine des gardes,

(*Parlant, à part, à son Capitaine des Gardes.*)

Prenez vos Compagnons, sans bruit et promptement,
Allez trouver la Reine en son appartement :
Dites-lui qu'il s'agit au Conseil d'une affaire,
Où je tiens sa présence être fort nécessaire.

N'oubliez pas cet ordre, allez-y de ce pas;
Conduisez-la vous-même et ne la quittez pas:
Car si vous y manquez, vous me répondrez d'elle.

LE CAPITAINE DES GARDES.

Je ferai le devoir d'un serviteur fidele.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

PHERORE, SALOME, HERODE, L'ECHANSON.

PHERORE.

MADAME, qu'a le Roi, qui paroît interdit?

SALOME.

Nous le saurons tantôt, il ne m'en a rien dit.

PHERORE.

Voilà qu'il vient à nous, tout change de visage.

HERODE.

La Reine, pour me perdre, a mis tout en usage.

SALOME.

Vous rebutiez toujours nos fideles avis.

HERODE.

J'ai beaucoup de regret qu'ils n'ont été suivis.
Mais voyant le péril, j'ose bien me promettre

Que vous approuverez l'ordre que j'y vais mettre.
Il faut prévenir ceux qui se veulent venger,
Et courir de bonne heure au devant du danger.
Suivez-moi là-dedans, pour vuider cette affaire.
(*Se tournant vers l'Echanson.*)
Toi, ne t'éloigne pas, car tu m'es nécessaire.

Fin du ſecond Acte.

ARGUMENT
DU TROISIEME ACTE.

1. Hérode accuse Mariamne, et lui produit l'Echanson, qui la charge de l'empoisonnement supposé. Elle témoigne, en se défendant sur ce crime, plus de courage que d'esprit; mais tandis qu'elle brave la fortune et la mort, avec une constance digne d'une grande Princesse, elle ne se peut empêcher de donner quelques larmes aux sentimens de la nature, se représentant l'état où ses enfans se trouveront, étant privés de son exemple et de son support. 2. Hérode est touché de ses pleurs, et l'amour, qui étoit sorti de son cœur par la porte de la crainte et de la colere, y rentre aussi-tôt par celle de la pitié. 3. Dans cette réconciliation apparente, Mariamne lui découvre un sujet de mécontentement qu'elle ne lui pouvoit plus cacher, sur le commandement secret dont il avoit chargé Soesme, afin qu'il

se défît d'elle, s'il arrivoit qu'il périt en son voyage de Rhodes. 4. Ce Prince, naturellement soupçonneux, conçoit là-dessus une extrême jalousie de Soesme : il le fait venir, l'examine sur son peu de fidélité ; et, ne pouvant modérer sa rage, le fait mourir sur l'heure, avec l'Eunuque de la Reine, qu'il croit avoir été complice de ce crime imaginaire.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HERODE, L'ECHANSON, PHERORE, SALOME, PHALEG, premier Juge; SADOC, second Juge; ACHAM, grand Prévôt.

HERODE, *au Conseil.*

OBSERVANT de l'Etat, la blessure inhumaine,
Otons-en la partie où paroît la gangrene;
Opposons sagement l'antidote au poison,
Et gardons la rigueur contre la trahison...
Quoi! n'amene-t-on point encor ma criminelle?
Pour la faire hâter, qu'on aille au devant d'elle.
En cette occasion je veux l'interroger,
Et mettre son procès en état de juger....
Mais la voici qui vient avec autant d'audace,
Que si je l'attendois pour implorer sa grace:
On diroit que l'altiere, en mesurant ses pas,
Dépite ma justice, et brave le trépas.

SCENE II.

HERODE, MARIAMNE, L'ECHANSON, PHERORE, SALOME, PHALEG, premier Juge; SADOC, second Juge; ACHAM, grand Prévôt, LE CAPITAINE DES GARDES.

HERODE.

AVANCE, malheureuse. Eh bien! méchante femme,
A qui j'avois donné la moitié de mon ame,
Et qui, par le seul droit de cette sainte ardeur,
Partageois, avec moi, ma gloire et ma grandeur:
Dès sa conception, ta rage est avortée,
Ton piege est découvert, ta mine est éventée;
Et, m'ayant pris pour but, par une juste loi,
La pointe de tes dards retourne contre toi.
Voudrois-tu pallier ce crime manifeste,
Que nous a découvert la justice céleste?

MARIAMNE.

Ces discours ambigus ont des obscurités,
Qui se rapportent fort au sang dont vous sortez.

HERODE.

Impudente! oses-tu me dire ces paroles?

MARIAMNE.

Osez-vous m'accuser de ces crimes frivoles?

HERODE.

Ce n'est que sur son Roi simplement attenter.

MARIAMNE.

Ce crime est fort nouveau, l'on vient de l'inventer ; (*)
Mais jamais votre esprit n'a manqué d'artifice,
Pour perdre l'innocent sous couleur de justice.

HERODE.

La mort émoussera tous ces piquans propos,
Qui blessant mon honneur, traversent mon repos :
Au lieu de s'excuser, l'ingrate, en sa défense,
Ne sauroit proférer un mot qui ne m'offense.
Mais voici le témoin de ce noir attentat,
(*Montrant l'Echanson.*)
Formé contre ma tête, et le corps de l'Etat.
Pour sa confusion, il faut qu'on lui confronte ;
Déja l'appercevant, elle rougit de honte.
Viens confirmer ici ton fidele rapport,
Et dis de quelle adresse, on désignoit ma mort.
Mais que la vérité se montre toute nue,
Ne fais pas que le crime ou croisse, ou diminue.

L'ECHANSON.

Sire, que sur ma tête un foudre soit lancé,
Si je n'ai dit le tout ainsi qu'il s'est passé.

HERODE.

Viens donc lui soutenir, et mettre en évidence,

HERODE.

(*) « Empoisonner son Prince, est un crime léger !

MARIAMNE.

» Ce crime est fort nouveau, l'on vient de le forger. »

Un fait qu'elle dénie avec tant d'impudence.
Parle.

L'ECHANSON.

Si le devoir d'un fidele sujet,
Permettoit de celer cet important projet;
Madame, je serois encore à me produire,
Mais le salut du Roi me force de vous nuire:
Veuillez me pardonner, si j'ai tout révélé.

MARIAMNE.

Quoi! méchant?

L'ECHANSON.

Le poison dont vous m'avez parlé...

MARIAMNE.

Monstre issu de l'enfer pour nuire à l'innocence,
Oses-tu bien mentir avec tant d'assurance?
De ta noire action, tu recevrois le fruit,
Si tu n'étois porté par ceux qui t'ont instruit!
Ce témoignage faux est digne du supplice;
Mais, pour t'en garantir, mon juge est ton complice:
De bon cœur je pardonne à ta mauvaise foi;
Tu sers, par intérêt, de plus méchans que toi.
Cette injure est contrainte, et n'a rien qui me fâche;
De tous mes ennemis, tu n'es pas le plus lâche.

HERODE.

Tu devrois t'efforcer de te défendre mieux
Sur un crime abhorré de la terre et des cieux:
Car, répondant au fait que ce témoin dépose,
Il faut, ou dénier, ou confesser la chose.

MARIAMNE.

Par force ou par adresse il sera mal-aisé

Qu'on me fasse avouer un crime supposé ;
Et, n'étoit mes malheurs, je suis assez bien née,
Pour n'appréhender pas d'en être soupçonnée.
Mon esprit, que le sort afflige au dernier point,
Souffre les trahisons ; mais il n'en commet point :
Encore qu'il en eût un sujet assez ample,
S'il étoit obligé de faillir par exemple.

HERODE.

Quels exemples as-tu de ces déloyautés ?

MARIAMNE.

J'ai mille trahisons, et mille cruautés ;
Le meurtre d'un ayeul, l'assassinat d'un frere.

HERODE.

A peine en cet endroit je retiens ma colere.
Ah ! Cerbere têtu ! fatal à ma maison,
Tu sais bien contre moi produire du poison ;
Mais inutilement ta bouche envenimée
Jette son aconit contre ma renommée :
Elle est d'une candeur que rien ne peut tacher,
Et sans impiété l'on n'y sauroit toucher. (*)
Je me ris de ta rage, et par ce vain blasphême,
En pensant me piquer, tu te blesses toi-même ;
Ce reproche insolent choque la vérité,
Et fait voir clairement ton animosité :
Par-là ta perfidie est assez découverte,
Cette confession suffira pour ta perte.

(*) « Rien n'en sauroit jamais tacher la pureté,
» Ni donner de l'ombrage à sa vive clarté. »

Mes

Mes amis, prononcez ce qu'ordonnent les loix,
(*Il fait signe au Capitaine des Gardes, d'éloigner Mariamne, tandis qu'il recueille les voix.*)
Contre les attentats qui regardent les Rois.
Parlez donc; c'est un droit qu'il faut que l'on me rende;
La justice le veut, et je vous le demande.

PHERORE.

Je trouve que ce crime est sans rémission.

SALOME.

C'est trop peu qu'une mort pour sa punition.

PHALEG, *premier Juge.*

Si votre Majesté ne lui fait point de grace,
Le crime est capital; la loi veut qu'elle passe.

SADOC, *second Juge.*

Ou qu'elle soit au moins confinée en prison,
En cas que l'on ne puisse avérer le poison.

HERODE.

Il semble que la chose est assez avérée:
Quoi! n'en avons-nous pas une preuve assurée?
(*Regardant en colere le second Juge.*)
Les attentats passés et les discours présens,
Pour éclaircir ce fait, sont-ils pas suffisans?
Le témoin qui l'accuse est homme irréprochable;
C'est un vieux officier qui me sert à la table:
Quel ministre plus propre eût-elle pu choisir,
Pour faire exécuter son horrible desir?
» Faut-il d'autres témoins de ce projet infâme?
» Elle en a mille encor qui l'accusent dans l'ame;
» Et son cœur, en secret, est pressé d'un remords,
» Qui déja la condamne à plus de mille morts.

Falloit-il, pour tramer cette lâche pratique,
Qu'elle en parlât tout haut en la place publique ?
Et n'avoit-elle pas assez de cet agent,
Si sa rage l'eût pu corrompre par argent ?

MARIAMNE.

Poursuis, poursuis, barbare, et sois inexorable !
Tu me rends un devoir qui m'est fort agréable ;
Et ta haine obstinée à me priver du jour,
M'oblige beaucoup plus, que n'a fait ton amour.
Ici ta passion répond à mon envie ;
Tu flattes mon desir en menaçant ma vie :
Je dois bénir l'excès de ta sévérité,
Car je vais de la mort à l'immortalité.
Ma tête, bondissant du coup que tu lui donnes,
S'en va dedans le Ciel se charger de couronnes,
Dont les riches brillans n'ont point de pesanteur,
Et que ne peut ravir un lâche usurpateur.
Si je me plains encor d'un arrêt si sévere,
C'est à cause que j'ai des sentimens de mere ;
Je laisse des enfans, et m'afflige pour eux.
Ces malheureux enfans d'un pere malheureux ;
Ils sortent d'une souche en gloire si féconde,
Qu'elle a fait de l'ombrage aux quatre coins du monde :
Ces petits orphelins sont dignes de pitié ;
Ces aimables objets de ma tendre amitié,
Qu'une rude marâtre, ainsi qu'il est croyable,
Maltraitera bientôt d'un air impitoyable.

HERODE, *à part.*

Au point que mon courroux étoit le plus aigri,
Par le cours de ses pleurs, mon cœur s'est attendri ;

Il semble que l'amour qui se rend son complice,
Déchire le bandeau que porte ma justice ;
Afin qu'en la voyant, je lui puisse accorder
Le pardon que pour elle il me vient demander :
Déja mon ame incline à la miséricorde.
Tu demandes sa grace, amour, je te l'accorde :
Mais, veuille agir près d'elle, et me faire accorder
Un bien qu'en même tems je lui veux demander ;
Fais qu'à jamais son cœur, repentant de son crime,
Réponde à mes bontés avecque plus d'estime ;
Qu'elle quitte pour moi cet insolent orgueil,
Qui pourroit quelque jour nous ouvrir le cercueil.
Fais-lui voir que je l'aime à l'égal de moi-même,
Et, s'il se peut encore, amour, fais qu'elle m'aime....
(*Il fait signe à ceux qui sont du Conseil, qu'ils se retirent.*)
Veuille essuyer tes yeux, objet rare et charmant :
La qualité de Roi cede à celle d'amant.
Ma justice pouvoit à mes loix te soumettre ;
Mais mon affection ne le sauroit permettre :
Je me sens trop touché de tes moindres douleurs ;
Je trouve que mon sang coule parmi tes pleurs.
Je suspends cet arrêt, car ma colere extrême,
Te faisant ton procès, me le fait à moi-même ;
Et si, dans un moment, je n'arrêtois ton deuil,
Je sens bien qu'avec toi j'irois dans le cercueil.
Je mourrois de ta mort, et les mêmes supplices
Traiteroient ta partie ainsi que tes complices.
Vois de quelle façon mon sort dépend du tien,
Et si je t'importune en te voulant du bien ;

Si tu conçois pour moi quelque cruelle envie,
N'uses plus de poison pour abréger ma vie :
S'il te prend un desir d'avancer mon trépas,
Tu n'as rien qu'à montrer que tu ne m'aimes pas ;
Tu n'as qu'à m'exprimer cette haine secrette,
Et bientôt mes ennuis te rendront satisfaite.
Mais, confesse moi tout, afin de faire voir
Que tu veux aujourd'hui rentrer en ton devoir,
Et que ton cœur, touché d'un remords véritable,
Déteste avec horreur un crime détestable.

MARIAMNE.

On connoît à ce style, et doux, et décevant,
Comme en l'art de trahir ton esprit est savant;
C'est avec trop de soin m'ouvrir la sépulture :
Pour me perdre il suffit d'une seule imposture.

HERODE.

Mauvaise ! tu crois donc que je suis un trompeur ?
Et toute cette audace est l'effet de ta peur.
Ne crains point pour ta grace, elle est entérinée ;
Je tiendrai ma parole, après l'avoir donnée :
Cesse de m'affliger avecque tes douleurs.

MARIAMNE.

Mais, fais plutôt cesser ma vie et mes malheurs ;
Tous les miens sont passés, je brûle de les suivre.

HERODE.

Comment ! veux-tu mourir pour m'empêcher de vivre ?
Et, violant encor toutes sortes de droits,
Attenter sur ton Roi pour la seconde fois ?
Bien que tu sois de glace, et que je sois de flamme,
Les Cieux ont attaché mon esprit à ton ame ;

Le beau fil de tes jours ne peut être accourci,
Sans que du même tems le mien le soit auſſi.

MARIAMNE.

Lorsque ta vie au moins finira sa durée,
La mienne, il est certain, sera mal assurée;
Car les précautions de ta soigneuse amour,
Me feront, s'il se peut, partir le même jour:
Certes, ce sont des traits d'une amitié bien tendre!

HERODE.

Ce propos est obscur, je ne saurois l'entendre.

MARIAMNE.

Ne perdons point le tems en discours superflus,
La chose est trop récente.

HERODE.

Il ne m'en souvient plus.

MARIAMNE.

Quand tu crains lâchement la justice d'Auguste,
Ma mort est résolue, et tu la trouve juste?

HERODE.

D'Auguste? Ah! par ce mot je suis assez instruit,
Et de ce qui t'anime, et de ce qui me nuit;
Je connois les raisons qui tes dédains aigrissent,
Et l'ingrate façon dont mes gens me trahissent;
Soesme t'en a fait un secret entretien?

MARIAMNE.

Il ne m'en a rien dit; mais je le sais fort bien.

HERODE.

Ah! perfide Soesme, avoir trompé ton Maître!
(*Se tournant vers le grand Prévôt.*)
Allez diligemment vous saisir de ce traître:

Que tout chargé de fers il me vienne trouver ;
Mais ne lui donnez pas le tems de se sauver.
Qu'en de divers cachots à même heure on dévale,
Ceux qui seront suspects d'être de sa cabale ;
Vîte, et que les bourreaux ne les épargnent point.

LE GRAND PREVÔT.

Sire, j'accomplirai le tout de point en point.

HERODE.

L'Eunuque de la Reine est de l'intelligence ;
Faites qu'on me l'amene avecque diligence :
Ce fut à sa faveur que je fus offensé ;
Mais il me répondra de ce qui s'est passé....
O maudite aventure ! ô dures destinées !
Pourquoi ne suis-je mort en mes jeunes années.
Voyant pour mon malheur tant de maux assemblés,
De colere et d'horreur tous mes sens sont troublés ;
La fureur me saisit, et ce cruel outrage,
Me mettant hors de moi, m'abandonne à la rage.
(*Parlant à Mariamne.*)
Soesme sur ce point t'a dit la vérité ;
Mais quel prix a reçu son infidelité ?
Il étoit dans ma Cour en fort bonne posture ;
Il n'a pas mis pour rien sa vie à l'aventure :
Tu n'as pu l'éblouir par l'éclat des trésors ;
Tu n'as pu le tenter que par ceux de ton corps.
Il en fut possesseur, comme dépositaire,
Lorsqu'il te révéla cet important mystere ;
Tes faveurs ont été les biens qu'il a reçus :
Ne leve point les yeux, et réponds là-dessus.
L'aurois-tu satisfait par d'autres récompenses ?

MARIAMNE.

Crois tout ce que tu dis, et tout ce que tu penses.

HERODE.

Oui, oui ; je le veux croire, et te faire sentir,
De cette perfidie un cuisant repentir.

MARIAMNE.

Tu peux m'ôter la vie, et non pas l'innocence.

HERODE.

Ah ! je suis assuré de cette jouissance ;
Tu ne te riras plus de m'avoir outragé :
J'en ai reçu l'affront ; mais j'en serai vengé.
Tu m'as mis dans les fers, tu m'as mis dans la flamme ;
Tu m'as percé le cœur, tu m'as arraché l'ame :
Mais ne te flatte pas de cette vanité,
D'avoir fait tant de maux avec impunité ;
La mort pour t'enlever est déja préparée.

MARIAMNE.

Elle viendra plus tard qu'elle n'est desirée ;
Et me la proposant pour finir ma langueur,
Je n'en puis redouter que la seule longueur.

HERODE.

On verra ta constance au milieu des supplices ;
Mais voici ton amour et tes cheres délices.
Je m'en vais réjouir avec lui, de ce pas....
(*Parlant au Capitaine des Gardes.*)
Conduis-la dans la tour, et ne la quitte pas.

SCENE III.

HERODE, SOESME, LE GRAND PREVOT.

HERODE.

Exécrable sujet de mon impatience,
Qui t'a fait lâchement trahir ma confiance,
Et porter ton audace au mépris de la mort,
Découvrant un secret qui m'importoit si fort ?
Réponds, tu connois bien l'atteinte qui me blesse.

SOESME.

Eh! Sire, je commis ce crime par foiblesse!
Ce fut par imprudence et par légéreté,
Que je fis cette offense à votre Majesté;
Mais le vif repentir qui dans mon cœur s'imprime,
Devroit bien effacer l'image de mon crime.
Prince rare en clémence, aussi-bien qu'en valeur,
Excusez un défaut arrivé par malheur.

HERODE.

Ce n'est donc pas un trait d'une ame déloyale,
Que semer le divorce en la Maison Royale;
Et porter une femme à perdre son époux,
N'est qu'une erreur légere, indigne de courroux?
Oses-tu dire encore un mot pour ta défense?
Ton excuse, perfide, aggrave ton offense!
Tu ferois mieux, pour toi, de ne rien déguiser.

SOESME.

Sire, j'ai trop failli pour vouloir m'excuser:
Je suis trop criminel, ayant pu vous déplaire;
Je n'ai point de raisons contre votre colere:

Aussi, dans le péril où je me suis jeté,
Je n'attends mon salut que de votre bonté.

HERODE.

Oui, par un moyen qui n'est pas ordinaire,
J'ai bien su le secret de toute cette affaire.
Si tu veux excuser cet acte plein d'horreur,
Confesse que l'amour a causé ton erreur.
On sait de quels appas Mariamne est pourvue;
L'éclat de sa beauté te donna dans la vue:
Tu ne pus soutenir ses regards tout puissans;
Et voilà le sujet qui te troubla le sens.
C'est ainsi que la Reine est cause de ton crime;
Mais, afin que ma grace en ta faveur s'exprime,
Apprends-moi bien au long par ta confession,
La naissance et le cours de cette passion:
Trouvas-tu dans son ame, un peu de résistance?
Et quels progrès fis-tu devant la jouissance?

SOESME.

Cet étrange propos m'étonne tellement,
Que j'en perds la parole avec le sentiment:
J'y voudrois repartir; mais il m'est impossible.

HERODE.

Pour un amant discret, cette atteinte est sensible;
Mais reprends tes esprits, et m'en fais le discours.

SOESME.

O Prince! la merveille et l'honneur de nos jours!
Peut-on croire qu'une ame, et si noble et si belle,
Conçoive des soupçons qui sont indignes d'elle;
Et qu'un Roi, dont l'esprit agit si sagement,
Pour troubler son repos, trompe son jugement?

Ce qui m'est imputé rend mon sort pitoyable ;
Puis-je m'en accuser, et me rendre croyable ?
Soesme à ces desseins peut-il avoir pensé,
Sans être devenu tout-à-fait insensé ?
Et s'il étoit tombé dans cette maladie,
Qui croira qu'un esclave eût l'ame assez hardie,
Pour aimer une Reine, et pour lui découvrir
Une témérité qui le feroit mourir ?
Mais une Reine encore, et si chaste et si sage,
Qu'elle sert de miroir à celles de cet âge :
Vous lui faites grand tort de prendre ces soupçons.

HERODE.

Traître ! je suis lassé d'entendre tes leçons :
Crois-tu donc t'excuser en louant ta complice ?
Et d'un charme subtil, endormir ma justice ?

SOESME.

Si je parle autrement je paroîtrai menteur.

HERODE.

Que l'on aille égorger ce fâcheux orateur.

SOESME.

On répandra du sang qui doit crier vengeance.

HERODE.

Dépêchez ce perfide avecque diligence ;
Et l'Eunuque est-il là ?

LE GRAND PREVÔT.

Oui, Sire, le voici.

HERODE.

Il faut qu'en même tems on l'expédie aussi :
Il étoit du complot, cet animal infâme,
Qui ne sauroit passer pour homme ni pour femme.

SCENE IV.

HERODE L'EUNUQUE, LE GRAND PREVOT.

HERODE, *à l'Eunuque.*

HORREUR de la nature, et le mépris des cieux !
Monstre sans jugement, dragon pernicieux,
Je t'avois confié le trésor le plus rare,
Dont avecque raison je pouvois être avare.
Tu donnas cependant assistance au voleur,
Tu servis de ministre à mon dernier malheur.
Tu fus le confident de ce bel adultere,
Tu connus cette intrigue, et me la sus bien taire.
Quand Soesme en mon lit contentoit son amour,
Tu fermois les rideaux, et veillois à l'entour :
Ainsi, tu ménageois le tems de mon absence ?

L'EUNUQUE.

Sire, un Dieu tout-puissant, qui connoît l'innocence,
Pourra faire connoître à votre majesté,
Comme je l'ai servie avec fidélité.

HERODE.

Avec fidélité ? méchant !... Que l'on l'entraîne,
Et que jusqu'à la mort, on l'applique à la gêne :
Il découvrira tout au plus fort du tourment ;
S'il n'est fortifié par quelque enchantement.

Fin du troiſieme Acte.

ARGUMENT
DU QUATRIEME ACTE.

1. Hérode se trouve agité d'une cruelle inquiétude : il doute de la pudicité de Mariamne ; croit qu'elle s'est voulu défaire de lui, qu'elle peut encore attenter sur sa vie, et ne peut pourtant se résoudre à la faire mourir. 2. Tandis que son esprit, troublé de crainte et d'amour, est comme en balance entre la clémence et la justice, Phérore et Salome, joints ensemble, le font pencher du côté de la rigueur. 3. Mariamne se plaint de ses malheurs, ayant des pressentimens de sa mort, et s'y résout avec beaucoup de constance. 4. Sa mere lui dit des injures, la voyant aller au supplice, et croit, par ce stratagême cruel, ôter le soupçon qu'on auroit qu'elle fût complice de l'attentat.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HERODE, SALOME, PHERORE.

HERODE.

UN démon diligent qui sans cesse regarde
Les dépôts que le ciel a commis à sa garde,
Veille pour mon salut, et me fait dissiper
Les malheurs où le sort me veut envelopper:
Ce ministre céleste à toute heure m'inspire
Ce qui doit résulter au bien de mon Empire;
Et, lorsque je me trouve au plus fort d'un danger,
Il s'avance à mon aide, et me vient dégager.
Il préserve ma tête, il soutient ma couronne,
Au milieu des combats son aile m'environne;
Et, d'un secours fatal qui n'est point attendu,
Me fait voir triomphant, lorsqu'on me tient perdu.
Oui, le fidele soin qu'il a de me conduire,
Me garantit toujours, lorsqu'on me veut détruire,
Soit par la guerre ouverte, ou par la trahison,
A Rome, à la campagne, ou bien dans ma maison.
Mais j'ai nouvellement des graces à lui rendre,
Sur ce lâche attentat que vous venez d'apprendre.
C'est le plus rare effet du soin qu'il a de moi;

Sans lui, vous n'auriez plus de frere ni de Roi :
S'il n'eût point inspiré cet Officier fidele,
Je me trouvois surpris d'une embûche mortelle ;
L'amour qui m'aveugloit m'auroit fait ignorer
Cet autre embrâsement qui m'alloit dévorer ;
Et, riant de ma mort, une méchante femme,
Eût partagé mon sceptre avec son infâme :
Sans cet heureux avis, Hérode étoit perdu.

SALOME.

Déja, pour cet effet, le piege étoit tendu.

PHERORE.

Si l'avertissement eût tardé davantage,
Mariamne eût fini son malheureux ouvrage.

HERODE.

Ah ! que je suis piqué de ce cruel affront ;
J'en ai la rage au cœur, comme la honte au front ;
Et de quelque façon que ma rigueur la traite,
Jamais ma passion n'en sera satisfaite.
Cependant le desir que j'ai de me venger,
Va mettre mon salût dans un autre danger :
Je m'aigris contre moi, lorsque je la menace ;
Ma perte est enchaînée avecque sa disgrace :
Je puis bien m'assurer, qu'éteignant ce flambeau,
Je ne verrai plus rien d'aimable ni de beau ;
Bien que l'on me console, et qu'on me divertisse,
Mon ame en tous endroits portera son supplice :
A toute heure un remords me viendra tourmenter ;
Un vautour, sans repos, me viendra becqueter.
O cieux ! pourquoi faut-il qu'elle soit infidelle !
Vous deviez la former moins perfide ou moins belle,

Et les traits de sa grace, ou ceux de sa rigueur,
Ne doivent point trouver de place dans mon cœur.
Je ne devois point voir au fort de ces miseres,
Mes pensers divisés en deux partis contraires.
Je voudrois que mon nom fût encore inconnu,
Ne me voir point au rang où je suis parvenu,
Etre encore à monter au temple de la gloire,
Etre encore à gagner la premiere victoire,
Me trouver en l'état où j'étois en naissant,
Et que ce cœur ingrat se trouvât innocent.

SALOME.

Ce vif ressentiment d'une amour véritable,
Aggrave son offense et la rend plus coupable;
Et son ingratitude est une lâcheté,
Pire que l'homicide et l'impudicité.
Apprenant la noirceur de cette ame infidelle,
Tout le monde vous plaint, et murmure contr'elle;
Mais, sans vous consumer en tous ces vains regrets,
Il faut l'ôter du monde; et la raison après,
Vous faisant voir sa rage et son hypocrisie,
Otera ces ennuis de votre fantaisie.

HERODE.

Je suis à la punir justement animé;
Mais quoi! faire périr ce que j'ai tant aimé?
Pourrai-je me résoudre à foudroyer un temple,
Que j'ai tenu si cher, et qui n'a point d'exemple?
Mon esprit y résiste, et se trouve étonné.

SALOME.

Respectez-vous si fort un temple profané?

Le meurtre, l'adultere et l'ingrate arrogance,
N'en ont-ils pas ôté toute la révérence ?

HERODE.

L'adultere n'est pas trop bien vérifié,
Soesme, en expirant, s'en est justifié.

PHERORE.

Il a cru, le niant, avoir plus d'espérance
De recevoir de vous quelque trait de clémence.

SALOME.

Quoi ! ce trait déloyal ne peut vous étonner ?
Vous ne l'examinez que pour le pardonner ?
(*Elle fait semblant de pleurer.*)
Vous voulez que sa haine enfin se satisfasse,
Et qu'elle vous détruise, et toute votre race ?
Suivez vos sentimens, nous les approuvons tous ;
Il faut bien se résoudre à périr avec vous.

PHERORE.

Votre esprit est contraint par un charme effroyable,
De prendre contre vous ce dessein pitoyable.

HERODE.

Nullement ; le biais que j'y voudrois tenir,
Ne la conserveroit que pour la mieux punir.
En lui donnant la mort, je finis sa misere ;
Une longue prison lui seroit plus sévere :
Là, toujours le dépit, la honte et le regret,
Donneroient à son ame un châtiment secret ;
A jamais sa mémoire offrant à ses pensées,
Sa disgrace présente et mes faveurs passées,
Et lui représentant son crime et mon amour,
La tiendroient à la gêne, et la nuit et le jour.

PHERORE.

Avec cette pitié, qui nous paroît suspecte,
Vous tentez des bontés dignes qu'on les respecte :
Croyez-vous qu'à jamais les desseins qu'elle fait,
Pour vous priver du jour, demeurent sans effet ;
Et que toujours le ciel y mettant des obstacles,
Pour votre sûreté produise des miracles?
Sachez que bien souvent ses avis négligés,
Lui font abandonner ceux qu'il a protégés.

SALOME.

Puisque de vos malheurs vous aimez tant la cause,
Vous ne deviez donc pas faire éclater la chose ;
Ce procédé nouveau ne fait rien qu'animer,
Un esprit qui, flatté, n'avoit pu vous aimer :
Que ne fera-t-il point après ce grand outrage,
Si même vos bontés ont excité sa rage ?

PHERORE.

Lorsque l'on veut choquer un puissant ennemi,
Il ne faut pas penser le détruire à demi.
En ces occasions l'indiscrete indulgence
Expose notre vie au cours de sa vengeance ;
Si, dès lors qu'on offense, on ne pardonne point,
Lorsqu'on est offensé, l'on hait au dernier point ;
Et, sous quelque serment qu'on se réconcilie,
L'affront demeure au cœur ; jamais on ne l'oublie.
Hircane, le parjure, a pu vous l'enseigner ;
Ce malheureux vieillard, inhabile à regner,
Ce dernier déshonneur de cette race ingrate,
Qui vivoit relégué sur les bords de l'Euphrate,

Et que votre bonté, par un pieux souci,
Avecque tant d'honneur, fit revenir ici;
Tous vos bons traitemens le purent-ils distraire
Du desir de venger ses neveux et son frere?
Et, si quelqu'un des siens ne vous eût averti,
Comme avec Malicus il formoit un parti,
N'auroit-il pas enfin d'une embûche traîtresse,
Impitoyablement payé votre tendresse?

SALOME.

Pourriez-vous conserver, sans appréhension,
Ce levain de révolte et de sédition,
Dont l'esprit offensé ne pense qu'à vous nuire,
Et dont le cœur outré brûle de vous détruire?
S'il arrivoit qu'Auguste entrât au monument,
Que le peuple vît jour à quelque changement,
Ce seroit un prétexte à sa mutinerie;
Il viendroit de vos mains tirer cette furie;
On la verroit marcher avecque le flambeau,
Pour brûler le palais, et vous mettre au tombeau.
Quand, pour votre malheur, cette Erynne infernale
Auroit fait dans l'Etat une forte cabale,
Vous auriez du regret de voir que vous deviez
Prévenir ces desseins lorsque vous le pouviez:
Vous vous repentiriez d'en avoir fait la faute;
Mais ce seroit trop tard.

HERODE.

Bien, qu'on l'ôte; qu'on l'ôte:
Il sera nécessaire, incontinent après,
D'en avertir César par un courrier exprès,

De crainte que l'envie, avec ses artifices,
Me rende près de lui quelques mauvais offices,
Et me fasse passer, la vérité célant,
Pour un Prince ombrageux, injuste et violent.

SCENE II.

MARIAMNE, *en prison.*

POUR augmenter l'affront que l'injuste licence
A fait à l'innocence,
Un absolu pouvoir rend mon corps prisonnier;
Mais en quelque péril que le malheur m'engage,
J'aurai cet avantage,
Que mon cœur pour le moins se rendra le dernier.

Ce jour s'en va borner la longueur de ma vie:
Je vois bien que l'envie
Travaille puissamment à creuser mon tombeau;
Et que la cruauté du tyran qui m'opprime,
Ne me suppose un crime,
Que pour avoir sujet d'en commettre un nouveau.

Qu'il en use à son gré; me voilà toute prête
De payer de ma tête,
Afin de contenter ce cœur dénaturé;
Quelque horreur qu'en la mort on puisse reconnoître,
Elle n'a qu'à paroître,
J'irai la recevoir d'un visage assuré.

Il est tems désormais que le ciel me sépare
D'avecque ce barbare ;
Son humeur et la mienne ont trop peu de rapport :
La vertu respirant parmi l'odeur du vice,
Eprouve le supplice
Du vivant, bouche à bouche, attaché contre un mo

Auteur de l'univers ! souveraine puissance,
Qui depuis ma naissance,
M'as toujours envoyé des matieres de pleurs ;
Mon ame n'a recours qu'à tes bontés divines :
Au milieu des épines,
Seigneur, fais-moi bien-tôt marcher dessus des fleur

Mais j'entends quelque bruit ; suis-je point exaucée ?
De ce dernier espoir je flatte ma pensée,
Après avoir passé les plus beaux de mes ans,
A porter des liens si durs et si pesans.

SCENE III.

LE CONCIERGE, MARIAMNE.

LE CONCIERGE, *pleurant.*

MADAME, on vous attend dedans la salle basse ;
C'est de la part du Roi.

MARIAMNE.

Mon Dieu ! je te rends grace....
D'où vient qu'en me parlant, tu parois si troublé ?

LE CONCIERGE.

D'avoir vu là dehors tout le peuple assemblé,
Dont les cris et les pleurs sont de mauvais présage
Pour votre Majesté.

MARIAMNE.

Le peuple n'est pas sage,
D'affliger son esprit et de se tourmenter,
D'un bien que mes amis me doivent souhaiter.
Mais ils pourroient là-bas s'ennuyer de m'attendre:
Dis-leur donc, de ma part, que je m'en vais descendre.
Avant que de les voir, je veux parler aux miens,
Et départir, entr'eux, si peu que j'ai de biens.

SCENE IV.

ALEXANDRA, ET OSIAS, SON CHEVALIER D'HONNEUR.

ALEXANDRA.

On te mene égorger, innocente victime!
Tu vas donc au supplice, et n'as point fait de crime?
On t'a donc vu sortir du sang de tant de Rois,
Pour te voir opprimer par ces injustes loix?
O sentence cruelle! ô jugement inique!
O dure violence! ô pouvoir tyrannique!
Lâche et cruel Arabe, aujourd'hui, sans pitié,
Tu fais sentir ta rage à ta chaste moitié!
Mais la bonté du ciel, en courroux convertie,
Saura dans peu de tems frapper l'autre partie.

Un Dieu, qui de là-haut voit les secrets des cœurs,
Te punira bientôt de ces grandes rigueurs.
Un jour, qui n'est pas loin, sa justice animée
Vengera dessus toi l'innocence opprimée ;
S'il a les pieds de laine, il a le bras de fer,
Et c'est pour tes pareils qu'il a bâti l'enfer....
O grand Dieu ! je t'invoque au fort de ma misere ;
Veuille prendre la fille, et conserver la mere !

LE CHEVALIER D'HONNEUR.

Madame, c'est ici qu'on la fera passer.

ALEXANDRA.

J'apperçois bien l'endroit où je me dois placer.
Prends garde seulement que tes yeux ne produisent,
Voyant ce triste objet, des larmes qui me nuisent ;
Ayons à sa rencontre un visage assuré,
Et qui ne montre pas que nous ayons pleuré ;
Car il faut aujourd'hui, pour éviter l'orage,
Trahir ses sentimens, et cacher son courage.

(*Elle se retire.*)

SCENE V.

MARIAMNE, DINA, LE CAPITAINE DES GARDES.

LE CAPITAINE DES GARDES.

MADAME, à contre-cœur je sers à cet office :
Je vous rends à regret ce funeste service ;
Mais mon obéissance et ma fidelité
Me tiennent ici lieu d'une nécessité.

MARIAMNE.

Cette compassion m'est fort peu nécessaire :
Ma mort est à-la-fois contrainte et volontaire.
Mene-moi sans scrupule affronter le trépas ;
Hérode le desire, et je ne le crains pas.
En cet heureux départ, si quelqu'ennui me presse,
Il vient de la pitié des enfans que je laisse,
Qui, dans la défaveur et l'abandonnement,
Seront, pour mon sujet, traités indignement :
Ils restent sans appui ; mais, ô grand Dieu ! j'espere
Que tu leur serviras de support et de pere ;
Et que, pour les conduire en ce tems dangereux,
Ta haute providence ouvrira l'œil sur eux !
Imprime dans leurs cœurs ton amour et ta crainte :
Fais qu'ils brûlent toujours d'une ardeur toute sainte ;
Qu'ils conçoivent sans cesse un résolu penser,
De mourir mille fois plutôt que t'offenser :
Que jamais nul excès de tristesse et de joie,

Ne détourne leurs pas de ta céleste voie ;
Et s'ils sont opprimés en observant ta loi,
Que vivans sans reproche, ils meurent comme moi.
Et toi, monstre cruel, ame dénaturée,
Qui de sang innocent es toûjours alterée ;
Puisque ta cruauté ne sauroit se fléchir,
Je m'en vais te verser de quoi te rafraîchir :
Pour étancher ta soif, et pour finir mes peines,
Je m'en vais te donner tout le sang de mes veines.
Bois-le, tigre inhumain, mais ne présume pas
Qu'un reproche honteux survive à mon trépas ;
Que le débordement de cet humeur si noire,
En éteignant ma vie, éteigne aussi ma gloire ;
Et qu'un jour nos neveux m'accusent d'un forfait,
Où je n'ai point trempé de penser ni d'effet.
Le tems, qui met au jour la vérité cachée,
Fera voir ma vertu qui ne fut point tachée,
Et, qu'en précipitant mon funeste procès,
Ton injuste rigueur faillit avec excès.
L'aveugle cruauté dont tu me fais la guerre,
Va détruire de moi ce qui n'est rien que terre ;
Mais, mon ame immortelle et mon nom glorieux,
Malgré les mouvemens de ton cœur furieux,
Et toute ta Maison contre moi conjurée,
Obtiendront un éclat d'éternelle durée....
Mais j'apperçois ma mere, elle attend en ce lieu,
Afin de m'honorer d'un éternel adieu ;
Je voudrois que son cœur pût borner sa tristesse,
Et que pour mon sujet elle eût moins de tendresse ;
Souffre que je lui donne, en l'allant appaiser,

Et la derniere larme, et le dernier baiser.
Ce sera bientôt fait.

LE CAPITAINE DES GARDES.

Dépêchez donc, Madame,
Car de cette longueur je porterois le blâme;
Mon ordre est fort exprès, et doit être observé.

SCENE VI.

MARIAMNE, ALEXANDRA, LE CAPITAINE DES GARDES, DINA.

MARIAMNE.

Vous verrez ce discours en trois mots achevé...
Madame, on me contraint de changer de demeure;
Mais j'en vais habiter une beaucoup meilleure,
Où les vents ni l'envie, avecque leurs rigueurs,
N'excitent point d'orage en l'air ni dans les cœurs;
Où, sans aveuglement, on connoît l'innocence;
Où la main des Tyrans n'étend point sa puissance;
Où l'ame, pour le prix de sa fidélité,
Goûte en repos la gloire et l'immortalité.
Toute cette disgrace est à mon avantage;
Je me résous sans peine à franchir ce passage:
Consolez-vous-en donc, et veuillez m'embrasser.
Adieu; Madame, adieu, je m'en vais vous laisser.

ALEXANDRA.

Acheve tes destins, méchante et malheureuse,
Cette mort pour ton crime est trop peu rigoureuse ;
Il falloit que la flamme expiât ton péché,
Ou que sur une croix ton corps fût attaché.
Va, monstre plus cruel que tous ceux de l'Affrique,
Va recevoir le prix de ta noire pratique !
Vouloir empoisonner ainsi cruellement,
Un mari qui toujours t'aima si cherement ?
Femme sans piété, nouvelle Danaïde,
Inhumaine, traîtresse, assassine et perfide,
Qui voulus lâchement attenter sur ton Roi !
Je ne te connois point, tu ne viens pas de moi ;
Car, de ces trahisons je ne suis pas capable.

MARIAMNE.

Vous vivrez innocente, et je mourrai coupable.

LE CAPITAINE DES GARDES.

Allons, Madame, allons...

MARIAMNE.

Par où ?

LE CAPITAINE DES GARDES.

De ce côté.

DINA.

O Cieux ! quelle constance ! et quelle cruauté !

ALEXANDRA, *seule.*

O lâche stratagême ! ô cruel artifice !
Je devois bien plutôt passer pour sa complice.

Pour éviter la mort falloit-il recourir
A ce fâcheux secret qui me fera mourir ?
Mon cœur triste et glacé, qu'une horreur environne,
Est tout meurtri des coups que la douleur lui donne :
Mon ame se va rendre à l'excès de ce deuil ;
Je vais me mettre au lit, ou plutôt au cercueil.

Fin du quatrieme Acte.

ARGUMENT
DU CINQUIEME ACTE.

1. Après cette grande bourasque où Mariamne a fait naufrage de la vie, Hérode revient à lui-même, et conçoit de l'horreur de sa cruauté. Il voudroit retenir l'arrêt mortel qu'il a prononcé contre cette innocente Reine, et souhaite qu'on n'ait pas hâté son exécution. 2. Mais, comme il est en cette inquiétude, un des siens lui vient faire le récit de sa constance et de sa mort. 3. Là-dessus, cet esprit violent, et qui avoit toujours eu pour cette belle et chaste Princesse une invincible inclination, s'abandonne entierement à la douleur. Dans les mouvemens de sa rage, il conjure les Juifs d'expier, par sa mort, celle de leur Maîtresse légitime; et, ne se voyant pas obéi, se laisse transporter à sa colere, et fait une furieuse imprécation contr'eux, par laquelle il semble leur prédire tous les maux

qui leur sont advenus depuis. 4. Ce Prince tombe en frénésie ; son frere et sa sœur entreprennent indiscrétement de le venir consoler ; mais son ennui s'irrite si fort par leurs consolations, qu'il les fait sortir de sa chambre. 5. Enfin cette ame troublée fait inutilement débattre ses sentimens sur une perte irréparable ; et n'appercevant plus rien que les images de son amour et celles de son affliction, qui sont brouillées en sa mémoire, s'imagine, tout-à-coup, voir Mariamne monter au Ciel. 6. Ce malheureux Prince lui parle, lors de ses ressentimens, avec tant de zele, qu'il tombe en foiblesse entre les bras de ses gens.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HERODE, *seul.*

Serpent couvert de fleurs, dangereuse vipere,
Jaune fille d'amour qui fais mourir ton pere,
Dragon toujours veillant avec cent yeux ouverts,
Qui prends tout à rebours, et vois tout de travers;
Vautour insatiable, horrible jalousie,
Qui de cent faux objets brouilles ma fantaisie; (*)
N'as-tu pas pleinement satisfait ta rigueur?
Et n'as-tu point encore assez rongé mon cœur?
Ne m'importune plus, conseillere indiscrete,
Infidele espionne, et mauvaise interprete,
Qui troubles mon repos en me troublant le sens,
Et me fais sans horreur perdre des innocens.
T'ai-je pas satisfaite en t'immolant Soesme,
Et donnant des terreurs à Mariamne même?...
Mais, donné des terreurs? ah! ne t'abuse pas,
Ta bouche a prononcé l'arrêt de son trépas;
Et comme criminelle, et comme condamnée,
On l'aura promptement au supplice menée.

(*) » Qui viens gêner mon ame après l'avoir saisie. »

Elle n'est plus au monde, ou bien l'on m'a trahi ;
Et c'est m'avoir perdu, que m'avoir obéi.
Ma vie est en péril, s'il est vrai qu'elle vive ;
Et si la belle est morte, il faut que je la suive.
O tourment sans égal ! ô dures cruautés !
Le malheur à mes yeux s'offre de tous côtés ;
Et par quelque sentier que mon penser s'adresse,
J'y rencontre toujours la crainte ou la tristesse.
Allons nous enquérir du cours de son destin ;
Et si cette beauté tire encore à sa fin,
Changeons, par un effet d'une bonté célebre,
En triomphe d'honneur cette pompe funebre....
Mais un des miens s'avance, et je vois mes malheurs,
Tracés sur son visage avec l'eau de ses pleurs :
Il en parle tout seul.

SCENE II.

NARBAL, HERODE.

NARBAL.

O Cieux ! cette aventure
Met de grandes vertus dedans la sépulture ;
La constance et l'honneur, comme la piété, (*)
Viennent de rendre l'ame avec cette beauté.

(*) » La constance, l'honneur et la fidelité. »

HERODE.

Quel accident t'oblige à pleurer de la sorte ?

NARBAL.

Un grand sujet de deuil.

HERODE.

Quoi ! Mariamne est morte ?

NARBAL.

Oui, Sire, cette Reine est au nombre des morts :
On vient de séparer sa tête de son corps...
(*Hérode tombe en foiblesse.*)
Il devient tout changé : le voilà qui succombe ;
Le coup de cette mort le mettra dans la tombe.
Voici le triste effet qui fut prévu de tous...
Eh ! Sire, ouvrez les yeux et revenez à vous.

HERODE.

Mariamne a des morts accru le triste nombre.
Ce qui fut mon Soleil n'est donc plus rien qu'une ombre?
Quoi ! dans son Orient cet astre de beauté,
En éclairant mon ame a perdu la clarté ?....
Tu dis que Mariamne a perdu la lumiere,
Et le flambeau du monde acheve sa carriere ?
On le vit autrefois retourner sur ses pas, (*)
A l'objet seulement d'un funeste repas ;
Et d'une horreur pareille il se trouve incapable,
Quand on vient devant lui d'éteindre son semblable.
Astre sans connoissance, et sans ressentiment,
Tu portes la lumiere avec aveuglement ?

(*) » Quoi ! la Grece l'a vu retourner sur ses pas. »

Si l'immortelle main qui te forma de flamme,
En te donnant un corps, t'avoir pourvu d'une ame,
Tu serois plus sensible au sujet de mon deuil,
De ton lit, aujourd'hui, tu ferois ton cercueil;
Et par tout l'univers ta lumiere éclipsée
Etabliroit l'horreur qui regne en ma pensée.
Mariamne a senti la rigueur du trépas?
La mort n'a pas d'empire où regnent ses appas.
Je sais que ce chef-d'œuvre à son auteur ressemble;
Et qu'il n'est pas céleste et mortel tout ensemble.
Quoi! dans si peu de tems auroit-on abattu,
Le temple le plus beau qu'eut jamais la vertu?
Auroit-on renfermé dans les moindres espaces,
La retraite d'amour, et le séjour des Graces?
Les astres de ses yeux seroient-ils éclipsés,
Et les lis de son teint seroient-ils effacés?
Auroit-on dissipé ce recueil de miracles?
Auroit-on fait cesser mes célestes Oracles?
Auroit-on de la sorte enlevé tout mon bien?
Et ce qui fut mon tout, ne seroit-il plus rien?
Non, non; c'est un discours, qui, privé d'apparence,
Ne doit jamais trouver de place en ma créance....
Dis-tu qu'on a détruit cet ouvrage des cieux?

NARBAL.

Sire, avec regret, je l'ai vu de mes yeux.

HERODE.

Viens m'en conter au long la pitoyable histoire;
Je n'en saurois douter, et ne la saurois croire.

NARBAL.

Alors que dans la tour on la vint avertir,

Qu'un rigoureux arrêt la pressoit d'en sortir,
Le funeste récit de sa triste sentence,
Ebranla tous les cœurs; mais non pas sa constance:
Car, bravant ses malheurs, elle fit assez voir,
Que ce choc furieux n'avoit pu l'émouvoir.
Elle n'exprima point des sentimens timides,
Ses yeux restèrent secs parmi cent yeux humides,
Et des rayons de joie éclairant ses appas,
Firent voir que la mort ne lui déplaisoit pas.
Après qu'elle eut fait part de quelques pierreries,
A ses filles d'honneur qu'elle a le plus chéries,
Et qu'en les embrassant, elle leur eût enjoint,
De ne la suivre pas, ou de ne pleurer point;
Elle tourna ses pas, et plus gaie et plus belle,
Où l'échaffaud dressé, prenoit le deuil pour elle.
Jamais on ne la vit dans un plus noble orgueil;
On lisoit sur son front le mépris du cercueil.
Jamais Reine Amazone avecque plus de gloire,
Ne parut triomphante après une victoire.
Le peuple, en la suivant, se fondoit tout en pleurs,
Admirant sa constance, et plaignant ses malheurs;
Même beaucoup de gens disoient parmi la presse,
Qu'on perdoit sans raison cette grande Princesse;
Que son cœur, sans exemple en générosité,
N'avoit pu concevoir aucune lâcheté;
Que vous regretteriez l'absence de ses charmes,
Et que son sang versé vous coûteroit des larmes,
Dès que de son trépas vous seriez averti.

HERODE.

Ah! que n'ai-je évité ce qu'ils ont pressenti!

NARBAL.

Sa mere, en l'abordant, changea, par quelque crainte,
Sa pitié véritable en une rigueur feinte ; (*)
Son esprit inventif pour ôter le soupçon,
Qu'il trempât en son crime en aucune façon,
Cachant les sentimens que donne la nature,
Sembla se réjouir de sa triste aventure.
Mais notre grande Reine, affligée à ce point,
Connut son artifice, et ne s'en émut point ;
Et passant, répartit à cette vaine offense,
D'un modeste souris, et d'une révérence.

HERODE.

Ah ! je suis tout percé des traits de la pitié ;
Mon cœur à ce discours se fend par la moitié.
Quoi ! dans ce triste état sa mere la querelle ?
Et sa seule vertu se déclare pour elle ?
Acheve tout le reste.

NARBAL

Etant sur l'échaffaut,
Elle joignit les mains, leva les yeux en haut,
Conjurant à genoux la divine puissance,
De rendre manifeste à tous son innocence ;
Et que jamais aux siens il ne fût reproché
Des forfaits dont son cœur ne fut jamais taché ;
Protesta que c'étoit par une calomnie,
Qu'on la voyoit traitée avec ignominie,

(*) » Ainsi qu'elle passoit à côté d'une arcade,
» Sa mere, en l'abordant, lui fit une boutade. »

Et que vous aviez cru, par une aveugle erreur,
Ce dont le seul penser lui donnoit de l'horreur.
Elle prit à témoins les ordres angéliques,
Qu'elle n'avoit point fait de ces lâches pratiques ;
S'assura que le ciel viendroit vous inspirer,
Qu'un regret de sa mort vous feroit soupirer ;
Et que vous montreriez encor quelque tendresse
Aux jeunes orphelins d'une grande Princesse,
Qui, dans le mauvais sort, sut constamment souffrir ;
Qui vécut sans reproche, et sut fort bien mourir.
A ces mots prononcés d'un zele tout de flamme,
Elle voulut au ciel recommander son ame,
Qui sur mille vertus s'apprêtoit d'y voler ;
Puis elle offrit sa gorge, et cessa de parler :
Et lors, l'exécuteur la voyant ainsi prête,
D'un prompt éclair d'acier lui fit voler la tête.
Là-dessus un grand cri tout autour s'entendit,
Qui pénétra les airs que son ame fendit. (*)
On vit sourdre aussi-tôt mille chaudes fontaines,
Des yeux de tout le peuple, ainsi que de ses veines :
Voilà comme finit votre illustre moitié,
Avec un monde entier qui mourut de pitié.

HERODE.

« La neige de son corps n'est donc plus animée ?
» La rose de sa bouche est pour jamais fermée,
» Sa voix a donc perdu l'adresse de charmer,
» Et ses yeux, oublié l'usage d'enflammer ? »

(*) « Un rayon de clarté sur elle descendit, »

Avoir

Avoir ôté la vie à des beautés si rares,
O rigueur inconnue aux cœurs les plus barbares!
Un Sarmate inhumain ne pourroit l'exercer,
Un Scythe, sans horreur, ne pourroit y penser.
Quel fleuve ou quelle mer sera jamais capable
D'effacer la noirceur de ce crime exécrable?
Quelle affreuse montagne, et quel antre écarté,
Pourront servir d'asyle à mon impiété?
Trouverai-je un refuge au centre de la terre,
Où mon crime se trouve à couvert du tonnerre?
Où je me puisse voir sans peine et sans effroi,
Où je ne traîne point mon enfer après moi?
Mais attends-je en mon deuil que rien me réconforte?
Comment! je vis encore, et Mariamne est morte?
Cette belle est partie, et je ne la suis pas,
Comme si j'ignorois les chemins du trépas?
(*Il se jette sur l'épée de Narbal.*)
Ah! voici le plus court; il faut que cette lame,
D'un coup blesse mon cœur, et guérisse mon ame.
Prête-la-moi de grace en ce juste dessein,
Ou, si tu l'aimes mieux, pousse-la dans mon sein.

NARBAL.

Eh! Sire, revenez de ce transport extrême.

HERODE.

C'est empêcher l'arrêt que tu donnes toi-même.
Ne m'as-tu pas déja frappé mortellement?
Tu m'as dit que la Reine est dans le monument:
Penses-tu que sans elle ici-bas je demeure?
Fais qu'elle ressuscite, ou souffre que je meure.

Je ne puis supporter un remords si pressant ;
Je veux faire justice à son sang innocent.
(*Il veut encore prendre son épée.*)
Ne me differe point la peine qui m'est due ;
Il faut que je me perde après l'avoir perdue.

NARBAL.

Sire...

HERODE.

Ah ! je suis l'auteur de ce meurtre inhumain,
Ma bouche à son bourreau mit le fer à la main :
Ma bouche complaisante à ma rage animée,
D'un seul mot pour jamais rend la sienne fermée.
Ah ! bouche sanguinaire, et pleine de rigueur,
Mon regret te convainc d'avoir trahi mon cœur,
Funeste truchement de mon ame insensée,
Qui sus pour mon malheur exprimer ma pensée.
Sers-moi dans ton office avec plus de raison,
Et produis le remede ensuite du poison.
Vous, peuples oppressés, spectateurs de mes crimes,
Qui portez tant d'amour à vos Rois légitimes,
Montrez de cette ardeur un véritable effet,
Employant votre zele à punir mon forfait.
Venez, venez venger sur un tyran profane,
La mort de votre belle et chaste Mariamne ; (*)
Punissez aujourd'hui mon injuste rigueur ;
Accourez me plonger des poignards dans le cœur ;
Appaisez de mon sang votre innocente Reine,

(*) « Le trépas inhumain de la fille d'Hircane. »

Que je viens d'immoler à ma cruelle haine.
Mais vous n'en ferez rien, timide nation,
Qui n'osez entreprendre une belle action;
Vous avez trop de peur d'acquérir de la gloire;
Vous auriez du regret de vivre dans l'histoire,
Et qu'un trait de courage et de fidélité,
Vous rendît remarquable à la postérité.
Témoins de sa bassesse et de ma violence,
Cieux, qui vengez le tort que souffre l'innocence,
Versez sur ce climat un malheur infini,
Punissez ces ingrats qui ne m'ont point puni;
Donnez-les pour matiere à la fureur des armes,
Qu'ils flottent dans le sang, qu'ils nagent dans les larmes;
Faites marcher contr'eux, les Scythes, les Gelons,
Et, s'il se peut encor, des monstres plus félons,
Qui mettent sans horreur, en les venant surprendre,
Et leurs troupes en sang, et leurs maisons en cendre;
Qu'on leur vienne enlever leurs enfans les plus chers,
Et qu'une main barbare en frappe les rochers;
Qu'on force devant eux leurs femmes et leurs filles;
Que la peste et la faim consument leurs familles;
Que leur temple orgueilleux parmi ces mouvemens,
Se trouve renversé jusqu'à ses fondemens;
Et si rien doit rester de leur maudite race,
Que ce soit seulement des sujets de disgrace,
Des gens que la fortune abandonne aux malheurs:
Qu'ils vivent dans la honte et parmi les douleurs;
Qu'ils se trouvent toujours couverts d'ignominie;
Qu'on les traite par-tout avecque tyrannie;
Que sans fin par le monde ils errent dispersés;

Qu'ils soient en tous endroits, et maudits et chassés;
Qu'également par-tout on leur fasse la guerre;
Qu'ils ne possedent plus un seul pouce de terre;
Et que, servant d'objet à votre inimitié,
L'on apprenne leurs maux, sans en avoir pitié.
Faites pleuvoir sur eux de la flamme et du soufre;
De tout Jérusalem ne faites rien qu'un gouffre;
Qu'un abîme infernal, qu'un palus plein d'horreur,
Dont le nom seulement donne de la terreur....
Mariamne est donc morte, on me l'a donc ravie?
Et, pour mon désespoir, on me laisse la vie?
O mort! en mes ennuis, j'implore ta pitié;
Viens enlever le tout, dont tu pris la moitié.

SCENE III.

SALOME, NARBAL, PHERORE, HERODE, dans le fond, THARÉ.

SALOME.

NARBAL, que fait le Roi?

NARBAL.

Madame, il se tourmente;
Sa douleur est si vive, et si fort véhémente,
Que si vos bons conseils n'en détournent le cours,
Vous le verrez bientôt à la fin de ses jours.

SALOME.

Lui seroit-il venu des nouvelles d'Augustè,
Où quelque changement rendît ce trouble juste?

NARBAL.

Non, Madame.

SALOME.

Quoi donc? qui le rend affligé?

NARBAL.

Le trépas de la Reine.

PHERORE.

Ah! je l'ai bien jugé,

SALOME.

Il conçoit trop d'ennui d'un sujet d'allégresse.

PHERORE.

Il faudra l'aborder avec beaucoup d'adresse.
Son courroux là-dessus doit être appréhendé.

SALOME.

Nullement; son esprit veut être gourmandé.

PHERORE.

Le voici qui revient troublé de sa manie;
Mille tristes pensers lui tiennent compagnie;
Il a le teint tout pâle, et les yeux égarés:
Observez sa démarche, et le considérez.

SALOME, *à Hérode.*

Seigneur, vos sentimens sont bien mélancoliques.

HERODE.

C'est que j'ai trop de soin des affaires publiques;
Mais je veux aujourd'hui prendre un peu de repos.

SALOME.

Ce seroit fort bien fait.

PHERORE.

Il seroit à propos.

HERODE.

A parler librement, ce qui me tient en peine,
C'est que depuis hier je n'ai point vu la Reine:
Commandez de ma part qu'on la fasse venir.

SALOME, *à Phérore.*

Son jugement s'égare, il perd le souvenir.

HERODE.

Envoyez-la querir, faites-moi cette grace.

PHERORE.

Eh! Seigneur, le moyen que l'on vous satisfasse?

HERODE.

Qu'on aille l'avertir que je veux lui parler:
Est-il si mal-aisé, n'y veut-on pas aller?

SALOME.

Vous peut-elle parler, et vous peut-elle entendre?
C'est un corps sans chaleur, qui se réduit en cendre.

HERODE.

Quoi! Mariamne est morte? ô destins ennemis!
La Parque l'a ravie, et vous l'avez permis?
Vous avez donc souffert cette triste aventure,
Sans imposer le deuil à toute la nature?

Quoi ! son corps sans chaleur est donc enseveli ?
Et l'univers n'est point encore démoli ?
Vous avez donc rompu l'agréable harmonie,
Que vous aviez commise à son divin génie ?
Vous avez donc fermé sa bouche et ses beaux yeux ?
Et n'avez point détruit la sructure des cieux ?
Cruels ! dans cette perte, à nulle autre seconde,
Vous deviez faire entrer celle de tout le monde.
Enlever l'univers hors de ses fondemens,
Et confondre les cieux avec les élémens ;
Rompre le frein des mers, éteindre la lumiere,
Et remettre ce tout en sa masse premiere.
Mariamne est en cendre, et l'ombre du tombeau
Conserve le débris d'un chef-d'œuvre si beau ?
Laisse agir ta douleur, mets tes mains en usage,
Arrache tes cheveux, déchire ton visage,
Oblige tous les tiens à te faire périr,
Ou bien, meurs du regret de ne pouvoir mourir.
Ne te console point, Monarque misérable.

PHERORE.

Oubliez cette perte, elle est irréparable ;
Et si vous employant à la considérer,
Vous ne la voudriez pas vous-même réparer.

SALOME.

Vous direz quelque jour, que ce trait exemplaire
Etoit, pour votre Etat, un mal fort nécessaire.

HERODE.

Ministres de mes maux, à me nuire obstinés,

Vous m'osez consulter, vous qui m'assassinez !
Vous m'avez fait donner, par vos mauvais offices,
Cette atteinte mortelle à toutes mes délices ;
Vous m'avez inspiré ce funeste dessein,
Vous m'avez fait entrer des bourreaux dans le sein.
Allez, couple infernal, sortez, race maudite,
Où je vous traiterai selon votre mérite.
Et vous, mes vrais amis, et mes chers serviteurs,
(*S'adressant à Narbal et à son Capitaine des Gardes.*)
Qui n'êtes point comme eux, ni traîtres ni flatteurs ;
Qui, séparant de moi l'éclat de ma couronne,
Attachez votre zele à ma seule personne ;
Vous qui m'avez toujours aimé sincérement,
Joignez à ma douleur, votre ressentiment ;
Mêlons nos pleurs ensemble, et regrettons sans cesse
La mort de cette belle et divine Princesse.
Mais elle n'est point morte, elle vit dans les cieux,
Et ses rares vertus l'ont mise au rang des Dieux.
Il faut que l'on construise un temple à cette belle,
Qui soit de son mérite une marque éternelle ;
Un temple qui paroisse un ouvrage immortel,
Et que sa belle image y soit sur un autel :
Oui, je veux que sa fête en ces lieux s'établisse,
Et qu'on la solemnise, ou bien que l'on périsse.

NARBAL, *s'adressant à Tharé.*

La douleur de ce Prince est sans comparaison ;
Le trouble de son ame offusque sa raison.

THARÉ.

On voit à ces propos, qu'il perd la connoissance.

HERODE.

Je ne saurois souffrir plus long-tems son absence :
Ce long éloignement me met au désespoir ;
Dites-lui de ma part, qu'elle me vienne voir.
Par sa seule présence, elle cause ma joie ;
Je lui pardonne tout, pourvu que je la voie.
On mettra son Eunuque en pleine liberté,
Quand j'aurai là-dessus appris sa volonté.

NARBAL.

L'excès de cet ennui brouille sa fantaisie.

THARÉ.

En effet, l'on diroit qu'il est en frénésie.

HERODE.

Alors que je commande, on ne m'obéit pas !
Quoi ! pour me faire entendre, ai-je parlé trop bas ?

NARBAL.

Sire, que vous plaît-il ?

HERODE.

Qu'on aille, en diligence,
Faire venir la Reine.... Ah ! j'ai trop d'indulgence.

NARBAL.

Vous demandez la Reine ! Eh ! Sire !...

HERODE.

Pourquoi non ?

NARBAL.

Il ne reste plus rien d'elle que son beau nom.

HERODE.

Son nom seul est resté ? seroit-elle expirée ?

NARBAL.

Je vous en ai porté la nouvelle assurée.

HERODE.

Ah ! Narbal, je commence à m'en ressouvenir,
Ce lamentable objet revient pour me punir ;
Et ma triste mémoire, en m'offrant son image,
Devient en cet endroit fidelle à mon dommage.
Elle est trop diligente à me représenter
Ce qui ne me paroît que pour me tourmenter :
Erreurs qui me causez des remords si sensibles,
Procédés violens, vous m'êtes trop visibles,
Et faites trop bien voir à mes sens confondus,
Dans les maux que j'ai faits, les biens que j'ai perdus.
Mais j'apperçois la Reine, elle est dans cette nue ;
On voit un tour de sang dessus sa gorge nue ;
Elle s'éleve au ciel, pleine de majesté ;
Sa grace est augmentée, ainsi que sa beauté.
Des esprits bienheureux la troupe l'environne,
L'un lui tend une palme, et l'autre une couronne ;
Elle tourne sur moi ses regards innocens,
Pour observer l'excès des peines que je sens.
O belle Mariamne ! écoute ma parole,
Toi, dont l'aspect divin me trouble et me console :
Sujet de mes pensers, objet de mes desirs,
Ministres de ma joie et de mes déplaisirs,
Malgré tant d'ennemis qui te firent la guerre,
Doux et puissant esprit, tu vainquis sur la terre,

Et dans un char de feu, te perdant à nos yeux,
Tu vas donc aujourd'hui triompher dans les cieux !
Goûte en paix le doux fruit que parmi tant d'alarmes,
Je te fis arroser et de sang et de larmes.
Mais oubliant tes maux de qui je fus l'auteur,
O bel ange ! pardonne à ton persécuteur.
Je devois t'estimer par-dessus toutes choses ;
Tu ne devois jamais marcher que sur des roses ;
Et tes grandes vertus, et tes rares beautés,
Devoient toujours régner dessus mes volontés ;
Et, troublé toutefois d'une aveugle furie,
Je t'ai vraiment traitée avecque barbarie.
Mais à tout l'univers je m'en viens accuser,
Et l'ennui que j'en ai te doit bien appaiser :
Si mon forfait est grand, si mon crime est horrible,
J'en conçois un regret bien vif et bien sensible.
Merveille de beauté ! rare exemple d'honneur !
Qui t'envolant là-haut, y portes mon bonheur,
Chaste hôtesse du ciel, cher sujet de mes plaintes !
Ne t'imagines pas que mes douleurs soient feintes.
Pour t'aller témoigner quel est mon repentir,
Mon ame, avec mes pleurs, s'efforce de sortir.
Vois l'excès de l'ennui dont elle est désolée,
Et comment, pour te suivre, elle prend sa volée.

THARÉ.

La force lui défaut, et le teint lui pâlit :
Il est évanoui, portons-le sur un lit,
Possible que des sens il reprendra l'usage,
Quand on aura jeté de l'eau sur son visage.

NARBAL.

O Prince pitoyable ! en tes grandes douleurs,
Toi-même es l'artisan de tes propres malheurs ;
Ton amour, tes soupçons, ta crainte et ta colere,
Ont offusqué ta gloire et causé ta misere :
Tu sais donner des loix à tant de nations,
Et ne sais pas régner dessus tes passions.
Mais les meilleurs esprits font des fautes extrêmes,
Et les Rois, bien soûvent, sont esclaves d'eux-mêmes.

FIN.

REGISTRATO
5405

DE L'IMPRIMERIE DE VALADE.

BIBLIO
SCA
PLU
N.º